
3 1761 04303 4776

VOYAGE

DE LA

HAUTE ÉGYPTE

OBSERVATIONS

SUR LES ARTS ÉGYPTIEN ET ARABE

PAR

M. CHARLES BLANC

MEMBRE DE L'INSTITUT

Avec 80 dessins par M. FIRMIN DELANGLE

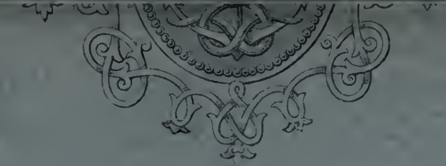


PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD

HENRI LOONES, SUCCESSEUR

6, RUE DE TOURNON, 6



PARIS

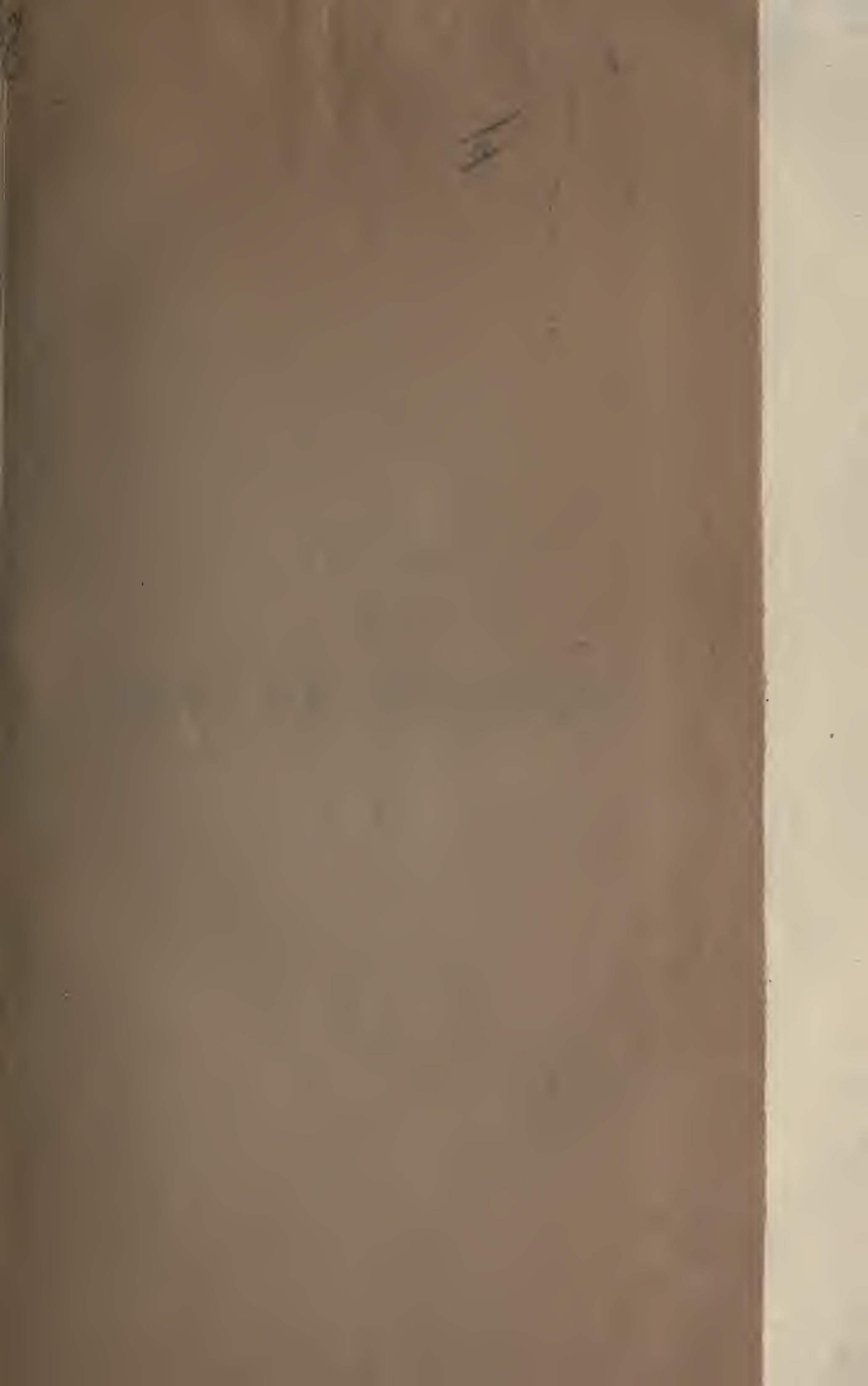
LIBRAIRIE RENOUARD

G. ÉTHIOU-PÉROU, DIRECTEUR-GÉRANT

6, RUE DE TOURNON, 6

—

MDCCCLXIX



VOYAGE

DE LA

HAUTE ÉGYPTE

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété fils.



VOYAGE

DE LA

HAUTE ÉGYPTE

OBSERVATIONS

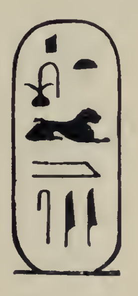
SUR LES ARTS ÉGYPTIEN ET ARABE

PAR

M. CHARLES BLANC

MEMBRE DE L'INSTITUT

Avec 80 dessins par M. FIRMIN DELANGLE



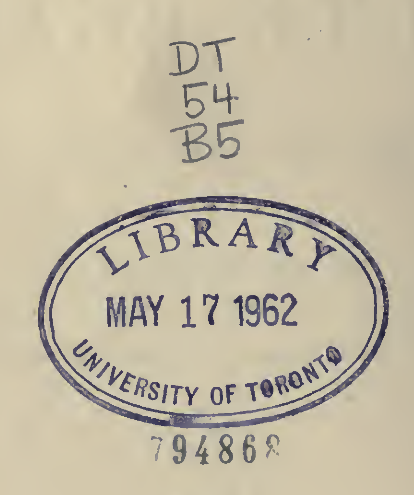
PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD

HENRI LOONES, SUCCESSEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1876



VOYAGE

DE LA

HAUTE ÉGYPTE

Le seul nom de l'Égypte éveille beaucoup de pensées, et ce nom rappelle des souvenirs dont les uns sont éclatants, les autres mystérieux et obscurs. L'histoire de ce pays étrange a quelque similitude avec ses temples, dans lesquels on entre par une porte haute, flanquée de deux vastes pylones que décorent brillamment des figures énigmatiques, mais qui d'ordinaire n'ont point d'ouverture sur le dehors et ne prennent le jour que de l'intérieur. Le seuil franchi, on se trouve d'abord dans une cour environnée de portiques, à ciel ouvert, et toute remplie de soleil, ensuite dans des propylées couverts qui sont assombris par l'étroitesse des entre-colonnements et l'épaisseur des colonnes. Puis on passe dans le temple proprement

dit, dont la principale enceinte est entourée de chambres noires où étaient jadis renfermés les objets du culte, les habits des dieux, les offrandes, les sistres d'or ; enfin par des couloirs secrets on est conduit dans un de ces sanctuaires qui furent si longtemps impénétrables et où étaient cachées des choses inconnues comme les sources du Nil.

Mais de même que le temple fermé à la foule n'était accessible qu'aux Pharaons et aux prêtres, de même les manuscrits qui étaient sculptés sur les parois, les plafonds et les colonnes, ne devaient être intelligibles que pour un très-petit nombre d'initiés. Or ce mélange d'obscurité et de lumière est d'autant plus remarquable que l'Égypte a été prodigue de son histoire. Aucun peuple n'a été plus jaloux de se raconter, ni plus désireux en apparence de n'être pas compris. Aucun n'a été aussi avide de gloire avec un tel amour pour le mystère. Non contente d'employer l'écriture à faire connaître aux générations de l'avenir ses croyances, sa religion, ses rites, ses cérémonies, ses combats et ses victoires, et jusqu'à l'intimité de ses usages domestiques, l'Égypte se fit de l'art une seconde écriture, et, gravant ses annales dans le calcaire, le granit ou le porphyre, elle traduisit en images visibles et tangibles ce que rendait obscur cette lan-

gue écrite dont le nom, durant tant de siècles, a été synonyme d'indéchiffrable. Chose inouïe, ce qui sert, dans tous les pays du monde, à manifester l'idée, servait ici à la voiler ou à l'obscurcir.

Cependant il devait venir un jour — ce jour est venu dans notre siècle — où un homme de génie percerait les ténèbres qui enveloppaient le passé de l'Égypte et, faisant parler ces figures si longtemps muettes, expliquerait aux Égyptiens eux-mêmes les pensées et les récits de leurs ancêtres.

Chacun sait que le point de départ des études de Champollion fut la pierre de Rosette, découverte à la fin du siècle dernier par des officiers français. Cette pierre portait une inscription gravée en égyptien et en grec, en l'honneur de Ptolémée Épiphane, deux siècles avant notre ère. L'inscription égyptienne, en hiéroglyphes, était transcrite au-dessous en langue démotique, c'est-à-dire vulgaire et cursive. On avait donc, pour deviner l'énigme, une écriture en trois langues, dont l'une parfaitement connue, le grec. Déjà Silvestre de Sacy avait essayé ce déchiffrement et indiqué, avec une sagacité rare, quels étaient les groupes de lettres qui, dans les caractères démotiques, exprimaient les noms propres. Mais rien n'était fait encore, lorsque Champollion, en France, et le docteur Young,

en Angleterre, retrouvèrent en même temps le secret perdu, avec cette différence que l'interprétation du docteur anglais demeura stérile, tandis que la méthode du jeune savant français créa la science des hiéroglyphes. L'un et l'autre possédaient une clef; mais ce fut celle de Champollion qui ouvrit, et aujourd'hui, après quarante-huit années d'épreuves, l'excellence de ses principes d'investigation et de lecture est glorieusement démontrée.

Ainsi ont été ou seront restitués au genre humain les titres des frères aînés de la civilisation; car aucune nation ne remonte, à beaucoup près, aussi haut que les Égyptiens dans l'histoire du monde. Partout ailleurs la certitude historique, la chronologie positive s'arrêtent vers le huitième siècle avant Jésus-Christ, et tout ce qui dépasse cette époque jusque vers le vingtième siècle est confus encore et touche à des événements fabuleux. Les livres sacrés de l'Inde ne paraissent pas avoir plus de trois mille cinq ou six cents ans. La grande épopée sanscrite célèbre des faits qui sont à peu près contemporains de ceux qu'Homère a chantés, c'est-à-dire du douzième siècle. En Égypte, au contraire, l'authenticité des traditions, l'âge des Pyramides et du Sphinx font reculer prodigieusement les limites de l'histoire. A l'époque

où l'on plaçait généralement la création du premier homme, les pyramides de Chéops et de Chéfren s'élevaient dans les plaines de Memphis, et quelle ancienneté ne suppose pas chez un peuple la perfection de la statuaire et de la gravure qu'on remarque dans les monuments de la quatrième dynastie, déjà vieux de six mille ans! Lorsque Abraham n'était pas encore né, onze dynasties avaient régné sur l'Égypte et affirmé leur existence par des œuvres colossales. Au moment où disparaissent, pour les nations les plus anciennes de la terre, les vestiges d'une tradition écrite ou figurée, l'Égypte est déjà en possession d'une chronologie certaine, qui embrasse au moins deux mille ans ; elle a des livres d'histoire dont les pages sont de granit ; elle exerce les arts du dessin avec une grandeur, une autorité, une délicatesse qui ne seront jamais dépassées.

A la France revient donc la gloire d'avoir ouvert cette science de l'Égyptologie dans laquelle devaient se faire un nom, après Biot et Letronne, Lepsius et Brügsch par leurs voyages et leur pénétration, Mariette par les merveilleuses découvertes qu'il a su faire, après avoir su les deviner, de Rougé par ses leçons, Prisse d'Avennes par ses beaux dessins.

Telles sont les pensées qui occupaient notre esprit, quand nous avons entrepris, sur l'invitation du vice-roi, ce voyage qui allait nous conduire jusqu'à la première cataracte, où nous attendait l'inscription suivante :

L'an VI de la République,
le 13 messidor,
une armée française, commandée
par Bonaparte, est descendue
à Alexandrie.
L'armée ayant mis, vingt jours
après, les Mamelouks en fuite
aux Pyramides,
Desaix, commandant la
première division, les a
poursuivis au delà des
cataractes, où il est arrivé
le 13 ventôse de l'an VII.

Les généraux de brigade
Davoust, Friant et Belliard,
Donzelot, chef de l'état-major,
La Tourmerie, comm^dt l'artillerie,
Eppler, chef de la 21e légère,
le 13 ventôse an VII de la République,
le 3 mars de J.-C. 1799.

Mais il est une autre empreinte que devait laisser en Égypte le génie français, une empreinte ineffaçable, impérissable. Je veux parler du percement de l'isthme de Suez et de ce canal merveilleux qui, réunissant deux mers, ouvre aux nations occiden-

tales un nouveau chemin vers les Indes et va mettre en communication rapide les peuples de l'Europe avec le pays qui fut leur berceau, avec les races ariennes dont les antiques émigrés furent nos pères. La création d'un port, la fondation, en plein désert, d'une ville riante et déjà plantée de jardins, des marécages rendus à l'Océan et changés en bassin maritime, l'Égypte devenant le passage obligé de deux mondes, l'Inde rapprochée de 12,000 kilomètres, la Chine bientôt ouverte, et enfin la géographie de Dieu refaite par l'homme... ce sont là des choses qui rendent à jamais impossible aux Égyptiens d'oublier le nom de Lesseps et la France.

Aussi, lorsque le Khédive d'Égypte, Ismaïl-Pacha, se préparant à inaugurer par des fêtes splendides l'ouverture du canal de Suez, a voulu faire à quelques invités les honneurs de son pays, avant de les conduire à ces fêtes, il était naturel que ce prince pensât d'abord à la France. Parmi les neuf cents personnes qui ont assisté, sur l'invitation du vice-roi, à l'inauguration du canal de Suez, et les cent deux personnes qui ont eu l'inappréciable avantage d'être conviées au voyage de la Haute Égypte, les Français étaient en très-grande majorité.

Beaucoup de ces invités se connaissaient; les autres nous eurent bientôt connus, car les hommes se lient facilement en mer, parce que les sentiments sont plus vifs, plus intenses sur ces maisons flottantes qui sont un abrégé de la patrie. Là aussi les caractères se distinguent, les groupes se forment, les sympathies se révèlent, tantôt par la conformité, tantôt par la différence des humeurs, et certaines amitiés se déclarent, qui dès longtemps préexistaient.

La présence de Théophile Gautier promettait une magnifique relation du voyage, relation qui, à son défaut, aurait pu être confiée à l'auteur d'un *Été dans le Sahara*. Mais Fromentin était venu là comme peintre, encore paraissait-il résolu à ne faire sa palette que dans son esprit.

Le chef naturel de l'expédition allemande était le docteur Lepsius, qui s'exprime bien en français. Il menait ses compatriotes avec une autorité facilement reconnue et obéie, réservant pour nous, et pour ceux des nôtres qui étaient à son bord, une courtoisie attentive, mais un peu roide. Ses longs cheveux blancs lui donnent à quelque distance un air respectable, bien qu'il porte la moustache d'un officier et qu'il en ait les allures. Au groupe

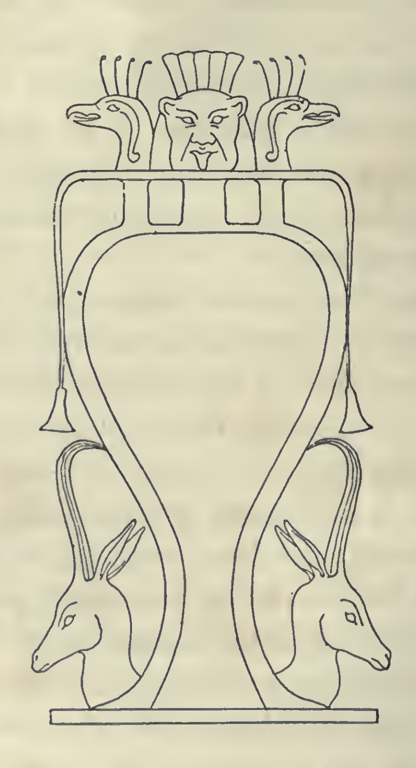
allemand étaient adjoints quelques savants suédois et norwégiens, et un génevois.

Huit Espagnols devaient faire route avec nous, dont le vice-président et plusieurs membres des Cortès. Pour ce qui est de la France, tout avait été prévu par celui qui avait dressé la liste des invités, notre excellent confrère Charles Edmond.

L'Institut, la science, les beaux-arts, la médecine, l'université, le barreau, l'armée avaient là des représentants distingués, et les grands journaux comptaient dans notre caravane d'habiles correspondants parmi lesquels je fus heureux de retrouver des amis.

Il va sans dire que les réminiscénces des noms et des choses antiques se pressent en foule dans notre esprit dès que nous mettons le pied sur le rivage de l'Égypte. Ici Hélène et Pâris furent jetés par la tempête; ici Pythagore et Platon vinrent s'initier à la sagesse. Ici le corps embaumé d'Alexandre était placé dans un cercueil de verre où les traits du héros furent contemplés par César. Ici le grand Pompée fut assassiné par les ministres d'un roi qui lui devait sa couronne. Ici Cléopâtre fut aimée... Cependant que le lecteur se rassure, nous ne voulons pas l'accabler d'une érudition, d'ailleurs facile. Ce livre a pour unique objet de con-

signer les observations esthétiques et de traduire les émotions d'un voyageur qui a consacré sa vie au culte du sentiment, à l'amour des arts, et qui se considère comme un simple confesseur de leur divinité.



COUP D'ŒIL SUR ALEXANDRIE

Bien qu'elle soit à moitié européenne, Alexandrie est encore une ville orientale, et les deux populations qui l'habitent y sont mêlées sans être confondues. C'est un privilége de la race égyptienne et de la race arabe, qu'elles ne perdent jamais leur physionomie au contact même le plus intime des races occidentales. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de le remarquer, l'infusion du sang étranger dans le sang de l'Égypte n'y produit rien qui marque ou du moins rien qui dure. Quand on passe de la place des Consuls, c'est-à-dire du quartier franc d'Alexandrie, dans les rues voisines, et particulièrement quand on s'engage parmi les indigènes qui remplissent la place du Marché, on se trouve en présence d'un peuple qui diffère absolument des Européens par le caractère, les mœurs, la démarche, le timbre de la voix, le regard. Si ce n'est pas le type égyptien dans sa pureté, ni le type arabe dans sa finesse, on peut affirmer du

moins que tout ce qui a modifié ces types est dû au passage continuel des Levantins, des Grecs, des insulaires de l'Archipel. Toutes les nuances de la peau, toutes les diversités dans la conformation du masque ou dans l'expression proviennent de l'Orient même. Anglais, Marseillais, Espagnols, Italiens, ne sauraient prendre racine sur le sol de l'Égypte au point d'y faire souche nouvelle. Aussi les couleurs ne se fondent-elles pas : elles tranchent, et Alexandrie n'est pas, comme on le dit, une ville bâtarde, c'est une ville bigarrée. A côté d'une troupe de chameaux qui marchent à la file d'un pas tranquille et lent, en avançant leur tête doucement stupide, on voit rouler des calèches comme celles qui desservent la banlieue de Paris. Tandis que des dames, habillées à l'avant-dernière mode, promènent leur élégance un peu en retard, de vieux brocanteurs en turban vous offrent des antiquités suspectes, des âniers vous proposent leur « bon baudet » ; des gamins vous montrent deux brosses noires de cirage, voulant vous *cirer joli*, et des hydriotes en fustanelle longue passent, efféminés et languissants, devant la porte des petits cafés.

On reconnaît du reste, à Alexandrie, beaucoup de ces êtres équivoques, appartenant à la lie hu-

maine des ports, et que la mer jette sur ses rivages avec son écume. Il me souvient à ce sujet d'une scène étrange qui me frappa vivement dès le soir de notre arrivée. Un de nos compagnons, M. Boulanger, du *Journal de Paris*, et moi, nous avions résolu de nous égarer dans la ville, pour la mieux connaître en la parcourant au hasard. Nous étions dans un coin du marché. J'étais resté attentif à une dispute qui s'élevait entre un grand vaurien d'Arabe, bien découplé, mais de mauvaise mine, et un jeune Égyptien, qui portait sur ses épaules un petit enfant. Comme le plus fort allait frapper l'autre et peut-être lui donner un coup de couteau, l'enfant se mit à pleurer en appelant au secours et en se cramponnant aux cheveux de son frère. Aussitôt arrivent des hommes d'âge qui, d'un geste impérieux, repoussent l'agresseur et le forcent à se retirer au plus vite, en lui faisant honte de sa lâcheté.

Pendant ce temps, mon compagnon, attiré par quelque autre bruit, avait disparu. Un mouvement de la foule l'avait porté dans une ruelle obscure. D'une fenêtre à hauteur d'appui on voyait l'intérieur d'un taudis infâme où une courtisane de bas étage, une femme très-hâlée et misérable, assise sur un grabat, poussait des cris affreux à l'appro-

che d'un Nubien aux dents blanches. On eût dit que la malheureuse allait être égorgée, et personne ne comprenait la cause de ses gémissements et de ses cris, si bien que les passants attroupés lui donnaient tort, en riant d'un rire abject et féroce. La peinture que me fit mon compagnon de ce drame, qui s'était passé *coram populo*, fut si vive que je crus avoir vu moi-même ce qu'il venait de voir! Je n'oublierai jamais cette femme en cuivre se débattant contre un satyre en basalte.

Il ne serait pas décent de vous écrire d'Alexandrie sans dire quelques mots des rares antiquités qui s'y trouvent, et dont les plus célèbres sont la colonne dite de Pompée, et les aiguilles de Cléopâtre. Celles-ci sont des obélisques dont un seul est debout; ils sont couverts d'inscriptions hiéroglyphiques, les unes en l'honneur du roi Thoutmès III, qui érigea ces monuments devant le temple du Soleil, à Héliopolis, les autres gravées plus tard sur les faces latérales, parlant de Sésostris et de son successeur qui fut, si je ne me trompe, le treizième fils du conquérant, Menephtah. Il faut croire que la belle reine d'Égypte fut bien heureuse d'avoir mis au monde Césarion, puisqu'elle éleva un temple à César parce qu'il lui avait donné un fils, et qu'elle fit transporter

devant ce temple les obélisques de Thoutmès, devenus ses aiguilles à elle.

La colonne prétendue de Pompée a 37 mètres d'élévation : elle est formée de trois blocs admirables de granit rose, le fût étant d'un seul morceau avec une partie de la base. Quatre hommes ne pourraient pas l'embrasser, vu que sa circonférence a plus de 9 mètres. Le chapiteau est le second morceau. De Maillet, qui était consul général de France en Égypte au temps de Louis XIV, ce même de Maillet dont Voltaire s'est injustement moqué, rapporte qu'un danseur de corde, Arabe de nation, entreprit un jour de monter sur cette colonne et en vint à bout. Il attacha une ficelle à une flèche qu'il eut l'adresse de faire passer par-dessus l'une des volutes du chapiteau ; à cette ficelle — qui, selon toute apparence, tenait plutôt à un cerf-volant — il attacha une corde au moyen de laquelle il monta sur le haut de la colonne. On sut par lui que le chapiteau était creux, soit qu'il eût été fouillé d'abord pour recevoir la base d'une statue, soit que, plus tard, on y eût ménagé une chambre, recouverte d'une petite coupole, pour servir d'asile à quelque stylite. L'Égypte est, en effet, la patrie des premiers ermites. C'est ici qu'est né le goût de la vie solitaire, ce

que Montesquieu appelle le monachisme oriental.

Je suis toujours surpris qu'on disserte longuement sur un morceau d'architecture ou de sculpture en cherchant ses raisons dans les textes, au lieu de regarder tout d'abord au style de ces morceaux, qui, en certains cas du moins, ne peut tromper. Il est bien clair, en effet, que s'il est possible d'imiter un style ancien dans une époque de décadence, il n'est pas concevable qu'au milieu d'une période florissante de l'art, on fasse une sculpture qui aura d'avance le caractère des bas temps. La prétendue colonne de Pompée, à en juger par son chapiteau corinthien, si on le compare aux chapiteaux du même ordre sur les colonnes restées debout de l'Olympium d'Athènes, terminé par Adrien, cette colonne a tout l'air d'un monument, non pas grec, mais romain, travaillé vers la fin du IIIe siècle, justement à l'époque de Dioclétien, à qui du reste elle est dédiée. Mais pendant que nous devisons sur le prodigieux monolithe qui forme le fût de la colonne, nous commençons à être assaillis par une des plaies d'Égypte, la mendicité gémissante, la misère la plus misérable qui fut jamais. Heureusement qu'à travers cette nuée de pauvres dont les lamentations serrent le cœur, j'aperçois des types super-

bes, des aveugles aussi beaux que Bélisaire, et plus beaux que celui de Gérard, et me voilà consolé. En descendant de la colline sur laquelle s'élève le monument, je rencontre une jeune fille qui ramenait son vieux père dans une masure. Elle est basanée; elle a des cheveux noirs à reflets bleus et des yeux de velours. Ses guenilles n'ont plus ni forme ni couleur. Le père a les yeux brûlés par l'ophthalmie; il s'appuie d'une main sur elle et tenant son bâton de l'autre, il marche à tâtons en implorant la pitié du voyageur. Ils sont à eux deux les plus admirables modèles qu'un peintre puisse rêver pour un Œdipe et une Antigone. Je cherche Fromentin, Gérôme ou Guillaume pour leur montrer ce groupe mouvant : ils ne sont pas là. Je cours mettre une abondante aumône dans la main de la jeune fille, qui ne soupçonne pas combien elle est riche de beauté.

C'est assurément fort peu de chose dans la vie de l'univers qu'une vingtaine de siècles, et cependant il a fallu moins de temps que cela pour qu'une cité fondée par Alexandre et réputée la plus belle du monde, décorée de temples, de gymnases, de théâtres et de portiques sans fin, célèbre par son Sérapeum, remplie de lettrés, de grammairiens,

d'artistes, de sophistes, de poëtes, devînt une ville où il n'y a plus que des balles de coton, des sacs de riz, des boucauts de sucre. Quelques centaines d'années ont suffi pour qu'une population de six cent mille âmes fût réduite des neuf dixièmes ; encore est-il qu'elle s'est augmentée considérablement depuis Méhémet-Ali, car elle était tombée au chiffre de six mille âmes ! N'est-il pas effrayant de penser qu'à ce compte Paris pourrait bien, au bout de quinze siècles, devenir un village?... Je m'étais assis sur un banc, au milieu de la place des Consuls, près d'une fontaine, et fermant les yeux, je me représentais cet ancien monde de Grecs alexandrins, si semblables, d'une part, aux Grecs d'Athènes par leur turbulence, leurs ironies, leur légèreté, et d'autre part si différents par leur tendance au mysticisme, par leur subtilité, par le mariage de leurs idées avec celles de la Perse et de l'Inde. Je pensais à Ammonius, à Plotin, à Porphyre, à ces profonds esprits qui, en fondant l'éclectisme, avaient annoncé de loin le libre examen ; j'étais dans la ville où une bibliothèque de neuf cent mille rouleaux de papyrus, contenant toutes les littératures, toutes les pensées antiques, avait pu alimenter la curiosité la plus avide, bibliothèque-*mère* qui, après un incendie mémorable,

avait été remplacée par celle de Pergame, *la fille*, c'est-à-dire par deux cent mille manuscrits, donnés à l'Égypte par Antoine, pour prix d'un baiser de Cléopâtre. Je m'imaginais faire partie de ce Musée, dont le nom avait sous les Ptolémées une signification qu'il n'a plus aujourd'hui, car c'était un collége vivant de beaux esprits, une académie de philosophes, un prytanée où, délivré des tribulations de la vie, chacun n'avait d'autre souci que celui de connaître la vérité. Je croyais avoir vécu, je croyais vivre dans cette cité fameuse, où le génie grec, si clair, si simple, si pur, était venu se compliquer, s'obscurcir, s'approfondir aussi, en se plongeant au sein du symbolisme égyptien. Je trouvais singulier que certains savants prissent plaisir à nier l'influence exercée sur les Grecs par l'Égypte, comme si Pythagore, Hérodote, Platon, et avant eux presque tous les sages de la Grèce, n'avaient pas commencé par un voyage en Égypte l'étude de la sagesse. Je souriais en pensant qu'un autre travers de nos compatriotes, toujours ballottés entre deux extrêmes, était de railler maintenant ceux qui parlent de la mystérieuse Égypte, sous prétexte que beaucoup d'hiéroglyphes ne contiennent que des éloges emphatiques sur les personnages morts, ou des banalités pompeuses sur

leur vie, et je me disais que ces railleurs ressemblent à un architecte qui se moquerait de la prétendue poésie des monuments gothiques, en soutenant que la hauteur des voûtes et l'élancement des arcs n'y sont qu'une nécessité de construction, une fatalité en pierres de taille. Il me souvenait d'un mot qu'avait dit l'architecte Delambre, au siècle dernier : « Les Égyptiens étaient astronomes tout juste assez pour être charlatans », et je pensais qu'il fait bon plaisanter sur l'ignorance de ceux qui vécurent cinq ou six mille ans avant nous ; que, selon toute apparence, nous posséderions fort peu de vérités si les anciens n'avaient pas commis beaucoup d'erreurs, et que l'académicien Delambre eût été sans doute moins dédaigneux s'il avait dû étudier l'astronomie au temps où furent bâties les Pyramides de Giseh, qui, par parenthèse, sont si bien orientées, et présentent des rapports si étonnants et si exacts avec le rayon de l'équateur.

J'en étais là de mes réflexions, ou si vous voulez, de mes rêveries, lorsque j'en fus tiré brusquement par un de mes compagnons, un homme d'esprit, celui qui a signé *Stop* tant de dessins et de caricatures. Comme je lui confessais mon chagrin de ne plus trouver à Alexandrie ce qui ferait la plus

grande joie d'un écrivain, la Bibliothèque : « Prenez-vous en, me dit-il, au farouche Omar qui passe pour l'avoir brûlée, il y a quelque chose comme douze cents ans... — Détrompez-vous, repris-je, la Bibliothèque d'Alexandrie fut en partie la proie des flammes, d'abord par la faute involontaire de César, quand il se défendit contre les Alexandrins en mettant le feu à leur flotte, ensuite sous Marc-Aurèle, et enfin, elle fut détruite sous le règne de Théodose, lorsque des fanatiques, autorisés par un édit de cet empereur à ruiner les monuments du paganisme, prirent d'assaut le Sérapeum, menés au combat par le patriarche Théophile. A l'époque d'Omar, il ne restait plus rien ou il ne restait que bien peu de chose de la fameuse Bibliothèque des Ptolémées. Et poussant ma pointe : je ne suis pas fâché, après tout, que le calife Omar soit innocenté d'un tel acte de barbarie, car je vous avoue que j'ai toujours eu un tendre pour ce terrible chef, uniquement parce qu'il prononça, le jour de son avénement, ces paroles admirables qu'il mit du reste en action : « Il n'y aura jamais d'homme plus puissant à mes yeux que le plus faible d'entre vous, s'il a pour lui la justice, et jamais homme ne me paraîtra plus faible que le plus puissant, s'il est injuste. »

Pendant que je m'échauffais à défendre ainsi la mémoire du « farouche Omar », mon camarade s'était mis à dessiner un petit âne ravissant qui stationnait à la porte d'un consul. Cet âne était un chef-d'œuvre de la création. Il était jeune, fringant et grisonnant, mais de ce gris délicieux qui n'a été rencontré en peinture que par Téniers et Chardin. Son œil vif pétillait d'intelligence ; il se retournait avec les mouvements les plus gracieux et semblait fier de sa jolie selle en maroquin rouge piqué. Au fond de la cour, on apercevait quelques restes d'antiquité, et Guillaume qui était survenu (1), les dessinait religieusement, quand le modèle, dressant l'oreille, entra tout à coup dans la cour et alla se placer sur la dernière marche du perron. Il avait entendu la voix de son maître, disant adieu aux agents du consul, il était accouru comme une voiture qu'on fait avancer, et il piétinait avec coquetterie en attendant l'honneur d'être enfourché. Cela nous donna l'envie d'acheter un âne et de le transporter en France ; mais nous dûmes abandonner ce projet en apprenant qu'un bel âne, un âne de race, se vendait ici dix et quinze mille francs, quelquefois trente mille, sommes qui eussent rompu certainement l'équilibre de nos budgets.

(1) M. Guillaume, statuaire, membre de l'*Institut*.

Nous sommes à Alexandrie depuis hier seule. ment et déjà nous avons fait le tour de la ville, qui est ravissant, malgré les flots de poussière qu'il y faut respirer. Une voiture nous a conduits, Guillaume, Feyrnet (1), Eugène Yung et moi, le long du canal Mahmoudieh qui rattache Alexandrie au Nil et au Caire, et dont le projet conçu par des ingénieurs français a été réalisé à merveille par Méhémet-Ali, au prix de sept ou huit millions. Ce canal a redonné à la cité d'Alexandre la richesse, le mouvement et la vie.

Pour nous, c'est un spectacle charmant et pour la première fois oriental, que ce canal, large de trente mètres, couvert de navires, de barques, de chaloupes, de canges, de radeaux remorqués par des chameaux ou par des buffles. Les rives délicieuses du Mahmoudieh sont tantôt ombragées par des allées de tamarins et de citronniers, tantôt bordées de palais et de villas, dont les grilles fermées et même les murs, colorés de bandes rouges, jaunes et bleues, laissent voir des jardins enchantés, tenus comme des serres, des palmiers toujours verts, des bananiers, des aloës, à deux pas de la berge où sont amarrées des embarca-

(1) Feyrnet, pseudonyme du correspondant du *Temps*, M. Kempfen. M. Eugène Yung, du *Journal des Débats*.

tions de luxe et de plaisir, aussi riches, aussi belles de couleur que le furent les gondoles de Venise, avant qu'on n'eût ordonné de les peindre toutes en noir. Des cavaliers arabes au galop, des files d'équipages élégants, des volées de pigeons, des troupeaux de moutons bruns, des femmes qui passent voilées et d'autres qui ne le sont pas, des maisons de plaisance ou des harems qui présentent en encorbellement leurs *moucharabiehs*, c'est-à-dire ces fenêtres à petits grillages qui servent la curiosité du dedans et sont impénétrables à l'indiscrétion du dehors : tout cela nous a laissé d'Alexandrie une impression qui ne s'effacera point. C'est ici que les contes arabes nous semblent écrits d'après nature. C'est ici en vérité que commence l'Orient.

Nos dépêches télégraphiques nous ayant coûté trente-huit francs chacune, il fallut user avec quelque modération de ce moyen épistolaire, et pourtant il est juste de dire que nous n'avions aucune dépense à faire dans ce voyage, aucune. Les plus beaux hôtels avaient ordre de nous recevoir et de nous traiter comme les hôtes du Khédive. Avec une générosité incomparable, le vice-roi avait mis à notre disposition des voitures, des chevaux, des ânes, des âniers. Il voulait que ses

invités partissent de Paris pour Assouan, et revinssent d'Assouan à Paris, en passant par Suez et ensuite par l'Italie, sans avoir à s'occuper ni de leur transport sur terre ou sur eau, ni du vivre ni du couvert, ni des aises et des commodités de la vie en voyage.

Qu'un prince ait été assez magnifique et assez riche pour inviter cent personnes à venir de la France, de l'Espagne, de l'Allemagne du Nord, de la Suède, faire à ses frais l'expédition de la haute Égypte, et pour inviter ensuite neuf cents personnes à l'inauguration de l'isthme de Suez, en leur offrant, avec la gratuité d'un si long trajet, l'honneur d'être hébergés, logés, amusés, guidés et instruits à ses dépens, c'est là un trait d'hospitalité sans exemple, même dans les fastes de l'Orient.



PHYSIONOMIE DU CAIRE

Que nous sommes loin des Ptolémées! Que nous sommes loin des Pharaons! C'est un chemin de fer qui va nous conduire d'Alexandrie au Caire! J'ai la naïveté d'en être surpris, et pourtant il n'y a pas là de quoi se sentir humilié, comme je le fus, il y dix ans, en abordant au Pirée, quand on nous proposa de nous transporte à Athènes en omnibus! Je me rappelle encore avec quelle majesté nous refusâmes, mon compagnon et moi, de monter dans ce prosaïque équipage pour longer les murs de Thémistocle et traverser le lit desséché du Céphise. Le chemin de fer a plus de dignité ; nous y montons. Le ciel est pur, d'un bleu doux et fin, sans la moindre parcelle de crudité. Toute la nature est tranquille. La campagne ressemble à un grand jardin bien tenu et surtout bien arrosé, on y cultive le dourah, que les fellahs préfèrent au blé pour leur nourriture, le riz, le sorgho, le maïs,

la canne à sucre, le coton, le trèfle, qui alimente tous les bestiaux de l'Égypte. Nous sommes en octobre : on a fini la récolte des oranges, des citrons, des tamarins, des olives et du riz. On va semer les blés d'hiver. L'herbe est assez haute pour cacher le bétail ; les acacias sont couverts, pour la seconde fois, de fleurs embaumées. Il n'y a pas, du reste, un seul mois de l'année égyptienne où la terre ne porte des fleurs et des fruits. Les plantes tinctoriales y réussissent à merveille, notamment le safranon, la garance, le henné, dont les femmes se servent de toute antiquité pour teindre en couleur d'acajou leurs ongles et diverses parties de leurs pieds et de leurs mains. Par moments, on se croirait en Europe, même en France, même en Normandie. L'air est traversé de temps à autre par de grands oiseaux, des échassiers, des ibis (espèce de courlis), des faucons, des canards, des grues, des aigles. Un buffet abondamment fourni et improvisé nous attend à toutes les gares. Les personnes qui n'ont pas traversé la mer sur le même paquebot commencent à se connaître. On se familiarise avec les physionomies les plus différentes, avec les accents les plus divers. L'on voit et l'on entend des Espagnols, des Suédois, des Allemands, des Gascons,

des Parisiens, des Picards. Une clameur se fait entendre à l'avant du train : c'est M. de Lesseps qui signale les Pyramides. On les aperçoit en effet, à une grande distance, claires sur un ciel clair, et d'autant plus imposantes qu'elles sont éloignées, car ces monuments perdent de leur grandeur à être vus de près.

Nous voici au Caire. Mon premier désir est de ne pas aller vite, de tout voir à l'aise, de rester quelque temps l'âme ouverte aux impressions que va nous procurer cette ville étrange ; mais la foule se presse et elle nous entraîne dans son mouvement ; les cris de la population nous ahurissent. Des ânes qui étaient commandés nous mènent rapidement à l'hôtel Sheperd. Goûtons un instant de recueillement dans cette singulière hôtellerie, où nous sommes logés quarante hommes et quatre femmes. Cet hôtel ne ressemble à aucun autre. C'est un vaste couvent, dont les escaliers et les corridors sont à peine éclairés, et dont les chambres closes ressemblent à des cellules monastiques. On comprend ici que lumière et chaleur sont la même chose et que la fraîcheur est le synonyme de la nuit. J'éprouve un charme secret à me promener dans ces longs corridors sombres et silencieux, à me croire dans

un monastère, à m'y trouver libre. De temps à autre, un rayon de soleil brille tout à coup : c'est la porte d'un cénobite qui s'est ouverte. Je rencontre un des nôtres qui se traîne sur le plancher. Il a le bras en écharpe; il est soutenu par un compagnon : c'est Théophile Gautier qui s'appuie sur son ami Marc (1). « Vois-tu ce que c'est, me dit-il, de sa voix lente et asthmatique, de s'embarquer un vendredi. Je suis parti avec un pressentiment funeste; on se moquait de moi. Comme je vaguais sur le navire, j'ai ouvert la porte d'une cabine que je prenais pour celle d'un camarade : je suis tombé dans la soute au charbon, et je me suis cassé la clavicule. Me voilà condamné à rester ici... Je ne verrai pas Thèbes, ni Karnak, ni le temple d'Edfou, ni la première cataracte, et peut-être qu'avant huit jours il me sera impossible de parcourir librement la ville du Caire... Pour m'achever de peindre, madame Louise Colet a scandé ma mésaventure dans ces vers :

Abêtissant et ridicule,
Ce mal qui ne respecte rien
Frappe Apollon, terrasse Hercule,
Et de Théo l'Olympien
Tord et brise la clavicule.

(1) M. Marc, directeur de l'*Illustration*.

Mais le poëte lauréat se trompe. Ce n'est pas le mal de mer qui est la cause de mon accident : c'est le *vendredi* » — « Nous y gagnerons, lui dis-je, une admirable description du Caire, une description comme toi seul tu es capable de l'écrire, de la sculpter, de la buriner et de la peindre, avec ses frottis, ses pâtes, ses demi-pâtes, ses glacis et ses rehauts. »-

Comment la décrire, en effet, sans avoir la plume de Théophile Gautier ou de Paul de Saint-Victor, cette ville indescriptible? et par où commencer? Le mieux est de s'y plonger au hasard, en pénétrant dans ses rues étroites, où ne peuvent passer d'ordinaire que deux ânes de front ou trois personnes. Mais il faut d'abord traverser à la hâte l'*Esbekieh*, c'est-à-dire une très-grande place où se dessinent des voies tirées au cordeau, des squares, des terrains à vendre, des terrains à bâtir. Le Caire en cet endroit s'est récemment « haussmanisé » : le soleil s'en venge. Pour avoir un peu de frais, les maisons de la ville se sont rapprochées : elles se font parasol l'une à l'autre. Les rues sont bruyantes sans être pavées. Les voitures roulant sur la poussière ou sur la boue, tout le bruit vient de l'homme. On entend grouiller au Caire cinq cent mille âmes qui se démènent, se disputent, crient,

chantent ou gémissent ; on y voit se presser des myriades de Bédouins, de Grecs, de Nubiens, d'Abyssins, de Juifs, de Maltais, de Marseillais, de Persans, de Turcs, de Syriens, sans parler des Égyptiens musulmans, qui sont les fellahs, et des Égyptiens chrétiens, qui sont les coptes. Les uns cheminent à pied, les autres sur de petits ânes qui trottent vite et menu, les autres sur des chameaux qui s'élèvent à la hauteur d'un premier étage, les autres sur des chevaux arabes qui semblent se modérer et s'observer pour ne pas heurter les piétons ; enfin les hauts fonctionnaires et les Européens dans des calèches découvertes, qui, par un miracle continuel, roulent du matin au soir, à travers ces rues, sans atteindre personne, sans faire une égratignure aux passants. Cela tient à ce que des gamins en chemise blanche sur une peau couleur de brique, courent comme des enragés au devant de chaque voiture et, bousculant les femmes et les enfants, leur crient d'une voix stridente, en arabe, bien entendu : « Gare à toi ! Sauve tes pieds ! A droite ! A gauche ! Place ! place ! place ! *dou ghrack!* (derrière toi), *redjelek!* (à tes pieds), *yeminek!* (à droite), *chemalak!* (à gauche).... » Et ainsi les carrosses filent au galop dans des rues qui n'ont pas deux mètres de large, tandis que sur

le pas des portes ou contre le mur sont accroupies de pauvres femmes, vêtues des pieds à la tête d'une chemise noire ou bleu indigo, faisant sur le sol, poudreux ou boueux, une affreuse cuisine de pois et de haricots bouillis, qui se consomme sur place avec du pain sans levain ou des galettes molles de maïs.

Il y a pourtant, au Caire, quelques rues un peu plus grandes que les autres, notamment le *Mousky*, rue commerçante du quartier franc, rendez-vous de tous les étrangers, galerie interminable d'étalages, de cafés, de brasseries, de magasins, d'échoppes en ruines et de boutiques brillantes. Le regard y rencontre à la fois des viandes fumées, des concombres, des modes de Paris, des barbiers à l'ouvrage, des soieries de Brousse, des brocarts de Damas, des oranges, des bananes, des armes de luxe, des harnais, des parfumeries, et aussi quelques Arméniens équivoques, quelques Orientaux de contrebande que l'on croit avoir vus déjà sur le boulevard Saint-Denis, de faux Levantins qui ont vendu à Paris des pastilles du sérail. Une chose admirable dans le Mousky, c'est le jeu de la lumière et de l'ombre. Pour se garantir de la chaleur, on a posé sur les toits, d'une rangée de maisons à l'autre, de longues planches mal jointes,

que recouvrent par places des toiles de couleur, et qui, laissant voir le ciel, produisent des intermittences de soleil et de fraîcheur, à ravir un peintre.

Au Mousky, le mouvement est tel qu'il est impossible de n'être pas à tout instant séparé de ses compagnons. Voici que le flot nous pousse quelques-uns dans une rue adjacente, et il se trouve bientôt que nous sommes égarés au milieu d'un quartier tranquille et presque désert, Feyrnet, Niaudet-Bréguet, le colossal Mouilleron et moi. Au fond d'une impasse, une maison mystérieuse, mais de bonne apparence, attire nos regards et nos pas. Il en sort un Nubien qui nous fait signe de ne pas avancer, mais nous avançons. Le noir rentre alors tout effaré et revient sur la porte, tenant une longue carabine et poussant des cris rauques : *Adour ! adour !* (halte-là !). Nous avons compris : la maison est le harem d'un personnage.

Les Européens s'imaginent que le harem est un lieu de libertinage et de débauche : c'est une erreur. Le harem n'est pas un sérail, et ce nom même signifie palais. Il y règne en général beaucoup d'ordre, de décence et de plus une sorte de régularité monastique. Chaque épouse est entourée d'esclaves entre lesquelles sont distribués les services de la maison. L'une s'occupe de la table,

l'autre de la garde-robe ; celle-ci est chargée du café, celle-là de la chibouque, et les esclaves elles-mêmes ont pour servantes des négresses qui ont chacune leurs fonctions et qui n'en changent point. Il est à remarquer que les musulmans seraient très-scandalisés de voir des femmes servies par des hommes et des hommes servis par des femmes. Tout ce qu'un mahométan a de beau, il le réserve pour son harem. Tandis qu'il se contente, lui, d'un appartement austère et ne se permet d'autre luxe que celui des chevaux et des armes, jamais il ne plaint la dépense quand il s'agit de donner à ses femmes des parures, des bijoux, des colliers de perles et les anneaux qu'elles mettent aux doigts de leurs mains et aux doigts de leurs pieds. Il est volontiers somptueux et prodigue pour décorer le sol, les murs et les plafonds du harem. Des pavés en mosaïque, des fontaines jaillissantes, des tapis, des coussins, des consoles sur lesquelles sont déposées les aiguières ouvrées et les magnifiques plateaux, et les cuvettes pour les ablutions, et les tasses à café (*fendjal*) avec leurs soucoupes (*zerouf*); des étagères à porcelaines, des armoires en marqueterie de bois, des pipes rehaussées de pierreries, rien ne leur coûte de ce qui doit orner les chambres de leurs femmes et le

divan où elles se réunissent et reçoivent leurs amies.

Les femmes d'un harem portent leurs cheveux nattés, relevés sur la tête et retombant sur le dos. Leur coiffure est une petite calotte, retenue par des mouchoirs de mousseline ou de soie, et elle se termine sur la nuque par une plaque légèrement bombée et garnie de joyaux. Elles sont vêtues d'une chemise blanche ou de couleurs éclatantes, d'un large pantalon et d'une robe longue, boutonnée sur la poitrine. Depuis quelques années, elles ont adopté l'usage des bas et en ont remplacé le petit soulier en velours brodé, sans rebord ni talon, qui recouvrait à peine l'extrémité de leurs pieds nus, lisses, parfumés et teints. Pour marcher, elles ont des babouches, et pour sortir, des bottes en maroquin jaune. Quant à la vie d'un Égyptien riche, elle passe comme un doux songe. Il n'a d'activité que pour se lever de grand matin afin d'obéir au Coran en récitant sa prière à l'aurore. L'esclave qui a passé la nuit à chasser les mouches et à ventiler la chambre vient de le réveiller par un chatouillement délicat sous la plante des pieds. Après avoir fumé sa pipe et bu du café, il va se promener à cheval, visite ses amis, passe au bazar, et rentre pour dîner avant midi. Il se re-

tire ensuite dans son harem où il fait une sieste de deux heures. Mais la sieste est suivie encore d'un autre genre de repos, qu'on appelle le *khef :* c'est le sommeil d'un musulman éveillé, qui s'occupe à ne rien faire, à ne rien dire, à ne penser à rien. Il semble écouter les bruits vagues de sa vie intérieure, et livré à toutes les voluptés du quiétisme oriental et du silence, il attend l'heure de réciter une seconde prière sur son tapis ou à la mosquée.

Il va sans dire que nous n'avons pénétré dans aucun harem. Ces détails nous ont été fournis par un négociant français, originaire de Nîmes, établi depuis longtemps au Caire et qui a fait avec nous, sur le paquebot le *Mœris*, la traversée de Marseille à Alexandrie.

Mais, hélas ! il ne manque pas de contrastes à ces opulences oisives, à ces douces somnolences. Les femmes pauvres n'ont pas de chaussure. Elles sont vêtues d'une chemise en toile bleue et d'un caleçon, le tout quelquefois recouvert d'une chemise blanche. Leurs enfants tout nus ou en affreuses guenilles dorment sur le pavé absent de la rue ou sur les genoux de leurs mères qui leur cherchent les poux à la tête. Ceux qui sont éveillés et qui regardent les passants avec des yeux déjà brûlés

par la maladie, ont le visage entièrement noir de mouches et ne font aucun mouvement pour les chasser. On les croirait modelés en bronze florentin, et l'on prendrait leurs mères pour leurs sœurs tant elles sont jeunes. Du reste, les femmes en Égypte sont nubiles entre dix et onze ans. Elles sont mères à douze ans, grand'mères à vingt-quatre, bisaïeules à trente-six, et il ne faut pas s'étonner si elles sont quelquefois plus fanées à vingt-cinq ans, que les Parisiennes à cinquante.

Les tableaux, les gravures, les photographies ont appris à tout le monde que les femmes du Caire ne se montrent en public que voilées ; elles n'ont de visibles que les yeux et ils sont superbes. Une grande chemise noire, le *kabbarah*, en coton ou en soie, leur enveloppe tout le corps et leur couvre le front. Par une sorte de mirliton qu'elles ont sur le nez passe un cordon qui retient à la fois le capuchon en haut et le voile en bas, de sorte qu'on ne voit passer dans les rues que leur regard escarboucle et leur fantôme. Je parle de leurs yeux qui sont très-beaux en effet, quand ils ne sont pas dévorés par l'ophthalmie qui afflige le cinquième de la population, surtout la plus pauvre. Le nombre des aveugles est effrayant en Égypte. Beaucoup, le croirait-on, se dirigent tout

seuls dans la bruyante bagarre du Mousky et des rues les plus passantes ; mais on dirait que les chameaux les sentent, car il les évitent, et que les ânes les voient, car ils glissent à côté d'eux sans les heurter.

Dans l'intérieur de la ville, les maisons, pour la plupart au moins, sont noires, sales, délabrées, en ruines, ou bien grossièrement peintes de bandes rouges et blanches. Ce sont des loques de construction, de même que les vêtements du pauvre sont des haillons impossibles, qu'on ne ramasserait pas, à Paris, dans les ruisseaux de la rue Mouffetard, à Londres, dans le quartier des Irlandais. Toutefois, ces misères affligeantes paraissent joyeusement portées, ou, du moins, avec une parfaite résignation, même à côté du luxe qui brille, luxe des armes de prix que portent de beaux jeunes gens, luxe des jolies selles sur de jolis ânes, luxe des juifs qui ont des pendants d'oreilles et des bagues en diamants, luxe des Nubiens qui promènent leurs cafetans de soie usés mais opulents, et font étinceler les pierres précieuses aux anneaux dont ils ont enrichi les tuyaux et la noix de leurs longues pipes.

Singulière ville et qui ne ressemble à aucune autre, si ce n'est par certains côtés, à Constanti-

nople ! A chaque pas s'ouvrent des corridors sombres qui conduisent on ne sait où et dans lesquels se glissent des ballots de marchandises, ou des femmes toutes couvertes de soie noire, ou de beaux garçons languissants, voués à tous les vices, ou des courtisanes obscures qui semblent cacher sous leurs robes toutes les lèpres de l'Afrique et de l'Asie. Mais il est juste de dire que la qualité et bondance de la lumière, même lorsqu'elle est comprimée, arrange, corrige et rachète ici toutes les laideurs, en y répandant une sorte de poésie qui les dore et les harmonise. Ce qui est sale et sombre paraît simplement mystérieux. Ce qui est disloqué, chancelant, ruiné ou dévoré par le suintement de dix siècles, a l'air d'avoir été disposé ainsi à souhait pour le plaisir des yeux et des peintres. Les plus misérables choses ont un reste d'opulence. Les guenilles viennent de Golconde.

Un soir, à Paris, dans les salons de M. Jules Simon, alors ministre des cultes, des princes de l'Eglise réunis autour d'une table, feuilletaient les splendides *Evangiles*, publiés par la maison Hachette, et illustrés par Bida. Un évêque fit observer que Jésus-Christ, les apôtres, les pharisiens et les publicains avaient été dessinés d'après des modèles égyptiens, bédouins, syriens, juifs, et que

c'était peut-être diminuer les Ecritures que de les convertir en bibles arabes. Cette observation me frappa : mais, aujourd'hui, je ne la trouve plus aussi juste et la chose critiquée me paraît ici fort naturelle. J'imagine que Jésus-Christ a dû passer en triomphe dans les rues de Jérusalem, sur son âne oriental, comme ce beau jeune copte passe maintenant sur le sien dans les rues du Caire. L'Orient a si peu changé, en ce qui touche les races ! Au surplus, les modèles dont se plaignait l'évêque de... au ministre des cultes, ne manquent pas de tournure. Le seul tort de Bida est de les avoir vus de trop près. Avec moins de détails, il en eût fait des personnages antiques. Les femmes, en particulier, sans être belles, ont une allure, un cachet, j'allais dire une grandeur qui nous arrêtent à chaque pas. Leur désinvolture conserve une dignité qui rappelle le temps des patriarches. Il y a de l'idéal dans leurs mouvements, et sur leur tête la moindre cruche a la majesté d'une amphore. Quant aux jeunes gens, ils sont d'une élégance, d'une sveltesse qui rappelle les anciens bas-reliefs de la sculpture égyptienne ; ils ont dans les veines le feu qui anime les chevaux arabes. Aussi tous les artistes de l'expédition, Guillaume, Fromentin, Berchère, Darjou, Stop, sont-ils ivres de bonheur,

Gérôme lui aussi, bien qu'il en soit à son troisième voyage en Égypte.

Le soir même de notre arrivée au Caire, le 15 octobre, Nubar-Pacha a fait savoir dans les hôtels, pendant le dîner, que des places nous étaient réservées à tous pour l'inauguration du Cirque. La salle est neuve, parée, brillante. Ismaïl-Pacha occupe la grande loge du milieu, entre le duc et la duchesse d'Aoste. Au-dessus de sa loge, règne une tribune en hémicycle, entièrement fermée par un treillage d'argent aux entrelacs arabes, dont les parties ajourées laissent entrevoir des formes blanches qui se meuvent, des éventails qui s'agitent, de vagues images qui donnent l'idée de jolis visages. Ce sont les femmes du harem ; elles sont là pour voir sans être vues. Le mystère est le fond de toutes les poésies... Mais une horrible prose va bientôt gâter la représentation. Après les tours de force des clowns, après les motifs connus des exercices de la voltige et de la haute école, nous voyons danser sur ce théâtre égyptien, qui l'aurait cru ? les *Pompiers de Nanterre* ! Juste ciel ! venir dans la cité des califes, dans la ville de Saladin, pour donner le spectacle des *clodoches* à cette race chevaleresque des Arabes, qui sont encore les premiers gentilshommes du monde !... Il ne man-

querait plus, dis-je à mes voisins, que d'entendre chanter la *Femme à barbe*. Mais Lambert de la Croix, un de nos compagnons, m'assure qu'il a entendu chanter cette chanson à Alexandrie pendant que nous nous promenions sur les bords du Mahmoudieh... Non, je ne saurais exprimer l'humiliation que j'ai ressentie en voyant le génie français représenté, dans une pareille circonstance, par une farce pareille!

Passons vite là-dessus. Demain nous irons voir les plus belles mosquées et les tombeaux des califes, qui sont hors des murs.



VISITE AU VICE-ROI

Le jour fixé pour la visite officielle que nous devions rendre au vice-roi dans son palais de Kars-el-Nil, était le lundi 18 octobre. Déjà la plupart d'entre nous étaient allés écrire leurs noms à la porte du palais, et chez Nubar-Pacha. Comme nous n'aurions pu entrer tous à la fois dans le salon où le Khédive devait nous recevoir, on nous a divisés en trois groupes, et l'insigne honneur m'est échu de présenter un de ces groupes. Le vice-roi nous a reçus avec beaucoup d'aménité, de bienveillance, et avec ce quelque chose qui rend la politesse accomplie, la simplicité. C'est un homme de moyenne taille, robuste et bien portant. Il a l'œil couvert et vif. Il m'a fait asseoir à sa droite et j'ai dû lui improviser quelques phrases sans prétention pour le féliciter au nom de tous et le remercier. Feyrnet m'assure que je ne m'en suis pas trop mal tiré, bien que je n'eusse pas été prévenu qu'il faudrait parler, car c'est seulement sur le pas de la porte que Nubar-Pacha m'a prié de faire la

présentation après que j'aurais été moi-même introduit. Le vice-roi m'a répondu avec infiniment de tact et de mesure, s'attachant à nous convaincre de l'état relativement prospère où se trouve le cultivateur égyptien. : « Le fellah, nous a-t-il dit en substance, n'est pas malheureux. Il tire de son bien ce que nulle part on n'en tirerait. Ses peines sont abrégées par la fécondité du sol. Le Nil est un excellent laboureur. A mesure que le fleuve va se retirer, le fellah fera ses semailles d'hiver, et il récoltera en mars. Ici nous semons des blés dans le temps même où nous en moissonnons d'autres... » Et le prince nous a donné quelques chiffres marquant les prix actuels du sucre, du riz et du coton. En somme, il a parlé comme un agriculteur et comme un industriel consommé, sachant à merveille les immenses ressources que peut offrir un pays aussi fertile que l'Égypte, aussi varié dans son abondance, et qui, placé entre l'Afrique et l'Asie, à portée de l'Europe, peut vendre si aisément une production dix fois supérieure à sa consommation. Tout cela, il l'a dit avec facilité et en bon français, bien prononcé, sauf un léger accent italien.

Ce n'était pas le moment de parler d'art : je m'en suis abstenu ; tout a été pour le mieux. Et

comme le vice-roi me donnait une poignée de main collective : « L'Égypte, lui ai-je dit, est un pays si admirable que nous n'avons pas assez d'yeux pour la voir, ni assez d'expressions pour vous dire combien nous vous sommes reconnaissants de nous la montrer. »

Les paroles du vice-roi avaient surpris quelques uns d'entre nous qui pensaient, comme je l'avais toujours cru moi-même, que les fellahs n'étaient que des serviteurs attachés à la glèbe et cultivant pour le compte du souverain, seul et unique propriétaire du sol. Voyant que nous étions dans l'erreur, j'ai consulté un personnage important du pays, lequel a eu l'obligeance de m'expliquer très-clairement ce qui avait été indiqué par le khédive dans sa conversation, et ce que j'ignorais, je l'avoue à ma honte.

La condition du paysan égyptien, me dit ce personnage, n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était du temps de Méhémet-Ali, et ce qu'elle avait été bien des siècles auparavant. A vrai dire, les terres d'Égypte ont toujours appartenu exclusivement aux Pharaons, sauf quelques portions réservées aux prêtres, et ce monopole de l'État s'était continué sous les Ptolémées et sous les Romains. Il va sans dire que la domination des khalifes ne

changea rien à cette situation, parfaitement conforme à l'esprit de la religion mahométane, qui attribue au chef des croyants une souveraineté absolue, et en quelque sorte sacrée, sur les choses comme sur les personnes. Les Mameloucks n'étaient pas gens à se dépouiller du droit de propriété, qui était ici l'apanage des maîtres de l'Égypte. Lorsque ce pays devint une province de l'empire ottoman, c'est-à-dire au commencement du XVI[e] siècle, le droit du conquérant se traduisit par le paiement d'un tribut, moyennant lequel le sol de l'Égypte appartint aux Mamelouks, et, après eux, à Méhémet-Ali. Ce prince, qui avait un esprit supérieur et de grandes vues, crut travailler et travailla, en effet, à la prospérité relative de l'Égypte, en prenant dans sa main le monopole de la culture et celui du commerce. Instruit des besoins de l'Europe mieux que ne pouvait l'être un fellah, il décidait chaque année quel genre de culture devait prévaloir, et lui-même il se chargeait de vendre au commerce les denrées dont il avait prévu la demande.

Voici donc quelle était la condition du paysan. Après avoir récolté ce qu'il avait cultivé par ordre, il portait ses produits, — blés, cotons, sucres, riz ou maïs, — dans les magasins de l'État, où ils étaient

l'objet d'une estimation et d'une pesée. Cette pesée et cette estimation n'étaient pas toujours très-sincères. Cela fait, une partie de la récolte était prélevée à titre d'impôt, et le reste était acheté au cultivateur pour le compte du vice-roi, qui se réservait d'en trafiquer avec les négociants européens d'Alexandrie.

Encore si on l'eût payé en argent, le fellah aurait-il pu vivre, et même, sobre comme il l'est, réaliser quelques économies. Mais les paiements de l'État se faisaient *en nature*, de façon que le paysan courait le risque d'être trompé deux fois : sur l'évaluation de ce qu'il avait apporté, et sur le prix ou plutôt sur les quantités de la marchandise qu'il recevait en échange, car on accusait notre gouvernement d'avoir deux poids, l'un pour l'entrée, l'autre pour la sortie. — Vous savez, monsieur... continua mon interlocuteur. — Non, non, repris-je vivement, je ne sais rien ; parlez-moi, je vous prie, comme à un homme qui veut s'instruire. — Eh bien, dit-il, le monopole de l'État a eu ses avantages, mais il a fait son temps. Le second successeur de Méhémet-Ali, Saïd-Pacha, résolut d'abolir le monopole et suivit des principes diamétralement opposés à ceux de son père. Autres temps, autres lois ! Il reconnut aux habitants des

villages le droit de posséder les terres qu'ils cultivaient, et même de les aliéner. La distribution de ces terres fut consignée sur des registres comme ceux que vous appelez en France le cadastre. Chacun put cultiver à sa guise et vendre ses produits comme il l'entendait, et dès lors l'impôt dut être payé en numéraire.

Cette révolution économique, combinée avec l'abolition des douanes intérieures, a renouvelé entièrement la face de l'Égypte. D'une part, l'État, cessant de courir les risques du commerce, a échangé des bénéfices aléatoires contre un revenu certain, et d'autre part, le fellah, prenant goût à la culture sur un sol qui lui appartient, ou dont il est, sinon le propriétaire absolu, au moins le fermier incommutable, a déployé une activité nouvelle ; il a ensemencé des terres restées en friche ; et il est devenu aussi habile à vendre ses produits qu'à les obtenir du Nil par des saignées ou des des barrages. Aujourd'hui l'on voit venir à Alexandrie des paysans pieds nus et des femmes misérablement couvertes d'une chemise en toile bleue, qui, après la vente de leurs marchandises, s'en retournent cousus d'or. Mais déjà le cultivateur enrichi songe à dépenser une partie de son gain. Au lieu de l'enfouir secrètement comme il faisait jadis

pour feindre la pauvreté et par crainte de l'impôt, il convertit son numéraire et il en jouit. Celui-ci fait emplette d'un beau cheval ; celui-là se donne le luxe d'une seconde femme, ou bien il achète des bijoux pour la première.

Voilà comment les paroles du vice-roi m'ont été expliquées par un personnage dont je résume les dires et dont je crois convenable de taire le nom.



LES ALMÉES ET LE BAZAR

Notre éducation économique va peut-être se continuer : voici que M. de Lesseps nous invite à dîner chez le fermier général des pêcheries de l'Égypte, un personnage richissime, Enani-Bey ; mais on m'assure que notre hôte se propose tout simplement de nous donner, après le dîner, le spectacle des danses locales. Il vous souvient sans doute, mon cher ami (1), que le colonel Camille Ferri Pisani, aujourd'hui général, nous décrivit un jour avec beaucoup de charme et de couleur ces danses d'almées dont on parle tant, et que nous ne connaissions, vous et moi, que par les tableaux de Gérôme. La maison qu'habite Enani-Bey, et toutes les rues environnantes, sont illuminées en verres de couleur et regorgent de monde. La cour est remplie de musiciens à gages et de nègres, les uns raclant avec un archet sur un

(1) Ce passage est extrait d'une lettre adressée à M. Paul de Saint-Victor.

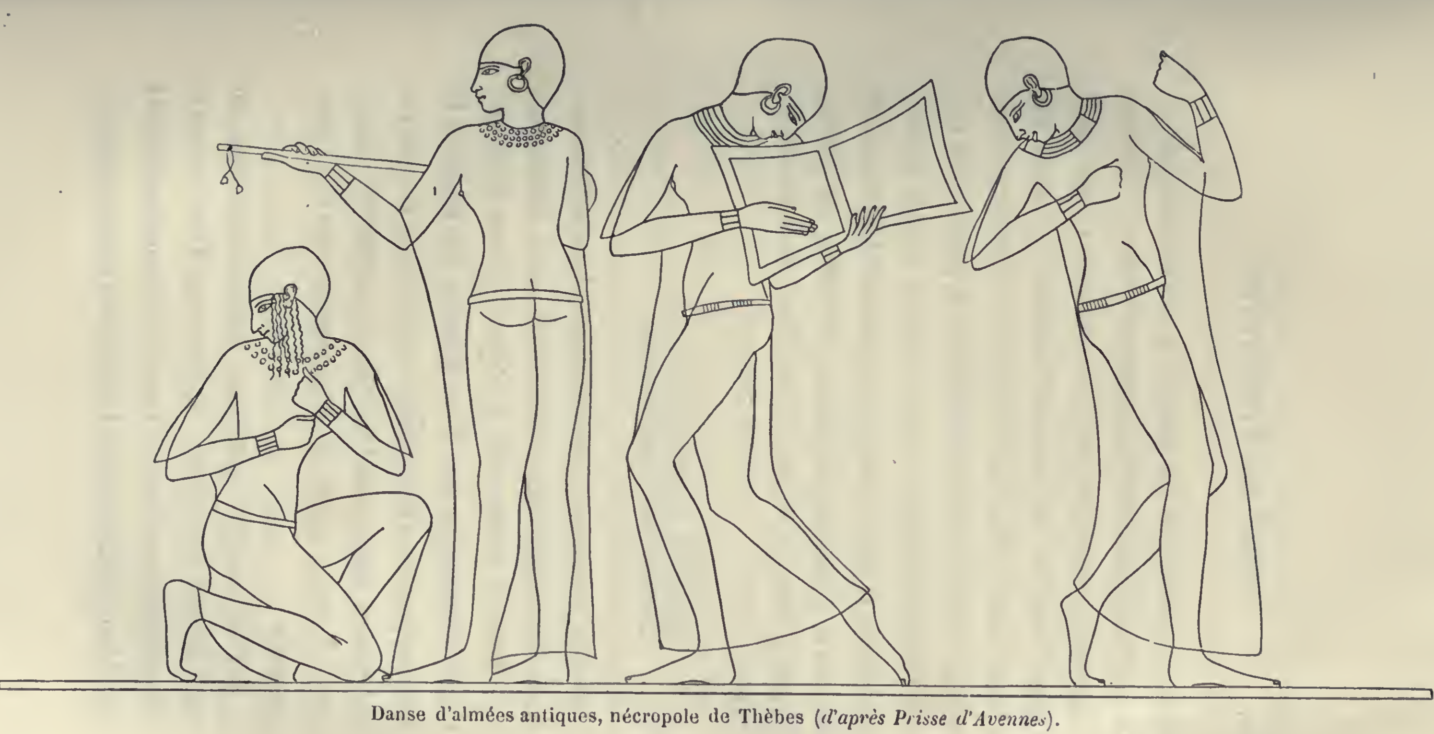
violon à deux cordes, taillé dans une noix de coco, les autres faisant grincer une guitare avec accompagnement de timbales, de hautbois et de *darabouka*, c'est-à-dire d'un tambour qui ressemble à un grand entonnoir. Le festin, magnifique, cela va de soi, mais servi à l'européenne ou à peu près, a consisté en une succession rapide de trente ou quarante plats et des meilleurs vins de France. Ensuite on nous a conduits dans un salon où l'on n'entendait plus le bruit de la cour, et là on nous a présenté sept ou huit jeunes filles, splendidement vêtues, couvertes d'or, de sequins, de perles et de pierreries. L'une d'elles était de la plus ravissante beauté ; on voyait accroupis, sous les consoles, des musiciens plus distingués que ceux de la cour, et sur les tapis quelques matrones obèses.

Au premier coup d'un archet plaintif, les almées se sont avancées deux à deux en bourdonnant la musique et en marquant la mesure avec des castagnettes en cuivre d'un son clair et agaçant. Après ce prélude, a commencé une trépidation singulière des épaules et des hanches, pendant laquelle les jambes et les pieds restent à la même place.....

Les mouvements du corps étaient accompagnés seulement de quelques gestes des bras, qui s'ar-

rondissent, s'écartent, se rapprochent et font mine d'étreindre pour aider à l'expression de ce que la danseuse veut exprimer. Peu à peu, enivrées de musique et entraînées par leurs propres frémissements, les almées se déplacent, elles osent des postures plus lascives. L'une d'elles, jeune fille élégante, souple et fière, a exécuté, à genoux sur les tapis et appuyée sur un bâton, une manière de danse, la *danse de l'œuf*, qu'il est impossible de préciser avec des mots. Ordinairement cette danse se fait en chemise, mais comme il y avait dans le salon quelques dames, l'almée a conservé sa robe vert-turquoise et n'a montré que ses jambes jusqu'au genou. Malgré ces concessions à la décence, l'exercice en question est d'une liberté extrême, mais quelque peu relevée par l'art des mouvements, la grâce des intentions et la hardiesse farouche des plaisirs qu'elle accuse. Il y a un moment où la danseuse, appuyée avec abandon et langueur sur le bâton qu'elle tient devant elle, s'affaisse tout à coup et se couvre le visage de son mouchoir, comme pour jouer les tragédies de la volupté.

Je dois dire que la nouveauté d'un tel spectacle a intrigué tous les spectateurs et que plusieurs en ont été ravis. Théophile Gautier, accoudé sur un



Danse d'almées antiques, nécropole de Thèbes (*d'après Prisse d'Avennes*).

divan, dévorait de ses grands yeux la danseuse et la décrivait d'avance du regard. Nul doute que ces danses ne soient une tradition de la plus haute antiquité, car on les trouve dessinées, gravées en creux ou en relief sur les piliers des plus anciens temples, sur une stèle funéraire, à Thèbes, et sur des momies dont le sourire est figé depuis quatre mille ans. Il existe une épigramme de Martial dont les vers, peignant les danses des filles de Gadès, s'appliqueraient encore aujourd'hui aux almées du Caire :

Vibrabunt, sine fine prurientes,
Lascivos docili tremore lumbos.

Il est d'usage et de bon goût que les spectateurs, pour témoigner leur satisfaction aux danseuses, leur fassent cadeau de quelques pièces d'or, petites ou grandes, que l'on mouille du bout de la langue pour les leur coller sur le front ou sur les épaules et jusque sur les bras. Les invités d'Enani-Bey n'ont eu garde de manquer à une telle convenance.

Si l'on veut être généreux envers les almées, on leur donne des bijoux, et ceux que l'on trouve si abondamment dans les bazars du Caire paraissent avoir leur prédilection. Les fils de perles, les cha-

pelets de corail ou de grains d'ambre leur plaisent beaucoup, ainsi que les groupes de sequins, car la monnaie d'or est à leurs yeux une parure. De même que les femmes d'Europe prennent plaisir à s'annoncer par le frôlement de leurs robes de soie, de même les femmes égyptiennes semblent écouter avec complaisance le bruissement des bijoux qu'elles portent à leurs oreilles, à leur cou, à leurs bras et à leurs jambes, au-dessus de la cheville. Il faut croire même qu'un tel goût s'est manifesté chez elles depuis bien longtemps, puisqu'il y a dans le Coran un passage dans lequel est condamné ce genre d'ostentation. « Les femmes s'abstiendront, en marchant, de faire du bruit avec leurs pieds, pour ne pas attirer l'attention sur les ornements qu'elles doivent cacher. »

Ce n'est pas trop de toute la journée pour visiter un peu à fond les bazars du Caire, sans compter les cinq ou six promenades que nous y avons déjà faites, car ils sont nombreux, curieux au possible, profondément riches et, en apparence, inépuisables. Même après avoir vu le grand bazar de Constantinople, je trouve une jouissance toute nouvelle à me perdre avec quelques amis dans ce dédale de tentations et de trésors mon-

trés ou latents, aperçus ou devinés. Les bijoux se vendent au Kan-Khalil, ainsi que les vêtements, les tapis, les tentures, les vases, les curiosités. Il y a un bazar pour les armes, un autre pour l'orfévrerie ; mais le Kan-Khalil est à lui seul un endroit si attrayant, si merveilleux, qu'on n'en peut plus sortir.

Là, pour vous enchanter, tout est mis en usage.

Au premier abord et dans les petites rues qui sont à la suite du Mousky, c'est un bruit étourdissant et, en certains jours, un monde fou. Les vendeurs et revendeurs annoncent à haute voix la qualité et le prix de leurs marchandises. Mais à mesure que l'on pénètre dans les détours des rues intérieures du bazar, le tapage diminue, le monde se disperse, la lumière se tamise et s'affaiblit, les acheteurs sont moins pressés, les vendeurs moins pressants, et peu à peu vous entrez dans des couloirs faiblement éclairés, vous passez dans des chambres tranquilles, vous pénétrez même dans des réduits subobscurs, et vous vous trouvez en présence d'un Égyptien attentif, ou d'un Arabe au maintien grave, ou d'un Juif à l'œil escarboucle et perçant.

Le génie du commerce, à vrai dire, est le pri-

vilége des races sémitiques et n'est pas le propre de l'Égyptien de pur sang. Si l'on est un négociant européen, il faut désespérer d'être aussi habile que le moins fin des marchands du Caire. D'un regard pénétrant, le bijoutier, l'orfévre, le débitant de soieries, de curiosités, de tapis, a dévisagé sur-le-champ le visiteur étranger. Il l'a flairé sans en avoir l'air, et il le voit venir avec une indifférence parfaitement jouée. Il le démonte et le remonte comme en userait un horloger de Genève avec ses mouvements; pour mieux allumer ses désirs, il le décourage, il le manie enfin avec une sûreté, une finesse, une connaissance du cœur humain, auxquelles nous n'avons rien à opposer, nous autres, simples amateurs, si prompts à nous trahir et, la plupart du temps, si naïfs. J'avais remarqué au bazar de Constantinople l'impassibilité des marchands; mais là elle est vraie. Le Turc est d'une loyauté absolue, et si c'est une autre manière d'être habile, elle est du moins sincère et grande. L'Arabe, au contraire, et l'Israélite ont toute sorte d'expédients cachés, de ruses, de malices, de calculs.

Nous étions une fois dans la chambre la plus profonde du bazar, avec MM. Jamin de l'Institut, Wurtz, doyen de l'École de médecine, et Niaudet-

Bréguet, à marchander des tapis. Un drogman de rencontre nous avait suivis et s'était imposé à nous à force d'obséquiosité et de fautes amusantes dans la langue française, qu'il disait posséder à merveille. Cet homme, pour faire l'officieux, nous avertit tout bas et sans avoir l'air d'y toucher, qu'il fallait offrir résolûment le tiers ou même le quart du prix demandé. L'Arabe qui nous montrait sa marchandise était parfaitement calme et beau. On eût dit du plus jeune des douze Apôtres. Il paraissait inaccessible à l'envie de nous séduire et indifférent sur la vente de ses tapis. Il nous voyait d'ailleurs éblouis et il demeurait silencieux et indolent. Tout à coup, ayant compris ou deviné dans les yeux du drogman ce qu'il vient de nous conseiller, il se précipite sur lui, prompt comme l'éclair, le terrasse, le roule sur les tapis, le prend à la gorge, et sans nous il l'étranglait. Une minute après, notre Arabe est redevenu digne, imposant, impassible. Le lieu où cette scène rapide venait de se passer était comme un puits formé par d'assez hautes maisons. Pour se défendre du soleil, on avait tendu sur des cordes de vieilles étoffes qui, par places, laissaient passer la lumière. Sur trois côtés de la cour s'ouvraient des magasins sombres où étaient empilés

des tapis de Perse, de Smyrne, de Caramanie, du Daghestan, de Tunis... Du fond de ces magasins, les marchands tiraient, à force de bras, des tapis qui, passant de l'obscurité à la lumière et aussitôt dépliés, resplendissaient de toutes les magnificences des tissus orientaux. L'harmonie la plus douce régnait dans les combinaisons les plus violentes. Exaltées par le contraste, réconciliées par l'analogie, les teintes de la laine se surexcitaient, se mariaient, brillaient et allaient s'évanouir dans un concert éclatant et suave, vibrant et apaisé.

Une variété sans fin rendait ce spectacle attachant et nos yeux infatigables. La dernière pièce qu'on déroulait était toujours la plus belle. Ici, c'est un tapis de prière où une pluie de marguerites de toutes couleurs, avec quelques étoiles blanches, semble tombée sur l'impossible gazon d'une prairie obscure et rousse. Là, sur un tapis de Caramanie, un *tapis de mur*, des cordes ingénieusement tressées ont, en guise de nœuds, des fleurs épanouies dans les jardins de l'imagination, et les tiges de ces fleurs allant s'enrouler en spirales autour des cordes, en forment le réseau d'une dentelle colossale sur un fond à grands lés qui passe du rouge de Chine au vert-poireau, de l'orangé bruni au bleu sourd, et qui est coupé en-

core par des largeurs blanches, mais d'un blanc légèrement délavé. Quelquefois la musique des tons, aigrie par quelques dissonances, compose un tableau délicieusement amer.

Les heures passent vite à regarder ces tapis. — Enfin, comme il faut se décider, notre choix s'est fixé sur un motif charmant que nos compagnons ont préféré comme moi. Des bandes jaunes d'or, obliquement rangées sur une descente de lit, alternent avec des bandes d'un bleu sombre jouant le noir, et cette opposition déjà vive, mais moins aiguë que si le bleu eût été du violet, est rachetée sur les bords de la bande par des ourlets de couleur où paraissent des tons roux, de minces traînées de blanc et des filets d'un bleu froid. Sur ces bandes sont semées des fleurs de convention, à cinq pétales, sortant d'un calice arbitraire. Jetées dans un apparent désordre, ces fleurs sont de toutes les couleurs imaginables. Il en est de fauves, de livides, de cendrées, d'un rouge nacarat, d'un rouge pâle, d'un orangé clair; la même forme prend une teinte glauque, brique, blanc de lait, gris de souris, mauve, citron, céladon, vert-chou, abricot, soufre, noisette, mais à mesure qu'elles passent sur la bande jaune ou sur la bande indigo, elles s'en détachent par une différence légère ou

franche, par un ton résolu ou fané, parfois mordant, jamais cru, jamais dur. De menues taches de blanc, de petits papillons noirs viennent çà et là raviver ce qui serait tiède, accentuer ce qui serait indécis, et le tout ensemble, encadré par une première bordure uniforme et sombre, se trouve séparé de la bordure finale par une bande d'un blanc d'ivoire, que tranquillisent des géométries fantastiques dont la laine estompe les contours.

Une longue visite aux bazars du Caire nous en a plus appris sur les arts décoratifs que bien des raisonnements et bien des livres. J'ai vu là combien étaient profondes les différences entre l'art des Égyptiens et celui des Arabes. Les premiers préfèrent la répétition du même motif; les autres ont le goût prononcé de l'alternance. Un peuple attaché au sol, plongé au sein d'une nature invariable, gouverné par ses prêtres, changeait peu lui-même et facilement il revenait aux mêmes lignes d'architecture, aux mêmes ornements, aux mêmes formes, aux mêmes couleurs, aux mêmes figures. Au contraire, l'Arabe, constamment à cheval, toujours errant d'un pays à l'autre, passant d'un affreux désert à une oasis, d'un océan de sable à une île de verdure, a dû contracter l'habitude du changement, de la variété, du contraste suivi,

qui n'est que le plus haut degré de l'alternance. Le même instinct qui lui a fait superposer dans ses constructions des assises alternativement en calcaire rouge de la haute Égypte et en calcaire blanc, ou bien employer des matériaux bicolores (vrais ou feints) dans les claveaux de ses arcades, ici en brique et en pierre, là en basalte et en albâtre, le même instinct, dis-je, l'a conduit à varier ses décorations intérieures, et comme l'absence de tout signe rappelant la vie animale refroidissait et limitait ses moyens d'orner les surfaces, il a été amené fatalement à la complication, qui est l'un des caractères les plus frappants de son art.

De là ces enchevêtrements de figures géométriques, d'entrelacs inextricables, qui intriguent et charment le regard, et dont la contemplation donne le vertige. Et pourtant il est prouvé aujourd'hui, notamment dans le bel ouvrage de M. Bourgoin (*les Arts arabes*), que la confusion de ces trapèzes dispersés, de ces triangles interrompus, de ces polygones emmêlés, de ces disques intermittents, n'est qu'une confusion apparente; il est prouvé qu'une méthode parfaitement simple a présidé à l'embrouillement aimable de ces arides figures, et que l'on peut aisément retrouver le fil de ce mystérieux labyrinthe.

LES MOSQUÉES DU CAIRE

La première chose à considérer, après le costume et la physionomie extérieure, chez un peuple que l'on visite, c'est son architecture. Là il exprime ses sentiments les plus durables, ses croyances les plus enracinées, ce qu'il y a de permanent dans ses pensées et dans son caractère. J'étais, pour mon compte, impatient de voir les mosquées d'Amrou et de Touloun, la première surtout qui date de l'an 21 de l'hégire. Elle est située hors des murs du Caire, sur l'emplacement de l'ancienne Fostâtt, dont le nom signifie *tente*, mot remarquable et qu'il ne faut pas oublier, car il est une des plus vives expressions du génie arabe, tel qu'il se manifeste dans l'architecture. La mosquée d'Amrou est un monument solitaire et en ruine. Sur les quatre côtés d'une cour carrée qui mesure quatre-vingts mètres, s'élèvent des portiques ouverts, plus ou moins larges ; celui où se trouvent le sanctuaire, la chaire et la tribune, a six rangs de colonnes ;

celui du midi n'en a que deux, et celui du nord, qui est exposé au soleil, en a trois. Au centre de la cour carrée est la fontaine des ablutions.

Cela peut sembler bizarre; mais rien n'est plus clairement écrit que ce qui s'écrit en pierre. Tout parle dans l'architecture, tout signifie. A droite et à gauche de la cour qui précède l'enceinte destinée aux ablutions et à la prière, se trouvent ou plutôt se trouvaient des bains, des écuries, un abreuvoir, un manége pour fournir de l'eau et un bâtiment préparé pour recevoir les voyageurs, ce qu'on appelle en arabe un *okel*, c'est-à-dire un caravansérail, une hôtellerie. La mosquée était ainsi caractérisée, dès l'abord, comme le temple d'une race nomade, telle que la vraie race des enfants de Khatan et d'Ismaël. Avant d'être un lieu de recueillement et d'oraison, la mosquée était une maison hospitalière; et comment la maison de Dieu ne l'aurait-elle pas été chez un peuple errant? Même lorsqu'il était fixé dans les villes, l'Arabe conservait de l'attachement pour la vie du désert. Il se souvenait de ces tentes en feutre que ses pères avaient dressées au centre des pâturages, à proximité d'une citerne, et ceux qui continuaient la vie équestre, cette vie dont les étapes religieuses étaient les sanctuaires orientés vers la Mecque, ceux-là, com-

posant le *peuple de feutre*, affectaient du dédain



Vue intérieure de la mosquée d'Amrou.

pour l'Arabe des cités, pour le *peuple d'argile*, comme ils l'appelaient.

Nous voici dans la mosquée d'Amrou. Elle porte sur deux cent cinquante colonnes de porphyre ou de granit, toutes d'un seul morceau, mais de marbres différents et de longueurs inégales : évidemment ce sont les dépouilles de quelques temples antiques, ceux de Memphis peut-être, et ce qui en accuse les diverses provenances, c'est qu'il a fallu, au moyen de chapiteaux corinthiens, composites, byzantins, scaphoïdes et autres, venus eux-mêmes de partout, élever toutes ces colonnes à une hauteur régulière de cinq mètres. Les bases et les piédestaux qui ont servi encore à ce nivellement sont de différents styles et de diverses grandeurs; parfois c'est un chapiteau renversé qui forme la base, de sorte que la colonne repose sur son tailloir. L'inexpérience du constructeur est accusée naïvement par des tirants en bois qui s'opposent à l'écartement des voussures. Ces tirants sont scellés dans les dés de pierre qui surmontent les chapiteaux et qui exhaussent ainsi le support. Ici apparaît pour la première fois l'ogive, mais une ogive émoussée, à laquelle ne ressemblent pas les arcs de notre architecture ogivale; au surplus, l'arcade à double courbure, employée dans la mosquée d'Amrou, se prolonge au-dessous du point de centre, ce qui lui donne la forme, peu

prononcée encore, du fer à cheval. Les claveaux du reste sont bien appareillés; mais l'arc, au lieu de porter une voûte, ne porte qu'une couverture plate, un plafond à solives dont le dessus est une terrasse. Ceux qui veulent que l'architecture gothique nous soit venue d'Orient, à la suite des premières croisades, ne réfléchissent pas que l'arc brisé, l'arc aigu n'est en lui-même qu'une forme aussi élémentaire que le cercle et le triangle, et qu'il ne prend de l'importance que lorsqu'il joue un rôle *constructif* dans l'architecture, lorsqu'il entre dans un système de voûtes d'arêtes formant l'armature de l'édifice. Les ogives du Caire n'ont rien à voir avec l'invention de nos architectes du moyen âge, invention ingénieuse, poétique, hardiment conçue, patiemment développée, et menée à sa perfection dernière sous le règne de Louis IX.

Pendant qu'on achevait de bâtir à Paris la Sainte-Chapelle, le chef-d'œuvre de notre architecture au treizième siècle, à ce moment même de l'histoire (1247), Louis IX était en Égypte, maître de Damiette. Ainsi le souvenir des croisades, les noms de Joinville et de saint Louis, les grands coups d'épée du moyen âge, tout le romantisme qui a exalté et charmé notre jeunesse, la tradition che-

valeresque du sultan Saladin et de sa dynastie, — condamnée à périr pendant que le roi de France était captif dans sa tour de bois — les édifices élevés par le génie arabe durant la plus belle époque de l'hégire : voilà ce qui nous attendait au seuil de l'Égypte, dans ce pays où nous étions venus avec tant de joie étudier sur place les monuments de l'antiquité classique la plus haute, les plus vénérables ancêtres de l'art !

Oui, ce sont, pour ainsi dire, des romans de construction que les mosquées du Caire. Celles de Touloun, d'El-Azhâr, de Kalaoun nous ont pris tout une journée. Autant l'œil et l'esprit sont rassurés dans l'antique Égypte par la solidité inébranlable des appareils, autant ils sont alarmés dans l'Égypte arabe par la légèreté des supports et par une frappante disproportion entre le plein et le vide. Quant à la décoration, elle est si capricieuse, si compliquée dans ses entrelacs, si riche dans sa broderie et si colorée, qu'on la dirait imitée des tapisseries de l'Inde ou de la Perse. Ouvré comme un tissu, damasquiné comme une armure, le temple rappelle la tente d'un chef de tribu, recouverte de tapisseries et d'étoffes tramées de soie et d'or, reluisante d'armes ciselées et d'orfévreries. Au commencement, le luxe se modère, et la mos-

quée de Touloun, qui fut élevée au neuvième siècle de l'ère chrétienne, est d'un style simple et pur. On n'y trouve pas ces détails inutiles qui ailleurs abondent, ces contre-forts, ces pignons qui ne sont motivés par rien, si ce n'est par le goût de l'accident. La construction en est plus solide en réalité comme en apparence. Les arcades sont séparées par un mur plein dont la partie supérieure, celle qui surmonte l'imposte, est percée d'une fenêtre. Les colonnes, n'étant plus isolées, sont cantonnées dans les angles rentrants de ce mur formant pilier, comme elles le seront plus tard dans notre architecture romane. L'ornementation. plus discrète puisqu'on y a ménagé des parties lisses, des repos, ne manque pourtant pas de richesse dans les places pour lesquelles elle a été réservée. Le mur extérieur est couronné de créneaux découpés à jour. Les archivoltes et l'intrados des arcades sont chargés de rinceaux et d'entrelacs. Sur les frises se déroulent des inscriptions en écriture coufique, et cette écriture aux évolutions élégantes et fières, aux caractères mâles, anguleux et souples tout ensemble, devient un des plus beaux ornements de l'architecture arabe. Ne pouvant figurer le corps de l'homme que la religion mahométane défendait

ou dissuadait de représenter, les artistes ont figuré sa pensée, et les versets du Coran sont transformés en une décoration qui sera merveilleuse lorsqu'on l'aura écrite en faïence claire sur fond émeraude, coupé de fleurons en noir et azur. En jetant



Écriture arabe des premiers siècles, dite coufique.

les yeux sur la muraille, le musulman y voit passer des sentences qui dans un langage hyperbolique et impératif lui parlent de Dieu et de son prophète.

Vient ensuite un style plus fleuri, qui déjà se manifeste dans les mosquées d'El-Azhâr et de Kalaoun. La première nous a surtout intéressés parce qu'elle est annexée à un collége où l'on entend bourdonner des milliers d'enfants et d'adultes auxquels on enseigne gratuitement le Coran, la grammaire, la jurisprudence civile et criminelle. Trois cent quatre-vingts colonnes en marbre, en

granit, en porphyre, soutiennent cette mosquée dont le nom signifie *brillante*, et qui est à la fois une université célèbre, une bibliothèque, une hôtellerie pour les voyageurs venus de la Syrie, de la Perse, de l'Arabie et de l'Afrique occidentale, dans la pensée de s'instruire, un hospice pour les aveugles, un asile enfin pour des pauvres que l'on y voit blottis par terre, dans un coin obscur, et qui dormiront là tranquillement, couchés sur des nattes.

Dans la religion de l'islam, cumme dans les premiers siècles du christianisme, toutes les institutions utiles se rattachent au temple ou aux communautés pieuses. L'église est un centre. Ici chaque grande mosquée a des attributions civiles ; chacune a sa part dans l'œuvre sociale. La mosquée de Kalaoun est le grand hôpital du Caire. La porte principale, qui est imposante, sert à la fois d'entrée à l'hôpital, à la mosquée et au tombeau du fondateur, le sultan Kalaoun. Autant ce tombeau est décoré avec magnificence, autant il y a de simplicité et de goût dans les salles destinées aux malades, aux convalescents et aux aliénés, autant il y a de grâce dans le profil des supports qui sont tous d'une singulière élégance. Fréquemment la base n'est que la répétition renversée du chapiteau,

lors même que ce chapiteau représente un vase, un cratère. Au dedans comme au dehors, la mosquée de Kalaoun ressemble à une église et à une abbaye romanes du midi de la France, à cela près que l'arc des ouvertures tend à l'ogive. On y voit des contre-forts apparents qui, par une disposition sans exemple, sont évidés et arrondis en colonnes dans leur partie inférieure. Des fenêtres géminées, c'est-à-dire divisées par une colonnette, y rappellent aussi les jolies églises byzantines d'Athènes, et les autres baies sont en pierre découpée à jour, suivant les dessins les plus gracieux, gracieux dans leur complication géométrique ou dans leurs motifs fleuronnés.

Cependant, pour aller d'une mosquée à l'autre, il faut souvent traverser la ville entière, c'est-à-dire passer du sacré au profane, du grave au doux et du sévère au grotesque. Ah ! que n'ai-je le style de Gérard de Nerval, celui dans lequel il a si bien raconté son charmant *Voyage en Orient !* J'essayerais de décrire quelques épisodes de la fête qui se célèbre en ce moment dans le quartier le plus grouillant de la ville et le plus populaire. Je dirais le spectacle auquel nous avons assisté un quart d'heure, sur une petite place encombrée de fourneaux en plein vent, et de boutiques où se débi-

taient des nougats, des dragées, des confitures. On montrait au peuple les ombres chinoises en couleur, et c'était l'illustre *Qara-gouch* qui était le personnage marquant de l'atellane égyptienne. Des soldats, des femmes, des enfants, des pauvres filles, avec ou sans voile, poussaient des cris de joie, à chaque apparition, à chaque prouesse du Polichinelle égyptien, et il faut dire que ses énormes bouffonneries avaient quelquefois de l'imprévu et du comique. *Qara-gouch* est l'antithèse de l'eunuque. Ses aïeux se perdent dans la nuit des légendes antiques. On les vit figurer autrefois, sous la forme de satyres, dans les Dyonisies qui se célébraient à Athènes, et, en Égypte, dans les fêtes qu'on y donnait en l'honneur d'Osiris.

Hélas ! combien la morale humaine contient de relatif! Vérité en Europe, erreur en Afrique, aurait dit Pascal, et s'il ne faut souvent que le trajet d'un fleuve pour faire, de ce qui est vertu sur ce rivage, un crime sur l'autre bord, comment s'étonner de la différence des farces dont on réjouit la foule dans les diverses contrées de la terre? Le croirait-on, *Qara-gouch* est le cadeau le plus ordinaire que l'on fasse aux enfants, lesquels, du reste, finissent par n'y attacher aucune idée malséante, et s'en amusent comme ils feraient d'une poupée.

Mais ce qui est vraiment hideux et révoltant, c'est le danseur, l'almée du sexe mâle, qui exhibe ses mouvements, tandis que les derviches tourneurs cherchent à se procurer je ne sais quelle extase par un balancement rhythmé ou par une danse de convulsionnaires.

« Vous êtes ici tout près de la place Roumeliéh, nous dit Gérôme, et à deux pas de la mosquée du sultan Hassan. Puisque ces danseurs vous dégoûtent, prenez la rue qui monte à la citadelle, et quand vous serez arrivé à la mosquée de Méhémet-Ali, vous jouirez de la plus belle vue qui soit au monde, et vous pourrez voir demain en détail ce que vous aurez vu dans l'ensemble. » En effet, c'est un panorama prodigieux et sans pareil que celui qu'on embrasse du haut de la citadelle. En face de soi, c'est-à-dire à l'ouest, sur un ciel éblouissant, se détachent les pyramides de Giseh qui paraissent d'autant plus grandes qu'elles sont vues de haut et de loin. Elles sont séparées du Caire par quelques taches de verdure et par un large ruban de lumière, qui est le Nil. Vers le nord, on distingue les tombeaux des kalifes perdus dans la solitude et qui semblent surnager, comme des îles, sur une mer de sable. Au sud, le cimetière de l'iman Chafey et le désert. A nos pieds s'étend toute la ville,

avec ses minarets innombrables, ses coupoles blanches, ses édifices rayés de bandes alternativement peintes à la chaux et à l'ocre rouge, ses jardins, ses palais rehaussés de couleurs, et les arbres de l'Esbekiéh, et la magnifique allée de Choubra que bordent les plus beaux sycomores de l'Égypte et qui conduit à l'ancienne maison de plaisance de Méhémet-Ali. Non, je ne crois pas possible de trouver quelque part un spectacle aussi vaste, aussi grandiose, aussi éclatant, aussi profond que celui de la Babylone égyptienne, contemplée des hauteurs de la citadelle. C'est un conte des Mille et une Nuits, mais en plein soleil.

Le nom de Méhémet-Ali, prononcé sur l'esplanade de la citadelle, à deux pas de sa mosquée, est un nom redoutable. Nous sommes ici sur le terrain où furent massacrés les mamelouks, le 1er mai 1811. C'était, du reste, une brigade de tyrans que ces mamelouks. Lorsque le sultan El-Melek — celui qui combattit la croisade de saint Louis — les réunit pour en faire ses gardes du corps, un poëte arabe fit entendre cette prophétie : « Imprudent monarque, dans le nid de l'aigle tu appelles les vautours. Les fils du grand Salâh-êd-dyn (Saladin) ont acheté des esclaves pour se vendre à eux comme esclaves eux-mêmes. » Rapprochement

singulier, le mot mamelouk signifie *esclave*, et la milice composée de ces esclaves choisis s'appelait *halqah*, ceinture, parce qu'elle était créée pour entourer le prince. En peu de temps les esclaves devinrent les maîtres, et la ceinture étrangla ceux qu'elle devait ceindre. C'est ici que fut anéantie la puissance des mamelouks qui avaient été les oppresseurs de l'Égypte pendant près de six cents ans. Voici la salle où tous leurs beys furent convoqués pour une cérémonie d'investiture. Le pacha les reçoit amicalement et leur fait servir le café. Le cortége sort ensuite en bon ordre pour se rendre sur la place Roumeliéh, devant la grande mosquée du sultan Hassan. Vous voyez ce chemin à demi taillé dans le roc, qui descend à la porte El-Azab et que bordent en bas des casernes; il était plus étroit encore et plus difficile qu'aujourd'hui. Les mamelouks s'y engagent. A un signal donné, les soldats albanais de Méhémet-Ali couvrent tout à coup les hauteurs et se montrent armés aux fenêtres : les mamelouks, frappés à mort, poussent des cris de rage, mais la porte est close; ils sont tous tués à coups de fusil. Un seul échappa, grâce à son cheval arabe de pur sang, qui, franchissant un rempart, haut de douze à quinze mètres, alla se

casser les reins sur le roc et sauva son cavalier.

Une porte s'ouvre, c'est la mosquée qui renferme le tombeau de Méhémet-Ali. Ce Macédonien fameux repose sur le lieu même du massacre qu'il commanda. Sa mosquée est sombre, et cependant tout y brille; elle resplendit, mais dans l'ombre. A l'intérieur, quoique surchargée de peintures et de dorures, elle est imposante; au dehors, elle est superbe, et son immense coupole domine majestueusement le panorama du Caire, flanquée de deux minarets qui se dressent comme les sentinelles de cet impérieux mausolée.



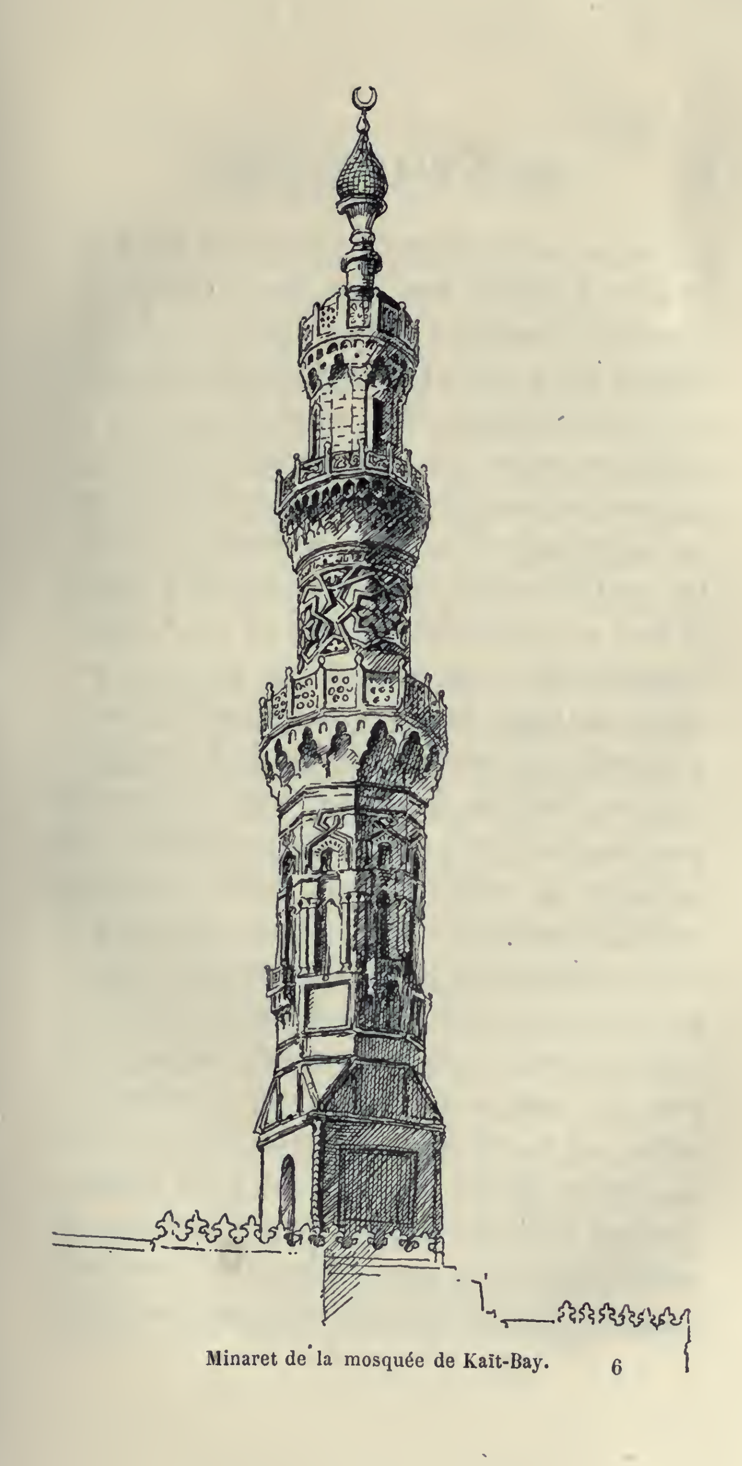
L'ARCHITECTURE ARABE EN ÉGYPTE

Il ne faut pas confondre l'architecture des Arabes en Égypte avec celle des Maures en Espagne. Sans doute l'une et l'autre sont remarquables surtout par leurs décorations, leurs revêtements : mais l'art mauresque est plus superficiel que celui du Caire. Au commencement, les architectes employés par les khalifes se dispensèrent, comme tout exprès, de garder les apparences de la solidité. Ils affectèrent le plus souvent la gracilité des colonnes, et volontiers ils la mirent en évidence, en faisant retomber les arcades en porte-à-faux sur l'imposte que formait le chapiteau de ces grêles supports. Mais ils ne tardèrent pas à revenir de cette erreur, et on les vit, particulièrement sous le règne des mamelouks, accuser une solidité réelle dans certains édifices pour lesquels ils disposaient de grands matériaux. Témoin la mosquée du sultan Hassan, élevée au milieu du quatorzième siècle, monument colossal, dont les murailles ont

jusqu'à huit mètres d'épaisseur. Plus grande que Notre-Dame de Paris, cette mosquée célèbre mesure, en longueur, cent quarante mètres, et en largeur, soixante-quinze. La coupole qui surmonte le tombeau du sultan a cinquante-cinq mètres d'élévation, et le plus haut des deux minarets en a quatre-vingt-six. Bâtis en pierres de taille, dont les assises furent dans l'origine peintes en rouge par alternance, tous les murs sont couronnés extérieurement d'une corniche épaisse et très-saillante, formée par six rangs de niches superposées en encorbellement. La porte principale, creusée en hémicycle, est d'une grandeur et d'une splendeur qui étonnent. Le seuil est en porphyre. et l'on y frotte une pierre mystérieuse qui fait des miracles. Deux colonnettes latérales y sont considérées comme des talismans. Des femmes stériles y pressent un citron et en lèchent le jus dans l'espoir de devenir fécondes.

Mais l'intérieur de la mosquée est plus surprenant encore. Après avoir traversé le divan où le sultan pratiquait le noble usage de donner des audiences publiques, on arrive à la mosquée, et ce n'est pas sans éprouver un saisissement que l'on entre dans la cour carrée, à ciel ouvert, au centre de laquelle s'élève la fontaine des ablutions, sous

la forme d'une sphère immense, soutenue par huit colonnes et décorée d'une magnifique inscription en lettres d'or. Sur chacun des quatre côtés de la cour s'ouvre une arcade ogivale et profonde, ayant vingt-huit mètres de hauteur sous clef, et portant de fond, c'est-à-dire sans support intermédiaire, sur le sol. Des quatre chambres que recouvrent ces voûtes gigantesques, il en est une deux fois plus profonde que les autres : c'est le sanctuaire. L'architecte y a ménagé un contraste frappant. L'extrême simplicité des salles destinées aux prières fait valoir la richesse et la magnificence du sanctuaire, où se dessinent et se détachent sur un monde d'arabesques, des versets du Coran, écrits d'un style fier, en lettres démesurées. L'or, le rouge, l'outremer, le vert-émeraude, le vert-turquoise se marient dans cette décoration, qu'enrichissent encore des incrustations de marbres précieux et qu'achèvent des porte-lampes sans nombre, suspendus à la voûte, et une grande lanterne de bronze, travaillée comme le plus fin joyau d'orfévrerie. Deux portes percées dans le sanctuaire, des deux côtés d'une chaire admirable, conduisent au tombeau du sultan, que recouvre une coupole à pendentifs, appuyée à l'extérieur par des contre-forts apparents.



Minaret de la mosquée de Kaït-Bay. 6

Puisque nous sommes au Caire, voici une belle occasion d'étudier, pour s'en bien souvenir, les principaux caractères de l'architecture arabe, en Égypte. Un des plus prononcés est la fréquence de l'encorbellement. On entend par ce mot la saillie des pierres qui, superposées de manière à dépasser progressivement le nu du mur, s'avancent sur le vide pour former des corniches, des consoles, des balcons, des galeries, et servent à élargir en haut ce qu'on ne peut élargir en bas. L'encorbellement est ce qui donne tant de grâce aux minarets du Caire. Imaginez l'abominable cylindre que ferait une tour ronde, ayant, de bas en haut, le même diamètre. Si vous la divisez en étages de plus en plus étroits et qu'à chaque division vous ménagiez un encorbellement, tantôt circulaire, tantôt polygonal ou à pans coupés, qui évasera la tour au point même où elle va se rétrécir, vous aurez une succession agréable de saillies et de retraites, surtout si elle a pour amortissement un petit toit conique ou une coupole en miniature, reliée par un piédouche au dernier balcon. Cette tour svelte, allégée et comme qui dirait amenuisée, sera le clocher des églises mahométanes. Si maintenant vous la supposez brodée d'ornements tissus dans la pierre ou dans le stuc, gaufrée de sulp-

tures à peine saillantes qui sembleront champlevées au burin ; si tel étage est enveloppé d'un réseau de figures géométriques, tel autre composé d'une colonnade à jour ou percé de jolies fenêtres et d'une porte pour donner accès sur le balcon ; si les encorbellements ont des profils divers et des saillies inégales, si les balustrades sont variées dans leurs entrelacs ou leurs découpures..... vous aurez un type accompli des minarets du Caire.

Le goût des encorbellements se conçoit à merveille chez tous les peuples qui habitent les pays chauds, et à plus forte raison, les régions torrides. Il s'explique par le besoin de respirer en dehors de l'habitation, sans être obligé d'en sortir, par la nécessité de se créer des ombres au moyen de fortes saillies et de changer en parasol la toiture d'un abreuvoir où les cavaliers feront halte, la corniche et la couverture d'une fontaine publique où les femmes se réuniront. Mais l'encorbellement devait se développer dans les constructions musulmanes plus qu'ailleurs. Pour que chacun pût faire, aux heures canoniques, les dévotions prescrites par le Coran, il fallait de hautes galeries d'où le muezzin pût crier l'appel à la prière. Pour mettre l'architecture en rapport avec les mœurs

d'un peuple qui veut que la vie privée soit murée, et que les femmes soient renfermées dans un harem impénétrable au regard, il fallait des fenêtres en saillie, des *moucharabiehs*, dont le grillage fin et serré permît de voir, de la maison, sans être vu. Il fallait enfin à la porte des *okels*, où arrivent les négociants étrangers, les voyageurs, de larges auvents sous lesquels ils pussent attendre à l'ombre le déballage de leurs marchandises, le déchargement de leur bagage.

Sans exagérer la part des influences de peuple à peuple, comme on le fait aujourd'hui, on doit reconnaître que c'est après avoir vu les moucharabiehs, les balcons des minarets et tous les autres encorbellements de l'architecture arabe, que les croisés importèrent en France l'usage, si fréquent dans nos constructions civiles et militaires du moyen âge, des échauguettes, des machicoulis. des tourelles en saillie, des corniches à balustrade. Seulement, ce qui témoignait en Orient de la défiance des maris, accusait plutôt en Europe la prudence des hommes d'armes. Les barbacanes de la jalousie et de la curiosité étaient devenues des meurtrières.

Rompus à la science des encorbellements, les architectes arabes étaient tout préparés pour bâtir

les coupoles à pendentifs qui dominent dans l'Égypte des khalifes et des Turcomans. C'est à la mosquée de Barkouk, qui fut le premier sultan de la dynastie circassienne, que nous avons voulu observer à l'aise un type de ces coupoles, après les avoir étudiées à Paris, dans l'excellent ouvrage de Pascal Coste, les *Monuments du Kaire*.

Il faut sortir de la ville pour visiter la mosquée de Barkouk, située à l'extrémité de la nécropole où s'élèvent les tombeaux des mamelouks circassiens, improprement appelés *tombeaux des khalifes*. A peine a-t-on franchi la porte de Bab-el-Nasr, sorte de forteresse, flanquée de tours carrées, du caractère le plus mâle, on se trouve dans le désert, en plein désert. Comme si les bruits de la vie pouvaient troubler le dernier sommeil, les Arabes, à l'exemple des Pharaons de l'antique Égypte, ont placé leurs tombeaux dans les solitudes. Ils ont ajouté à la profondeur du repos la profondeur du silence. Elles sont abandonnées et délabrées, toutes ces mosquées sépulcrales, et pour nous autres Européens, cet abandon, ce délabrement sont sinistres. Mais les musulmans n'attachent à leurs mausolées aucune idée de tristesse. Leur âme, hantée par les songes, n'est pas visitée par la mélancolie. Ils connaissent les tortures de la dou-

leur ; ils n'en connaissent pas le vague. La mélancolie est un fruit de l'Occident.

Chacun de ces tombeaux est une petite merveille. Celui du sultan Kaït-Bay peut être regardé comme le chef-d'œuvre de l'architecture arabe. Le travail en est exquis, la grâce incomparable. L'art oriental y est arrivé à un degré de perfection qu'il ne dépassera plus. Quelques-uns de nos comgnons, entre autres M. Jamin (de l'Institut), en prennent de spirituels croquis sur leur calepin, en attendant les belles photographies que vont en faire sous nos yeux Adolphe Braun et Amédée Mouilleron. Pour moi, je suis sûr de ne jamais oublier ces monuments admirables, qui se dessinent d'eux-mêmes dans mon esprit.

Gagnés par le sentiment du désert, nous arrivons, clair-semés et taciturnes, au tombeau de Barkouk, qui se distingue par une double coupole et un double minaret. Nos pas, sur les dalles, font retentir ce monument vide et sonore. Les coupoles de la mosquée ont attiré mon attention. Pourquoi les a-t-on élevées sur une base rectangulaire ? C'est que le nombre quatre est pour les musulmans un nombre sacré. Mahomet eut, lui aussi, quatre évangélistes ; l'horizon a quatre points cardinaux et quatre vents traversent les

airs. Pour dresser leurs coupoles sur une base carrée, les architectes mahométans n'eurent pas à vaincre les difficultés considérables que présentait, par exemple, la construction de Sainte-Sophie, à Constantinople. Là, il s'agissait de poser une coupole sur quatre points d'appui, réunis entre eux par des arcs, c'est-à-dire séparés par des vides. Ici la coupole porte *de fond ;* elle pèse sur des murs pleins qui, eux-mêmes, pèsent directement sur les fondations.

Lorsqu'on veut asseoir une coupole sur quatre murs égaux qui se coupent à angles droits, en d'autres termes, lorsqu'on inscrit un rond dans un carré, on a quatre angles à remplir pour rattacher la partie rectangulaire d'en bas à la partie ronde d'en haut. Cela ne se peut faire qu'au moyen de ces petites voûtes en encorbellement, ayant la forme d'un triangle sphérique auxquelles on a donné le nom de *pendentifs*, parce qu'elles pendent en effet sur le vide. La concavité de ces voûtes peut demeurer lisse, mais les artistes arabes, toujours jaloux de donner de la saveur aux surfaces, ont préféré, pour former leurs pendentifs, superposer plusieurs rangs de niches, semblables aux alvéoles d'une ruche d'abeilles. Plus tard, à ces cellules, les Arabes d'Es-

pagne substitueront des prismes verticaux à facettes concaves, qui briseront la lumière comme ferait une cristallisation, et qui, rappelant les stalactites, offriront au regard l'aspect d'une grotte et procureront à l'esprit l'idée de fraîcheur.

Faut-il croire à l'unité de l'espèce humaine? M. de Quatrefages nous en parlait ce matin et avec autorité, à l'encontre de MM. Broca et Hamy, deux anthropologistes, le premier, professeur à la faculté de médecine de Paris. Le fait est que les hommes se ressemblent plus encore qu'ils ne diffèrent. « Voyez, me dit notre confrère Jamin, combien est fort dans toutes les races le penchant à la superstition, l'amour du merveilleux, » et il me montrait un pauvre musulman, à moitié perclus, que sa femme avait amené dans la mosquée de Barkouk, espérant le guérir par la vertu d'un vieux cafetan de soie, qui appartint, dit-on, au sultan Kalaoun, et qu'il faut revêtir avant de faire trois fois le tour du tombeau. — Eh mon Dieu! s'il ne guérit pas, il aura rêvé sa guérison, il aura payé pour quelques paras un bien précieux, l'espérance.

Les Coptes ont aussi leurs miracles. Ne fût-ce que par déférence pour Mariette-bey, qui prescrit dans son Itinéraire une excursion matinale à Hé-

liopolis, nous irons voir les restes de cette ville célèbre et l'arbre de la Vierge, cet arbre qui se fendit miraculeusement pour mettre à couvert la Sainte Famille, quand les soldats d'Hérode la poursuivaient. Le chemin, cette fois, n'est plus désert ; il offre quelques intermittences de verdure du côté de l'Abassieh, palais d'Abbas-Pacha, changé en caserne. Il faut deux heures à nos ânes pour nous mener au village de Matarieh. Là se trouvent dans un délicieux jardin, où les rosiers sont en fleurs, le puits et l'arbre de la Vierge.

Le puits est à lui seul un tableau ; c'est une *saquièh*, autrement dit un manége. Le bœuf qui parcourt lentement le cercle horizontal, les deux roues qui s'engrènent et qui tournent, l'Égyptien basané qui nous regarde immobile, les feuillages traversés par le soleil, les femmes sur lesquelles on voit « errer l'ombre des branches », comme dit le poëte des *Contemplations*, tout cela forme un spectacle ravissant, pittoresque, plein de chaleur et de fraîcheur. L'eau de ce puits était jadis amère ; mais elle est devenue douce depuis que l'enfant Jésus y a mouillé ses lèvres. L'arbre de la Vierge est un sycomore vénérable, mais qui ne peut pas avoir beaucoup plus de deux

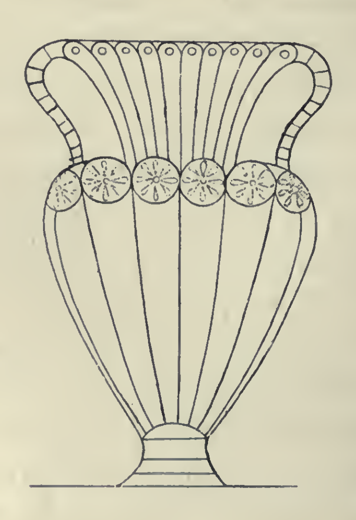
cents ans, car les Pères cordeliers de la Terre-Sainte, établis au Caire, il y a deux siècles, assuraient alors que le jardinier en imposait aux voyageurs ; que l'arbre vrai avait péri de vieillesse en 1656, et qu'ils en avaient, eux, les reliques, dans la sacristie de leur église. Les jardiniers, les moines, les derviches sont les mêmes partout. Décidément on peut croire à l'unité de l'espèce humaine.

Mais, il est admirable, le jardin ; il est digne d'avoir ombragé un Dieu, et ce n'est pas sans regret que nous l'avons quitté pour aller voir la place ou fut la ville du soleil, Héliopolis... Où sont les ruines de cette cité fameuse et n'est-il pas triste que nous ayons à le demander ? Hélas ! les ruines périssent aussi : *etiam periere !...* Ici, pourtant, Eudoxe et Platon vécurent treize ans dans la même maison, admis à l'école des prêtres égyptiens, et cherchant, à force de prévenances, à rendre leurs maîtres plus expansifs qu'ils n'étaient, moins jaloux de leur savoir et du mystère dont ils le voulaient enveloppé. Ici étaient conservés les livres où l'on avait consigné depuis trente siècles les observations astronomiques auxquelles se rattachait la vie même de l'Égypte, je veux dire les gonflements périodiques du Nil, la division de

l'année en trois saisons de quatre mois, celles du débordement, de la végétation et de la récolte, et l'intercalation des jours complémentaires, qu'on appelait les jours célestes. Ici, le prêtre Manéthon, gardien des archives sacrées du temple, écrivit, sous Ptolémée Philadelphe, cette histoire d'Égypte qui s'est perdue, et ces précieuses listes des dynasties égyptiennes, dont l'exactitude est chaque jour confirmée par les découvertes de l'archéologie... Eh bien, de cette ville, déjà déserte au temps de Strabon, il ne reste rien, rien, dis-je, qu'un obélisque, haut de vingt mètres. Mais n'est-ce pas une ironie du sort que, dans une cité célèbre, dont on cherche les ruines, un tel monument soit seul, encore debout, encore immaculé, portant le nom d'Osortasen, puissant roi de la douzième dynastie? De sorte que l'obélisque d'Héliopolis était dressé depuis trois mille ans, lorsque le sycomore de Matarieh abrita le jeune Dieu qui était venu pour adoucir l'eau des fontaines, et le cœur des hommes.

Cependant, où que vous alliez, dans quelque lieu du monde historique que vous portiez vos pas, vous trouverez des traces de sang, des souvenirs de massacres, des plaines où les peuples se sont égorgés. La bataille d'Héliopolis fut comme une

autre journée de Marathon. Il n'en est pas de plus glorieuse dans les annales de l'armée française, et si le nom de Kléber devait s'effacer de nos mémoires, ce n'est pas ici du moins qu'on pourrait l'oublier, car, sans le poignard d'un fanatique, la France fût restée peut-être en possession de l'Égypte.... Justement, nous voici de retour au Caire, nous arrivons à l'Esbékyeh, et l'on nous montre, à quelques pas de notre hôtel, la place où Kléber fut assassiné le 14 juin 1800, le même jour, à la même heure où, par une coïncidence tragique, Desaix, qui avait conquis la haute Égypte, recevait la mort sur le champ de bataille de Marengo.



DÉPART POUR LA HAUTE-ÉGYPTE

Notre départ pour la haute Égypte doit avoir lieu à Boulaq, le vendredi, 22 octobre 1869, et tout notre monde est prévenu qu'il faudra coucher à bord jeudi soir.

La flottille se compose de quatre vapeurs et de trois barques pontées qu'on appelle ici des *dahabiéhs*. Les vapeurs sont le *Béhéra*, le *Ferrusch*, le *Beni-Souef*, le *Giseh*. Sur le *Béhéra* sont réunis la plupart des invités français et les Espagnols (1).

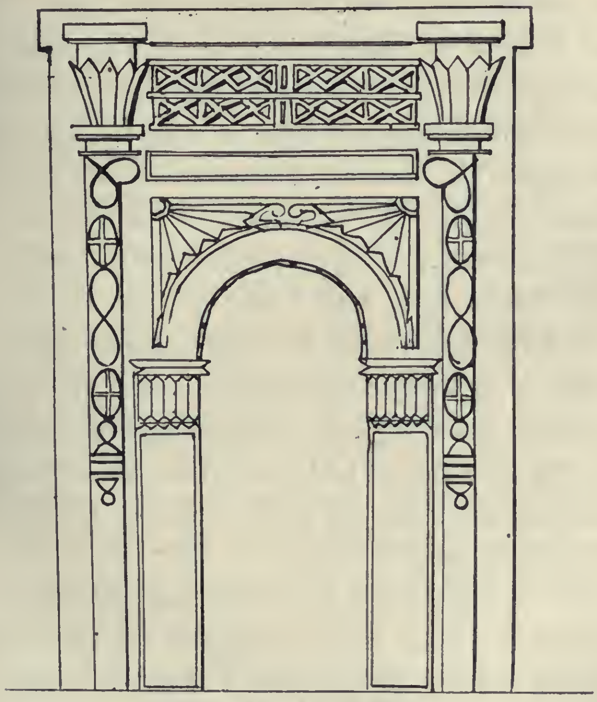
Toute l'expédition est commandée par Tonino-bey, qui est un homme très-intelligent et plein de tact. Nous avons tous reçu un *Itinéraire*, écrit pour la circonstance par le plus savant des égyptologues, par celui qui voit le plus clair dans cette archéologie encore obscure, Mariette-bey. La crue du Nil s'étant élevée cette année à une hauteur qu'elle n'avait pas atteinte de mémoire d'homme, nous dit-on, l'inondation a envahi des monuments et

(1) Les invités espagnols étaient M. Montesino, vice-président des Cortès ; le colonel duc de Tétuan; Abarzuza, Vargas, Galdo, membres des Cortès ; Antonio Gisbert, directeur du musée de Madrid, Palaü, Eusebio, Blasco, auteur-dramatique.

des ruines que nous aurions dû visiter au début de notre voyage et que nous visiterons au retour. Le musée de Boulaq est dans l'eau. Les Pyramides de Giseh ne sont visibles que de loin ; il en sera de même des Pyramides de Saqqarah, de Dashour et de Meïdoun. Il est entendu qu'on ne voyage pas la nuit à cause des sinuosités du fleuve et des changements qui peuvent s'être opérés subitement dans son lit. Les bateaux seront amarrés sur la rive la plus proche de l'endroit où la nuit sera venue les surprendre.

Notre première station est la petite ville de Beni-Souef, où ceux de nos compagnons qui sont le plus avisés achètent des moustiquaires, du tabac, et se pourvoient de gargoulettes en terre grise, qui ont la propriété précieuse de rafraîchir l'eau. Pendant ce temps, au lieu d'imiter sagement l'exemple de Fromentin et de Berchère, je m'amuse à dessiner sur mon calepin une porte qui m'a frappé dans le bazar, jolie porte d'ailleurs, dont l'arc n'est pas en fer à cheval, mais en plein cintre. Les tympans de l'arc sont ingénieusement remplis par un éventail déployé. Les pieds-droits ont une sorte de chapiteau qui ressemble à une crécelle ; les montants du chambranle, réunis en haut par une galerie à jour, s'épanouissent en lotus et

sont décorés alternativement d'œufs coupés en quatre et de 8. Cette porte est cause que je suis harcelé par les moustiques, tandis que mon camarade de cabine, M. Miller, membre de l'Institut, m'affirme



Porte arabe, à Beni-Souef.

sur l'honneur, avec un sourire aimable et féroce, qu'il ne souffre pas le moins du monde, qu'il a dormi bien tranquillement dans sa moustiquaire, à l'abri de toute morsure.

La flotte navigue sur une vaste plaine d'eau. Le Nil ressemble à un bras de mer, et cependant il baisse déjà d'une manière sensible. La rive gauche du fleuve, qui est à notre droite, puisque nous le remontons, ne ressemble pas à la rive opposée ; elle présente une large zone plantée de palmiers, sur laquelle se sont répandues les infiltrations du Nil. Les cultivateurs inondés se sont réfugiés sur les digues ; la zone est fermée assez loin par la chaîne libyque. La rive droite, au contraire, sauf quelques oasis, n'est qu'un désert qui commence précisément là où finit l'eau, et c'est ici qu'on peut vérifier la justesse de ce mot, si connu, d'Hérodote : « L'Égypte est un présent du Nil. » La dernière goutte de cette eau bienfaisante marque en effet le point où la terre devient une affreuse solitude, un océan de sable, sans un atome de vie, sans un brin de vert.

Les voyageurs qui n'ont pas une prédilection particulière pour l'architecture et les questions d'art, n'ont pas grand'chose à voir dans Minieh, jolie ville, bien bâtie, et dont la physionomie est européenne et moderne. Ceux-là regardent curieusement les gendarmes du pays, les Arnautes, qui circulent dans les rues, en costume grec, armés de sabres courbes, avec des pistolets à la

ceinture. Leurs allures menaçantes, leur regard dur, contrastent avec l'humeur pacifique des indigènes. Il n'est pas d'hommes plus paisibles ni plus doux que les Égyptiens des bords du Nil. Il y a du plaisir à les considérer du haut de nos petits navires ; ils sont partout et toujours les mêmes. Faits comme ils sont pour la vie en plein air et l'agriculture au soleil, on ne s'explique pas que le gouvernement ait trouvé parmi eux des ouvriers capables des travaux d'une manufacture. Celle qui a été établie à Rhôdah (quarante kilomètres en amont) est une raffinerie de sucre que nous visitons à la suite de quelques savants, MM. Balard, Berthelot, Wurtz, Jamin, de Quatrefages, Broca, Marey. Des hauts fourneaux, des machines, d'immenses cuves, tout l'attirail d'une usine européenne, en pleine terre pharaonique, cela ne laisse pas que de surprendre les naïfs, et je suis de ceux-là.

Remontés sur le bateau, nous y trouvons une intermittence singulière de vacarme et de silence. et parfois le contraste simultané de la tranquillité et du bruit, tranquillité des rêveurs qui songent, bruit des disputeurs qui s'échauffent. Lors que des Français sont rassemblés quelque part, leur premier soin est de discuter n'importe sur

quoi, et le débat n'est jamais plus ardent que lorsqu'il porte sur des questions inutiles ou insolubles, ou d'un intérêt purement spéculatif.

Les médecins de l'expédition, les chimistes, les anthropologistes, les naturalistes, tous hommes d'esprit, d'ailleurs, et ferrés à glace, se plaisent à soulever des controverses sur l'art, sur Dieu, sur la matière, sur les causes finales, uniquement pour se ménager la satisfaction d'exalter les personnes qu'ils supposent d'une opinion contraire, et notamment votre serviteur. Rien n'était plus facile, au surplus, que de le faire « monter à l'arbre », parce que, affligé déjà de l'ophthalmie, il ne voyait pas les signes d'intelligence que se faisaient entre eux ses adversaires, ce qui le faisait tomber infailliblement dans le piége.

Un des voyageurs, en habile compère, laissait tomber négligemment la conversation sur la couleur et il se félicitait d'être venu dans la terre classique de la *polychromie*. Ce mot suffisait pour amonceler des nuages. « L'Égypte, en effet, disions-nous, a colorié ses statues, ses reliefs et ses momies, mais ce n'est pas une raison pour ne pas condamner en principe l'usage d'appliquer des couleurs sur la sculpture, parce qu'il y a une choquante contradiction entre les apparences de vie

que prête la couleur à une figure de plein relief, et l'inertie de cette figure qu'on s'est efforcé de rendre vivante. Au surplus, les Égyptiens n'ont point mis sur leurs figures des couleurs *imitatives*, mais des couleurs symboliques ou de convention ; et, de plus, leurs teintes ne sont pas rompues, pas nuancées, ce qui éloigne l'idée d'une imitation des couleurs naturelles. Quoi qu'il en soit, l'art n'a pas pour mission, Dieu merci, de tromper les yeux en leur offrant une contrefaçon du réel, mais de tromper l'esprit, en lui donnant l'essence de la vérité qu'il lui fait prendre pour la vérité même. Barioler un monument, mettre la couleur qui passe sur la pierre qui dure, c'est substituer la variété, qui est une qualité seconde, à l'unité, qui est une qualité première. Essayez, pour voir, de peindre la Vénus en belle couleur de chair avec du vermillon sur la bouche, vous aurez une figure de Curtius à l'état beau ; vous aurez un spectre. — Ce serait une belle momie, disait un savant, — oui, une momie, c'est-à-dire un cadavre. » Et peu à peu la discussion s'animait, et, à force de s'animer, elle devenait une bataille. Le climat de l'Égypte, les vins généreux, les stimulants jetés tout exprès dans la dispute la faisaient dégénérer en tapage ; on se jetait les raisons à la tête comme on se fût

jeté des gargoulettes remplies d'eau. « Messieurs, disait le physicien d'Almeida, le thermomètre marque 32 degrés et l'eau du Nil est à 26. Je ne m'étonne plus de la chaleur que vous apportez dans vos débats. » Cela produisait une accalmie, mais l'assaut ne tardait pas à recommencer.

Le fait est que l'Égypte est un pays monotone et monochrome, et que le goût de la variété, de la polychromie, des alternances, paraît aussi étranger au vrai génie de cette nation, qu'il est conforme à celui des races sémitiques, des races arabes. Ce serait une chose surprenante, disions-nous, que la religion des Égyptiens eût été un polythéisme, alors que l'Égypte, éternellement serrée entre deux déserts immenses, ayant toujours devant les yeux le spectacle d'un invariable phénomène, devait s'élever si facilement de l'idée de l'éternité à l'idée d'un seul Éternel.

« En voilà encore un, dit un physiologiste, en me désignant, qui croit aux causes finales ! — Si j'y crois ! Mais qui donc peut n'y pas croire ? Oseriez-vous soutenir que l'œil est fait pour autre chose que pour y voir, et que la faculté d'être le miroir intérieur des objets lui a été donnée par-dessus le marché ? En attendant que vous me guérissiez de mon ophthalmie, à quoi m'auront servi mes

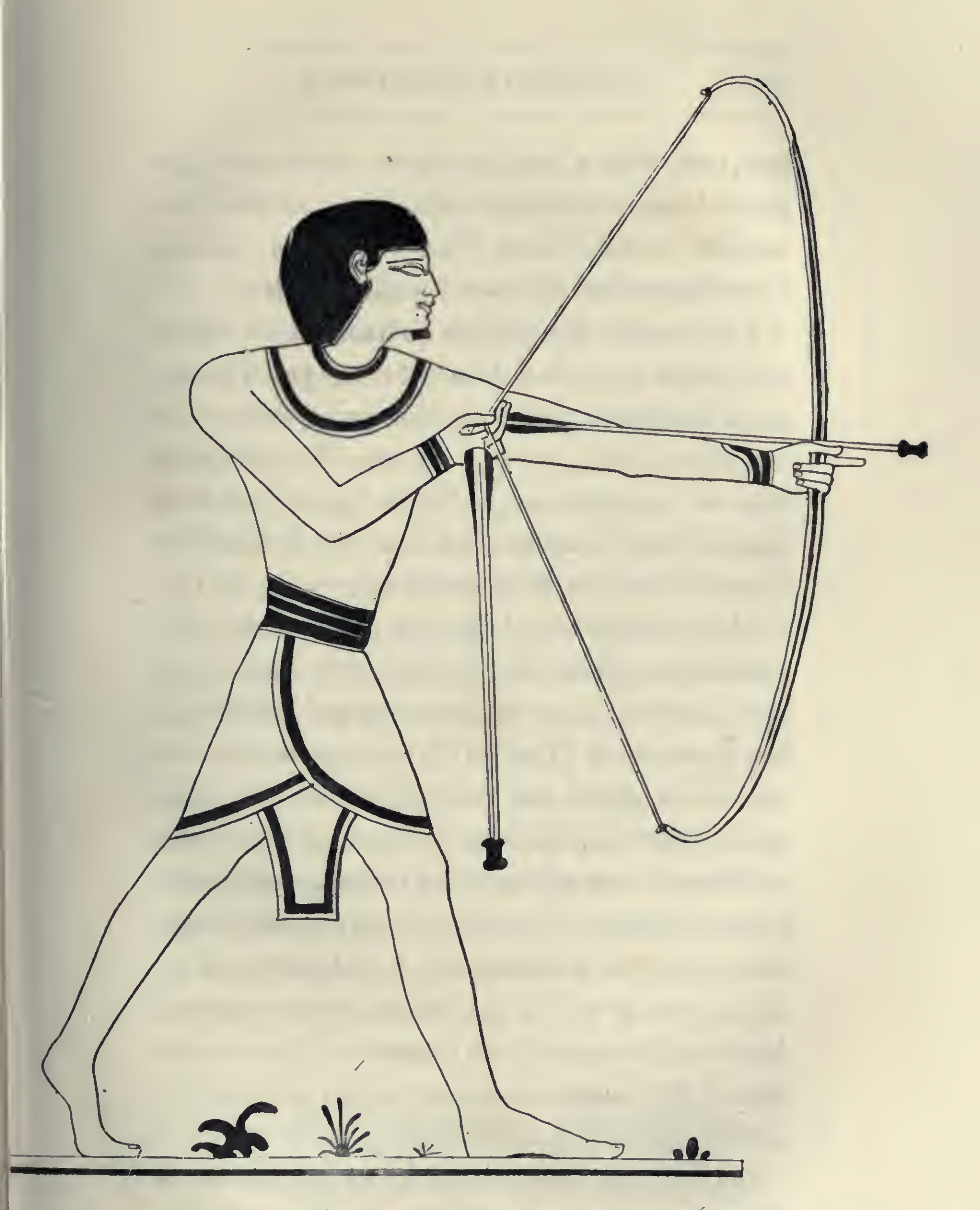
yeux, si ce n'est pourtant à souffrir, et à souffrir parce que j'ai commis la faute de rester la nuit sur le pont, à contempler les étoiles, comme un niais? Je comprendrais qu'on doutât des causes finales s'il y avait des hommes ou des animaux qui eussent des yeux sans y voir, ou qui pussent y voir sans yeux ; mais peut-on attribuer au bénéfice du hasard une relation aussi constante, aussi universelle, aussi infaillible entre la cause et l'effet... Faut-il vous le dire, m'écriais-je avec emportement — et c'est là justement ce qui amusait le plus la compagnie — les animaux me paraissent avoir été si bien construits pour la fonction qu'ils devaient remplir, que parfois je m'assure qu'ils ont été faits sur commande. Regardez là-bas, par exemple, cet Arabe et son chameau, et dites-moi s'il n'y a pas de quoi devenir *cause-finalier*, comme dit Voltaire, quand on voit une bête aussi merveilleusement bâtie pour traverser le désert. Imaginez une tribu d'Égyptiens ou de Bédouins primitifs, délibérant sur la question de savoir comment ils feront soixante ou quatre-vingts lieues sur le sable pour aller chercher des terres promises. — Il est clair, dit l'un d'eux, que si nous n'avons d'autres moyens de transport que nos ânes, nous serons étouffés et aveuglés par la poussière. Il nous faudrait

un animal aussi sobre, aussi dur à la fatigue, en même temps que très-haut sur pattes et très-fort. — Mais, s'il est très-haut, dit un autre, il sera bien difficile de grimper sur son dos, et si l'on n'a la précaution de traîner une échelle après soi, il n'y aura plus moyen d'y remonter quand on en sera descendu, à moins que la bête n'ait la faculté de se baisser d'elle-même en pliant les jarrets et de se mettre, au besoin, ventre à terre. Un troisième fait cette observation : pour voyager dans un pays torride où l'on sera dévoré par la soif, il faudra une provision d'eau; mais que boiront les hommes si la bête énorme qui les transporte, et qui voudra boire aussi, épuise toute la provision d'une seule lampée ? Ne pourrions-nous, à tout risque, demander au souverain auteur des choses un animal muni d'une espèce de poche qui lui servirait de réservoir ? — Bien trouvé, dit une femme ; mais n'est-il pas à craindre que nous et nos enfants nous ne venions à glisser du haut de ce quadrupède, aux mouvements qu'il fera ? Il me semble qu'une ou deux bosses seraient bien venues sur son dos pour prêter un appui aux ballots et aux voyageurs. — Ce n'est pas tout, remarque un cinquième : avec des pieds comme ceux du cheval, de l'âne ou du mulet, le quadrupède désiré en-

foncera dans le sable ; il avancera lentement et avec peine ; il fera beaucoup de poussière, et puisque nous sommes si exigeants, il n'en coûterait pas plus de solliciter du Créateur une bête ayant des pieds larges et plats, qui, au lieu d'entrer dans le sable et de le soulever, l'amortiraient et l'empêcheraient de poudroyer. — Pour le coup, dit le chef de la tribu, nous aurons l'idéal de ce qu'il nous faut, « le vaisseau du désert. » — Voilà comment je me figure les premiers hommes réclamant un chameau à l'Éternel.

— Tout cela, reprit le physiologiste, n'est qu'une ingénieuse plaisanterie. Il y a eu des chameaux partout dans les commencements, et des dromadaires ; mais l'homme ayant compris que ces animaux seraient bien appropriés à certains climats de l'Asie et de l'Afrique, les a transplantés là pour son usage : voilà tout. — Vous reconnaissez donc au moins une cause finale dans l'intelligence donnée à l'homme pour prendre à son service... Cette belle dispute est tout à coup interrompue par une double détonation. « Un crocodile ! un crocodile ! criait-on à l'avant : c'est un de nos camarades qui vient de lui tirer deux coups de fusil et qui l'a tué. » Le crocodile, en effet, ne bougeait plus... c'était un tronc de palmier.

Le passage de notre flottille attire quelques fellahs sur le rivage. Ils nous paraissent grands, sveltes et bien faits. Beaucoup sont entièrement nus et ce sont en général les plus jeunes. Ils ressemblent absolument aux figures gravées sur les plus anciens bas-reliefs de l'Égypte : épaules larges, finement dessinées, poitrine maigre, mais sans pauvreté, les hanches d'aplomb, la jambe effilée, la cheville sèche, le pied grand. Leur allure est facile et naturellement fière. Ce sont les Égyptiens du sol, les indigènes de pur sang. Leur coiffure est cette calotte brune, en poil de chameau, que porte Ulysse dans les peintures des vases grecs. Tantôt debout ou penchés sur la moisson des terrains élevés, tantôt endormis dans une méchante couverture couleur de terre, ils sont des modèles tout prêts pour le sculpteur ou pour le peintre. Quelquefois nous les surprenons immobiles, appuyés sur un long bâton, gardant des troupeaux de buffles noirs qui paissent des feuillages en attendant que l'herbe ait poussé sur la boue déposée par le Nil. Les petits enfants courent en suivant le bateau et en criant, nus comme des vers. Les femmes sont couvertes, de la tête aux pieds, d'une chemise longue d'un seul ton, bleu sombre. On ne leur voit qu'un peu du front et de la joue et le bas des jam-



Type de l'Égyptien, d'après les bas-reliefs antiques.

bes ; mais elles n'ont plus sur le nez ce fifre que portent toutes les femmes du Caire ; et elles cessent de se cacher dans leurs vêtements, dès que les étrangers ne font pas attention à elles.

Les maisons des villages qu'habitent les fellahs sont faites avec de la boue et n'ont pas d'ouvertures au dehors ; elles sont basses et finissent en terrasses plates, ce qui n'a pas d'inconvénient dans la moyenne et la haute Égypte, où il ne pleut presque jamais. C'est ainsi que la ligne horizontale termine ici la partie supérieure de toutes les habitations et que se produit cette impression de calme, de sérénité et de durée, dont nous parlions dans un mémoire sur l'esthétique des lignes, lu à l'Institut. L'horizontale des terrasses, ou plutôt des toitures, ne fait, du reste, que répéter la ligne du sol qui, sur les deux rives, est très-plat, entre l'eau et les rochers. Seulement, à chaque village, et même sur certains points inhabités, s'élèvent des bouquets de palmiers, qui inclinent vers le sud et qui, mêlant leurs panaches, dominent des massifs de tamaris et d'acacias-mimosas. Cet acacia se couvre en ce moment de ses fleurs jaunes et embaumées.

Les bois de palmiers qui, çà et là, bordent le Nil, sont parfois très-nombreux, mais seulement

quand les palmiers sont jeunes, car il faut savoir que le palmier sort de terre avec toute la grosseur du panache qu'il aura plus tard et toute la grosseur de sa tige, de sorte que, dans sa croissance, il n'y a de changé que la longueur du tronc. Il est des moments où l'on voudrait descendre à terre et stationner sous ces ombrages frais et verts, mais il vaut mieux encore en jouir par l'imagination et par le regard, un peu à distance, comme de toutes les choses de ce monde. Les paysans qui récoltent les fruits du dattier, ceux qui habitent et cultivent les deux bandes de terre, serrées entre le désert et le Nil, paraissent seuls au premier abord misérables, et cependant j'imagine qu'ils ont leur part de bonheur. Aussi l'Égyptien des campagnes n'est-t-il pas triste : il est seulement grave. Ne connaissant aucun besoin, il n'éprouve aucune privation, et dans sa nudité ou dans ses guenilles, il passe tranquillement sa vie, uniforme comme le Nil, monotone comme le ciel sans nuages qu'il a constamment sur la tête.



SIOUT

—

Pendant que le mouvement du bateau berce nos personnes et nos pensées, on nous annonce notre prochaine arrivée à Siout, capitale de la haute Égypte. Nous l'apercevons bientôt projetant ses coupoles, ses minarets et ses palmiers sur un ciel éclatant, mais plein de douceur et de clémence. Siout est la première grande ville que nous ayons rencontrée sur notre route, depuis le Caire, car Béni-Souef n'est guère qu'un gros bourg, Rhôdah n'est remarquable que par sa magnifique sucrerie, et Minièh est une petite ville arabe, avec un bazar et quelques jolies portes sculptées, mais qui ne présente rien qu'on ne puisse retrouver ailleurs, et notamment à Siout. Une centaine d'ânes amenés sur le rivage nous attendent avec quelques chevaux et quelques-uns de ces Albanais mercenaires qui, sous le nom d'Arnautes, sont la police armée de tout l'Orient. En un clin d'œil la troupe des invités est en selle et au galop des ânes et de *saïs* (des âniers), nous

quittons le port pour nous rendre à Siout, qui en est éloignée de deux ou trois kilomètres. La route est charmante, ombragée de sycomores, accidentée de ponts, égayée par de jolis points de vue. Bientôt nous entrons dans la ville où règne une animation extraordinaire. Tous les habitants sont sur leurs portes pour nous voir passer, et l'on peut évaluer leur nombre à vingt mille. Siout est moins sale que le Caire, et les femmes paraissent plus jolies ; elles sont aussi voilées, du moins les femmes coptes, car il y a ici beaucoup de chrétiens mêlés aux musulmans, et grâce à l'esprit de tolérance qui caractérise notre temps, les uns et les autres vivent paisiblement dans les mêmes murs, ce qui eût été impossible, nous dit-on, avant Méhémet-Ali.

Notre entrée sur nos ânes, au nombre de cent et plus, y compris quatre ou cinq dames, a été un véritable triomphe. Des milliers d'enfants couraient après nous, sans compter nos jeunes saïs qui poussaient leurs cris accoutumés en frappant nos montures. Rien de plus gai que cette ville arabe, pleine de bruit, de monde et de soleil. On n'y jouit de la fraîcheur et de l'ombre que dans les bazars, qui sont couverts d'une toiture plate, intermittente et négligée. Quelques rayons y pénè-

trent à travers les roseaux et les planches disjointes, et viennent éclairer : ici un marchand de poteries indigènes, là une boutique de gaze à fabriquer des moustiquaires. Les mosquées, dont nous ne voyons que l'extérieur, sont d'une construction soignée ; elles présentent de jolis appareils de brique, des corniches élégantes, ornées d'encorbellements en niches étagées, et les minarets qui les surmontent ne le cèdent pas aux plus beaux morceaux de l'architecture arabe du Caire.

La ville traversée, la caravane arrive à une chaussée, pratiquée entre deux nappes d'eau qui s'étendent à perte de vue, et qui sont fournies ou accrues par les inondations du fleuve, de sorte que Siout paraît en ce moment bâtie sur une île. Au-dessus de la chaussée, ou plutôt de la digue, se trouve un pont au delà duquel s'élève une des montagnes rocheuses de la chaîne libyque. Cette montagne est creusée, à diverses hauteurs, de grottes sépulcrales, ornées de figures et d'inscriptions, mais moins importantes et moins belles que tant d'autres qu'il nous reste à visiter. Sur le seuil de la grande grotte, nous avons joui d'un spectacle dont la splendeur inouïe est impossible à oublier et à dire. Le fond du spectacle était fermé par les contre-forts de la chaîne arabique, c'est-à-dire par l'union du

ciel avec le désert. Le fleuve s'étendait sur la droite à perte de vue. Devant nous se déployait la ville de Siout, toute hérissée de ses monuments et formant une masse de vigueur, mais de vigueur lumineuse, rehaussée de coupoles blanches et de minarets, au pied de l'immense rocher où sont percées les grottes. Sur la gauche s'avançait un jardin de la verdure la plus riante et la plus tendre. C'est le jardin de la nécropole dont on aperçoit d'ici les enceintes et quelques tombeaux. Plus loin, une île de verdure attenante à la ville par un isthme à fleur d'eau et, par-dessus tout cela, une clarté éblouissante, tombant d'un ciel suave qui n'a aucune des crudités du ciel italien. Ajoutez que la digue était couverte de pêcheurs, et que d'immenses nappes d'eau étaient comme trempées de soleil. De ma vie je n'ai rien vu de pareil à cette ville arabe se dressant pittoresque, mouvementée et brillante, entre deux inondations, celle de la lumière et celle du Nil.

En descendant la montagne, nous avons voulu, quelques-uns, aller voir ce cimetière musulman que nous avions aperçu d'en haut, et nous l'avons parcouru avec un sentiment qui était celui du calme plutôt que de la tristesse. Les tombes égyptiennes n'ont rien de mélancolique. Elles expri-

ment seulement l'idée de repos, d'un repos solennel, profond et qui durera. Échelonnées en amphithéâtre sur le revers de la montagne aux grottes, elles forment, dans le bas, tout le long du jardin, des rues paisibles où l'herbe pousse le long des murs délabrés. Ayant fait quelques pas dans une ruelle, j'ai aperçu à peu de distance une famille misérable, tapie contre un mur, sur les ruines d'une tombe, et vivant là, gardée par un chien, avec quelques poules qui grattaient la poussière des morts.

C'était un événement que l'arrivée de quatre vapeurs sur le rivage de Siout, avec des dahabiehs qu'ils remorquaient et les bateaux supplémentaires qui portaient les vivres et les ânes.

Pour éclairer le soir nos mouvements et aussi pour nous faire fête, des torches de résine avaient été allumées le long du port. Les Arabes préparaient une fantasia et déjà l'on entendait leur aigre et stridente musique. Des almées avaient été mises en réquisition pour nous amuser de leurs danses à la lueur des flambeaux. Mais les danses d'almées, du moins celles qui s'exécutent en public, sont assez monotones et ne tardent pas à fatiguer l'attention. Elles consistent toujours dans un frémissement continuel des muscles du corps,

accompagné du battement des castagnettes en cuivre. Les danseuses s'avancent au son du rébec (*herbabé*), elles reculent, elles frappent du pied en cadence, s'avancent de nouveau à petit pas en imprimant à leurs têtes un mouvement fébrile qui exprime l'abandon de la folie et qui expire avec le dernier coup d'archet des musiciens accroupis.

Parmi les enfants accourus à notre arrivée et qui s'attachaient à nos pas, j'en ai remarqué un que j'avais déjà vu sur le port. Il était par exception gras, lourd, efféminé, vêtu d'une longue robe de soie jaune et il promenait sur nous un regard triste et languissant : c'était un enfant émasculé, un élève eunuque. J'ai appris ici, non sans rougir, que l'horrible et ignoble métier de l'émasculation était exercé par les Coptes, peut-être en échange de la tolérance qu'on leur accorde et pour la mériter ! Beaucoup de ces pauvres enfants périssent des suites de cette opération infâme, et ils périssent ainsi par la main des chrétiens ! Comment s'étonner qu'on nous méprise ! Quand donc sera-t-il possible de voyager sur la terre sans y trouver à chaque pas quelque variante de la barbarie, de l'abjection et de la bêtise humaines? A quoi sert le despotisme, s'il n'est pas même plus fort que ne le

serait une loi pour interdire à tout jamais ces sacrifices humains ?

Aujourd'hui, 2 octobre 1869, malgré le vent du nord, nous avons encore 34 degrés et nous les supportons assez bien, grâce à un léger mouvement de l'air, qui suit le courant du fleuve. Il est deux heures passées, les buffles ont quitté le pâturage et ils se reposent dans le Nil, ne laissant sortir de l'eau que leur museau et leurs cornes.

Nous n'avons pour nous rafraîchir que du café arabe qui est excellent et que l'on boit comme une douce purée ; mais le café, loin de nous exciter, nous laisse calmes. La colonie est devenue moins bruyante. Tout le monde est assis à l'ombre ; on lit, on cause. De temps à autre on tire des pélicans, qui viennent se poser sur la cime des îlots et que l'on manque infailliblement, à cause de la marche rapide du navire.

Quelquefois les villages bâtis au pied d'une falaise rocheuse (ce sont des roches d'albâtre oriental) sont composés de tours voisines les unes des autres et séparées par des ruelles, de sorte que l'habitation s'élève au lieu de s'étendre, et cela sans doute en prévision des crues extraordinaires du Nil. Ces villages de couleur bise, comme la terre du rivage dont ils sont formés, se détachent

très-peu sur le fond, à moins que ce fond ne soit le ciel, ou bien le rocher frappé du soleil et qui reluit à fatiguer les yeux les mieux aguerris. Ici, comme je l'avais remarqué en Grèce, au cap Sunium, j'observe que les tours rondes et les coupoles qui surmontent les tombes arabes se modèlent à peine, sans doute à cause de la violence des reflets. Il arrive souvent que la tour paraît plate comme une planche, toute ombre étant dévorée par la diffusion et la réverbération d'une incomparable lumière.

La navigation est aujourd'hui ce qu'elle était hier. Les deux rives se ressemblent encore beaucoup, sauf que, sur la rive droite, le Nil, couvrant la terre labourable, va baigner le pied des montagnes Arabiques, les plus arides, les plus âpres qu'il soit possible d'imaginer. Pas un brin d'herbe, pas un pouce de verdure, pas un atome de végétation, rien, absolument rien que le roc et le sable. Les seuls accidents qui varient le spectacle, par intervalles, ce sont des tombeaux creusés dans le roc, à des hauteurs inaccessibles, ou bien en des endroits où l'on ne s'explique point que des travailleurs aient pu vivre, loin de toute habitation humaine. Si notre voyage n'était pas modifié dans son plan par l'inondation imprévue du Nil, nous eussions

visité les grottes de Beni-Hassan que Champollion a décrites assez longuement et qui sont remplies de bas-reliefs peints. Nous les visiterons en redescendant le fleuve. Pour le moment, notre plaisir se borne à regarder un paysage simple, monotone, mais grand par sa simplicité même et par sa monotonie. Ces lignes planes qui s'allongent et se prolongent sans fin, et qui s'interrompent un instant pour reprendre encore leur niveau et se continuer encore, impriment à la nature un caractère de tranquillité qui assoupit l'imagination et apaise le cœur. Par une singularité, peut-être unique au monde, les variétés qui viennent rompre de distance en distance la vaste uniformité de la terre égyptienne, se reproduisent toujours les mêmes; toujours ce sont des bouquets d'acacias et de palmiers, couronnant des villages hérissés de pigeonniers et de marabouts; toujours ce sont des canges, avec leurs mâts curvilignes, qui sont amarrées au rivage ou qui déploient leur unique voile sur le courant, chargées de marchandises, de nègres et d'enfants nus. De manière que ces diversions contribuent elles-mêmes à la monotonie du spectacle en constituant une variété uniforme dans l'uniformité qu'elles varient.

En allant de Siout à Dendérah, après avoir

passé la station de Sohag, la caravane a rencontré sur la rive gauche un santon et s'est arrêtée pour le voir. Décidément, la sottise humaine est un puits insondable. Quand un homme est idiot, les musulmans le regardent comme un saint. Son esprit, n'étant pas avec lui sur la terre, doit être au ciel. C'est un hommage rendu à Dieu que de considérer l'idiotisme comme une faveur qu'il accorde seulement à quelques rares élus. Le santon que nous avons sous les yeux a soixante-dix ans. Il est, depuis trente ans, accroupi au même endroit de la berge, immobile, ankylosé et tout nu. Il a pour chevelure une toison blanche qu'on prendrait pour une perruque. Les bras pendants, le menton sur ses genoux, assis dans la boue du Nil, il végète là, assisté d'un *secrétaire !* et entouré de serviteurs qui vivent de l'argent qu'on leur donne sous le nom *bakchish,* et qui ont une hutte où ils font du feu. Lui, il est également insensible à une chaleur tropicale et aux fraîcheurs de la nuit. Les mahométans de l'équipage, et à leur tête le commandant de l'expédition, sont venus baiser avec respect la main dartreuse de ce favori du ciel, de ce quadrumane sale, dégoûtant, stupide et vénéré. Deux ou trois fois par jour, on le change de place... Nul doute qu'après

sa mort, on n'élève en cet endroit un oratoire qui sera surmonté d'une coupole et ombragé d'un sycomore. Gérôme a fait un croquis d'après ce mandrille.

Cependant la température baisse. La nuit humide tombe, *cadit humida cœlo;* elle se fait promptement en Égypte, parce qu'une fois le soleil couché, il n'y a plus de réverbération, faute de nuages, et le crépuscule s'éteint brusquement. Dans la voûte du ciel resplendissent alors des planètes qui font sur le Nil une traînée de lumière presque aussi vive que celle de la lune. Rien n'est plus beau et n'a été plus imprévu pour nous que le ciel de l'Égypte, la nuit comme le jour. Il est extrêmement rare qu'on y voie passer des nuages. Il en résulte que les spectacles du couchant ne sont pas variés et mouvementés comme ils le sont en Europe. Quand le disque élargi du soleil a disparu à l'horizon du désert, il ne laisse après lui qu'une vaste zone d'un jaune d'or éclatant qui passe rapidement à l'orangé, tourne au vert et va s'évanouir dans le bleu. Mais toutes ces nuances sont fondues dans une seule fournaise. Aucun accident ne vient remuer la décoration; aucune tache de couleur, aucune variété ne l'assaisonne. La lumière en son déclin reste une, tranquille, immense.

La seule chose qui en augmente parfois l'intensité, c'est un village planté de palmiers, qui, se dessinant en silhouette noire sur l'horizon, font repoussoir. La variété alors est sur la terre, et l'unité dans le ciel. Un de ces soleils couchants a été sublime, au point que tous, réunis sur la dunette, nous avons poussé un cri d'admiration. Le soleil, près de s'éteindre, dessinait dans l'eau une colonne de feu, dont le chapiteau émeraude était formé par une bande de terre verte. Le fleuve était calme et grand comme la mer; il répétait tout le tableau.



DENDÉRAH

Mais, quelle que soit la beauté du paysage, l'architecture est, en Égypte, la principale attraction pour quiconque n'est pas un touriste superficiel ou un commerçant. Le premier temple que nous allons voir est celui de Dendérah. Partis du rivage avant l'aurore, nous suivons sur nos ânes une route qui traverse des champs de dourah et qui est bordée çà et là de palmiers, de cyprès et de tamaris. Au moment où le soleil se lève, le temple nous apparaît. S'il n'était pas prouvé que ce monument est contemporain de Jésus-Christ, si Champollion n'y avait pas lu les légendes de Tibère, de Caïus, de Claude, de Néron, il serait facile au premier abord de se tromper sur l'antiquité du temple. L'architecture en est imposante et aussi grandiose que si elle datait des plus beaux temps de l'Égypte. Du plus loin qu'on le voit, on est frappé du magnifique frontispice que forme le portique du vestibule, le *pronaos*. On a devant les yeux une grande salle hypostyle, soutenue par

vingt-quatre colonnes en quatre rangées, et l'on regarde avant tout au chapiteau de ces colonnes, qui est une tête de femme répétée sur les quatre faces, belle tête avec des oreilles de génisse et coiffée à l'égyptienne. L'entablement ne porte pas directement sur ces têtes féminines qui en auraient paru écrasées ; il porte sur un dé interposé comme une sorte de coussinet entre la tête et l'architrave. Des masques de femmes sur le chapiteau annoncent que le temple est dédié à la déesse Athor. Athor est l'Aphrodite des Grecs et l'Isis (la Vénus) des Égyptiens. Un monument élevé à une divinité pareille devait réunir la grâce à la majesté : en effet, les colonnes du pronaos ayant sept mètres, cinquante, de circonférence à la base, ont autant de force que d'élégance. Tout le portique mesure quarante-trois mètres de large sur dix-huit mètres de haut. Les entre-colonnements de la première rangée sont fermés par un mur, à peu près à mi-hauteur, qui laisse libre le passage de la porte, de façon que même dans ce vestibule ouvert à la lumière et aux bruits de l'extérieur, il n'entre encore qu'un demi-jour.

Lignes simples, grandes, non rompues, inclinaison des murs latéraux vers le sommet d'une pyramide imaginaire, expression de calme résultant

de l'horizontale continuée, heureux profil d'une corniche qui se dégage par une moulure concave, par un seul cavet. tout ce qu'il y a de beau dans l'ancienne architecture égyptienne se retrouve dans le temple de Dendérah, et s'il date d'une époque de décadence, on ne s'en aperçoit qu'à la sculpture. Commencé par Ptolémée XIII, achevé sous Tibère, il fut décoré, sous Néron, de méchants bas-reliefs qui déparent l'édifice quand on l'examine de près. Champollion en a fort bien jugé dans ses lettres : « J'avais sous les yeux, dit-il, un chef-d'œuvre d'architecture couvert de sculptures de détail du plus mauvais style. N'en déplaise à personne, les bas-reliefs de Dendérah sont détestables, et cela ne pouvait être autrement : ils sont d'un temps de décadence. La sculpture s'était déjà corrompue, tandis que l'architecture, moins sujette à varier, puisqu'elle est *un art chiffré,* s'était soutenue digne des dieux de l'Égypte et de l'admiration de tous les siècles. »

Ce n'est pas sans quelque émotion, je l'avoue, que nous sommes passés du pronaos dans le temple proprement dit. Ici n'entraient que les prêtres, et le roi lui-même n'y était admis qu'après des cérémonies dans lesquelles il était purifié d'abord, ensuite reconnu et consacré comme souverain de

la haute et de la basse Égypte, cérémonies qui sont représentées sur les murs. Le temple contient vingt-sept chambres qui jamais ne furent éclairées par la lumière des cieux, et où l'on ne peut se conduire qu'avec une lanterne. Un peu d'air y pénètre par un ou deux petits trous percés dans l'épaisseur du plafond. Tout y est obscurité et silence.

La destination de ces chambres n'est plus un secret pour l'archéologie. Dans l'une on garde les vêtements dont on habillera les statues des dieux : dans l'autre on prépare les essences dont elles seront parfumées. Ici est le trésor où sont conservés les pectoraux, les miroirs, les sistres, les objets liturgiques en or, en argent, en lapis. Là est le dépôt des emblèmes qui doivent figurer dans les processions, et là on emmagasine les offrandes en pains, en libations ou en produits de la terre, qui entrent par deux portes pratiquées au nord et au sud, la première pour les dons venus de la basse Égypte, la seconde pour ceux de la haute Égypte. La plus grande chambre, venant après le vestibule, est celle d'où partent les processions; elle est hypostyle. A la suite, dans l'axe du monument, on trouve le sanctuaire, le *naos*, où étaient déposées sur des coffres les quatre barques symboliques, promenées dans les théories solennelles.

Au centre de la barque était un édicule toujours fermé et recouvert, pour plus de mystère, d'un voile épais. On y tenait caché l'emblème de la divinité. Viennent ensuite des pièces, également plongées dans les ténèbres, où l'on disait des prières, et dans lesquelles sont figurées, entre autres symboles, la résurrection d'Osiris, le rajeunissement de son corps, et ses victoires sur ses ennemis, qui reculent sous la forme d'un crocodile. Enfin la chambre qui est la dernière dans l'axe, celle qui est le noyau du monument, pour ainsi dire, et que les Grecs appelaient l'opisthodome, n'est jamais ouverte qu'au roi ; elle contient le sistre d'or, emblème mystérieux du temple.

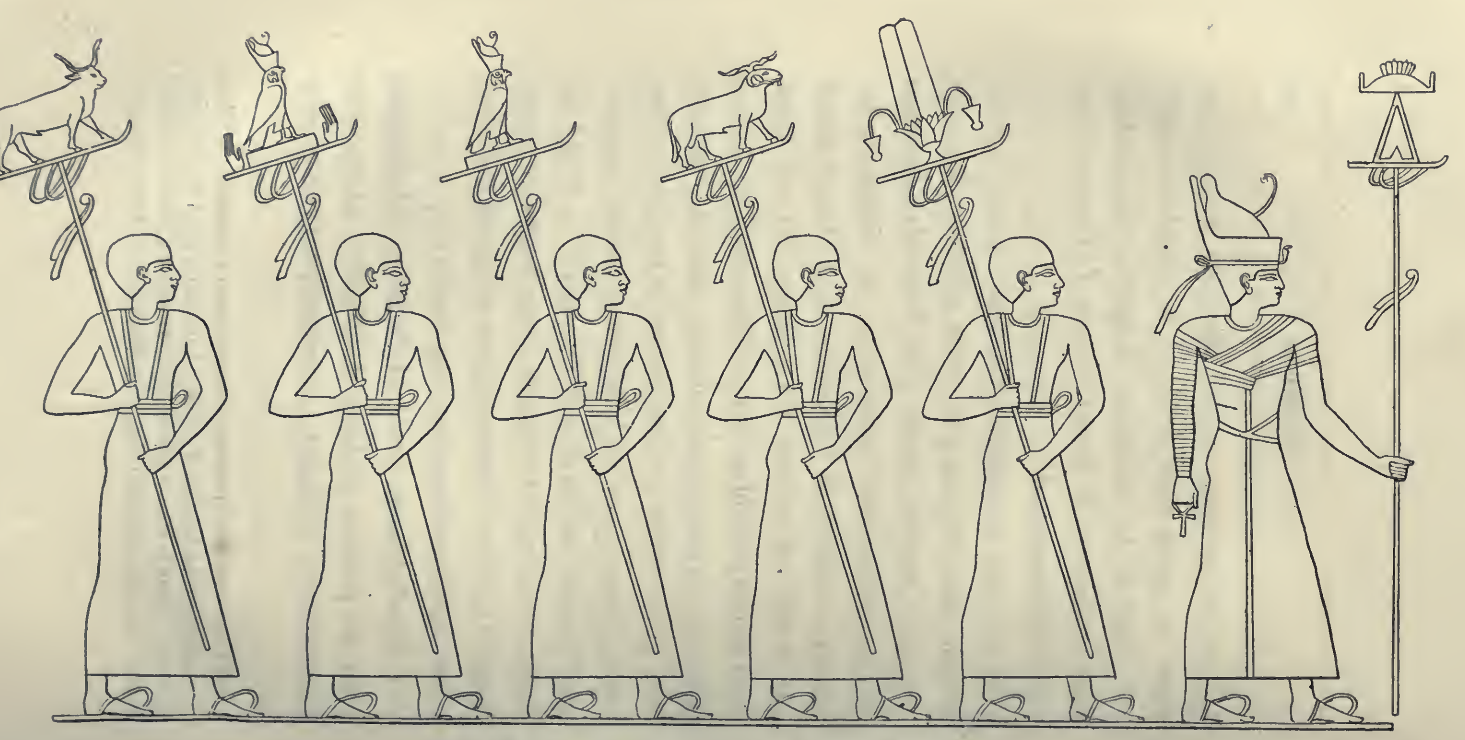
Parmi les fêtes célébrées dans l'enceinte qui entourait et fermait le temple de Dendérah, il en est une toute spéciale, celle du premier jour de l'an. A cette fête mémorable était affectée la destination de plusieurs chapelles où l'on en préparait les pompes, et celle des deux escaliers qui conduisent sur la plate-forme du monument, là où se trouve encore un édicule hypèthre, c'est-à-dire à ciel ouvert, et porté sur douze colonnes, correspondant aux douze mois de l'année. Sortant par l'escalier du nord, la procession, telle qu'on la voit dessinée sur les parois mêmes de l'escalier, s'arrê-

tait sur la terrasse autour du petit temple des mois, et après avoir défilé, à la clarté du soleil, aux yeux de la multitude éloignée, elle rentrait dans l'obscurité du grand temple d'Athor par l'escalier septentrional.

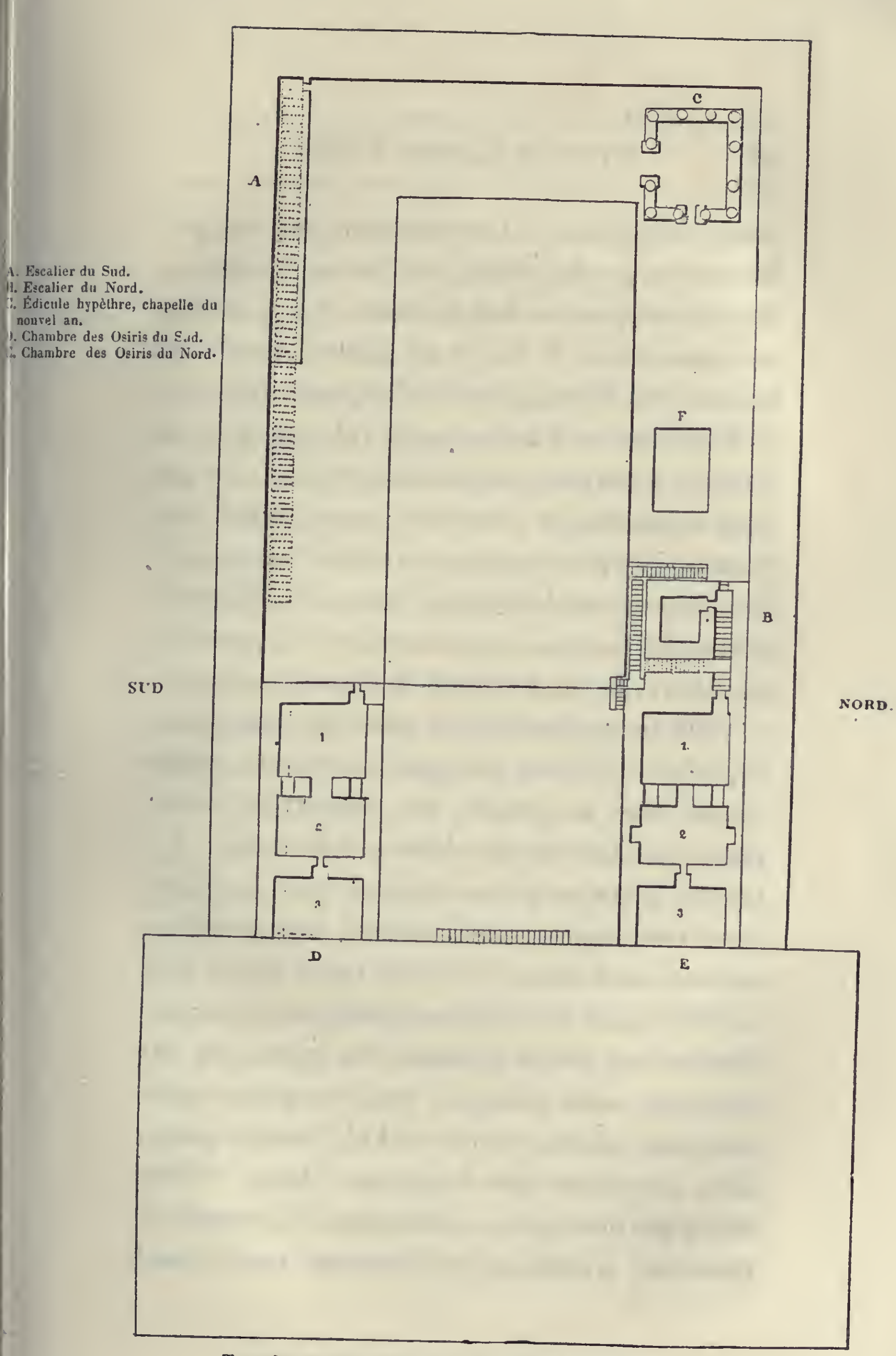
Je dis que le peuple était loin, parce que le temple était entouré d'un vaste péribole, le *temenos*, qui n'a guère moins d'un kilomètre de rayon et que, selon toute apparence, les fidèles se tenaient en dehors de l'enceinte, où n'étaient admis que le roi, les prêtres, les officiers du roi, quelques initiés peut-être, et peut-être aussi les jeunes filles qui exécutaient des danses sacrées. Mariette-bey, qui a étudié profondément le temple de Dendérah (parce que c'est le temple le mieux conservé de l'Égypte) et qui en a fait l'objet d'un grand ouvrage, non encore terminé, nous donne un avant-goût de son livre, dans quelques pages de son itinéraire, malheureusement trop concis (1).

« On n'y trouve, dit-il, ni chambres d'habitation pour les prêtres, ni lieux d'initiation, ni traces de divination ou d'oracles, et rienne peut laisser sup-

(1) L'ouvrage de Mariette est maintenant terminé ; il vient de paraître à Paris, chez Franck, et au Caire, chez Mourès, imprimeur, sous le titre : *Dendérah, description générale du grand temple de cette ville*, par Auguste Mariette-bey, 1875.



Partie de la procession figurée dans le temple de Dendérah.



Temple de Dendérah, plan de l'étage supérieur.

poser qu'en dehors du roi et des prêtres, une partie quelconque du public y ait jamais été admise. Mais le temple est un lieu de dépôt, de préparation, de consécration. Si tout y est sombre, si dans ces lieux où rien n'indique qu'on n'ait jamais fait usage de flambeaux ou d'aucun mode d'illumination, des ténèbres à peu près complètes règnent, ce n'est pas pour augmenter par l'obscurité le mystère des cérémonies, c'est pour employer le seul moyen possible alors de préserver les objets précieux, les vêtements divins, des insectes, des mouches, de la poussière du dehors, du soleil et de la chaleur elle-même. »

Voilà une explication bien naturelle, sans doute, de l'obscurité. Mais pourquoi l'architecte avait-il creusé dans ce temple des souterrains encore plus noirs ? Une fois les objets précieux mis à l'abri des mouches et des mites, à quoi pouvaient servir ces cryptes, sans soupirail, sans ouverture aucune, sans issue, et dont la porte même était invisible pour qui n'en possédait pas le secret ? Était-ce une prison tombale ? La crainte des insectes ne suffit plus pour rendre compte de ces corridors cachés dans le sol et creusés jusque dans l'épaisseur des fondations. Aussi l'auteur finit-il par dire que la construction des cryptes de Dendérah n'était pas probablement sans rapport

avec les idées d'enfouissement et de résurrection, de vie latente et de vie active, de germination souterraine et de floraison dont le temple offre des expressions si nombreuses.

Ne passons pas légèrement sur les questions qui se présentent ici et qu'il me soit permis de m'arrêter un instant pour dire au lecteur ce qui m'a préoccupé à l'heure où nous allions quitter Denderah. Quel était le premier jour de l'an chez les Égyptiens, et pourquoi attachaient-ils tant d'importance à la fête qui avait pour objet l'apparition de l'étoile Sirius ? N'ayant emporté aucun livre, j'ai dû me servir de la bibliothèque vivante qui voyageait avec nous et j'ai feuilleté les savants de l'expédition; mais ce n'est qu'après mon retour à Paris, que j'ai pu étudier ces questions et les comprendre assez bien pour y répondre. Heureux si je puis le faire avec concision et avec clarté.

L'étoile d'Isis qui n'est autre que Sirius, après avoir disparu pendant quelques semaines à la fin du printemps, redevenait visible après le solstice d'été, un peu avant le soleil, et son apparition coïncidait en Égypte avec les premières crues du Nil. Il est donc aisé de comprendre avec quelle sollicitude, avec quelle attention inquiète cette étoile était observée par les prêtres astronomes

de Méroë, de Thèbes, d'Héliopolis, et cela plus de trois mille ans avant l'ère chrétienne. L'observation, qui est la mère de l'astronomie, fit connaître que le lever héliaque de Sirius (c'est-à-dire le moment où l'étoile n'étant plus éclipsée par le soleil, pouvait se montrer) rétrogradait tous les quatre ans d'un jour, de sorte qu'après avoir eu lieu le premier jour du premier mois de l'année, qui était le mois de *thoth*, il n'avait lieu, quatre ans plus tard, que le second jour, et quatre ans après, que le troisième jour. Au bout de cent vingt ans, le retard apparent était d'un mois, et il devait être d'une année entière après 1461 ans. Les Égyptiens s'aperçurent ainsi que l'année qu'ils comptaient dans leur calendrier pour 365 jours, était dans le ciel de 365 jours et un quart, et ils s'expliquèrent pourquoi l'étoile d'Isis paraissait rétrograder selon la supputation des astronomes qui avaient originairement établi l'année civile de 365 jours.

Hérodote dit formellement (et il ne peut pas l'avoir inventé) que la différence d'un quart de jour entre l'année civile et l'année solaire, ou, si l'on veut, entre l'année vague et l'année fixe, était parfaitement connue des prêtres de l'Égypte. Ils savaient qu'après une période de quatorze cent soixante-un ans, — période dite sothiaque parce

que Sothis est le nom grec de l'étoile Sirius — il y aurait une coïncidence absolue entre le premier jour de l'année vague et le premier jour de l'année fixe. Mais, au lieu de rectifier le calendrier de leur pays d'après leurs observations exactes sur la marche du soleil et sur l'apparition de l'étoile d'Isis, ils le laissèrent tel que la tradition l'avait consacré, soit qu'ils craignissent de porter quelque trouble dans certaines transactions et dans les computations publiques, soit qu'ils ne voulussent point confesser l'erreur des astronomes leurs devanciers, qui avaient institué le calendrier égyptien, 3285 ans avant notre ère, ainsi que l'a prouvé Champollion d'après des documents irrécusables, trouvés par lui dans les tombes royales de Thèbes.

Il y a donc, aujourd'hui, 5159 ans que le calendrier égyptien fut institué et que cinq jours complémentaires furent ajoutés aux trois cent soixante jours que formaient douze mois de trente jours chacun, ou trois saisons de quatre mois chacune, et cette notation de l'année vague est le plus ancien monument, relatif au temps et à la numération, qui soit resté dans la mémoire des hommes. De plus, comme la série d'idées qu'elle exprime se rapporte exclusivement aux phases du Nil, il est clair qu'elle est propre à l'Égypte, qu'elle n'a

pu lui être enseignée par aucun autre peuple, ainsi que l'a observé l'illustre Biot (dans ses *Recherches sur l'année vague des Égyptiens*), lequel, à sa première observation, en a ajouté une seconde de la plus haute importance: cette expression naïve, mais exacte pourtant et numérique de la succession et de la durée des phénomènes que le débordement périodique du Nil produisait pour l'agriculture, étant restée fidèle depuis, pendant tous les siècles qu'on l'a employée, nous devons en conclure que, durant cinq mille années, le gonflement du Nil s'est opéré à la même époque de l'année solaire, amenant une masse d'eau sensiblement égale ; qu'ainsi les pluies périodiques de la Haute-Éthiopie qui en sont la source, se sont régulièrement répétées tous les ans, avec de simples variations d'intensité accidentelles, et que, depuis cette ancienne époque, l'état physique et dynamique de l'atmosphère n'a pas changé.

Quelle différence entre ces observateurs délicats et les rudes Romains, qui avaient eu si longtemps une année de trois cent cinquante-cinq jours, après avoir eu, plus longtemps encore, une année de trois cent quatre jours ! et qui, en vertu de cet almanach barbare, célébraient les fêtes d'été en hiver ! Jules César s'avisa, il est

vrai, de réformer le calendrier, mais il lui fallut pour cela les conseils d'un astronome d'Alexandrie, Sosigènes, qui proposa et fit accepter l'année bissextile tous les quatre ans. Mais lorsqu'il fut décidé par Auguste que les Égyptiens seraient tenus de se conformer à cette décision et d'adopter le calendrier Julien, l'antique Égypte n'était déjà plus, et la race des Lagides venait d'expirer dans le dernier soupir de Cléopâtre. Encore est-il qu'en ajoutant un jour tous les quatre ans à l'année égyptienne, le réformateur du calendrier commit lui-même une erreur légère, mais une erreur que le temps devait grossir, car il augmenta l'année de 11 minutes et 8 secondes, ce qui à la longue produisit une différence de 10 jours et donna lieu, comme on le sait, à la réforme grégorienne.

Mais avant de dire adieu au temple de Denderah, nous avons fait à pas lents le tour de ses murailles et nous y avons reconnu le mauvais goût des sculpteurs qui en ont dessiné et fouillé les bas-reliefs. Il paraît même, au dire de Champollion, que le scribe qui a tracé les hiéroglyphes a voulu faire le bel esprit, et qu'en prodiguant les symboles et les formes figuratives, il a visé au lazzi, même au calembour... que la belle Aphrodite lui pardonne! Sur la face postérieure du

temple sont sculptées en bas-relief deux figures colossales, celles de Cléopâtre et du fils qu'elle eut de César et que les Grecs appelaient par mépris Césarion. Il est appelé ici Ptolémée César. Ce jeune prince n'est pas représenté comme un enfant, mais au contraire plus grand que sa mère et plus grand que nature. Cléopâtre ! elle est identifiée ici par le caractère de ses traits avec la divinité du temple, la déesse Athor, et c'est peut-être aussi la physionomie de Cléopâtre qu'il faut reconnaître , sur les chapiteaux frustes du portique, dans ces masques de femmes qui ébauchent l'ironie d'un sourire éternel... Ah ! cette belle Grecque dut avoir une grande puissance de fascination, puisqu'elle sut résister à l'empire romain par sa beauté plus que par ses armes. César n'était pas plus fier d'avoir conquis les Gaules que d'avoir donné à Cléopâtre le fils dont l'image est gravée sur le mur de Denderah. Il affectait d'associer le nom de cette reine au culte des dieux. Le jour des quatre triomphes de César, Cléopâtre, venue à Rome tout exprès avec le jeune Ptolémée, son frère et son mari, put voir sa propre statue placée dans le temple de Vénus *genitrix*, que le triomphateur venait de consacrer.

Remuer ces souvenirs dans l'enceinte du temple égyptien où figure la colossale image de Cléo-

pâtre, c'est tout autre chose que de les évoquer dans sa chambre, à Paris, et du reste, si l'imagination s'y attache avec plaisir, ce n'est pas seulement parce que Cléopâtre eut le cœur de préférer la mort à la honte, c'est aussi parce que la femme, en elle, était plus intéressante que la reine, parce qu'elle eut du naturel, de la passion, et qu'elle fut Athénienne par l'esprit avant d'être Spartiate par le courage. Combien elle est charmante, dans le récit de Plutarque, lorsqu'elle se fait porter dans un paquet de hardes, sur les épaules d'Apollodore, pour aller voir incognito Jules César, ou bien lorsque la nuit, déguisée en marchande, elle court les rues d'Alexandrie avec Antoine, lui reprochant la rudesse de ses manières et ses plaisanteries de soldat ! Mais combien elle fut dévouée à ce triumvir qui l'avait aimée, elle, plus que la gloire, et qu'elle aima parce qu'il était vaincu. Je me représente cette femme petite, gracieuse et délicate, aidée de deux suivantes, tirant avec des cordes, la tête renversée, dit Plutarque, et sans jamais lâcher prise, ce même Antoine couvert de sang, qui voulait mourir auprès d'elle.

« Je vous porte envie, disais-je à M. Miller (1),

(1) Membre de l'Institut, bibliothécaire de l'Assemblée nationale.

mon compagnon de cabine, non pas parce que vous avez une moustiquaire, mais parce que vous possédez parfaitement le grec. J'aurais voulu le savoir assez bien pour traduire couramment, comme vous, l'inscription qui est sur le pronaos de Denderah (sans doute écrit Tentyris) et toutes celles que nous allons trouver dans les temples ptolémaïques. — Vous pourrez les lire à votre aise, et sans ophthalmie, dans le grand ouvrage de la Commission d'Égypte, et, du reste, l'inscription de Denderah dit simplement que les habitants de la métropole du nome (de Tentyris) ont élevé le pronaos à Vénus, déesse très-grande, Avilius Flaccus étant préfet, sous le règne de César Tibère. — Messieurs, nous dit notre voisin de cabine, Tonino-Bey, le commandant de l'expédition, vous aurez le loisir de reprendre plus tard votre causerie hellénique, lorsque vous serez, par exemple, à Philœ, où il existe des inscriptions grecques ; pour le moment, nous allons débarquer à Qéneh. J'ai fait prévenir le consul de France, qui est un Égyptien, M. Bicharra, et je sais, entre nous, qu'il vous ménage une surprise, — laquelle ? — Un divertissement qui vous plaira fort, une danse que vous n'avez pas encore vue et qui doit être exécutée par la première danseuse de l'Égypte. »

QÉNEH

—

Il y a quelque trente ans, les danses publiques dans les rues, sur le pas des portes, étaient le spectacle qui réjouissait le plus les populations du Caire et d'Alexandrie ; mais ces danses ayant été défendues par Méhémet-Ali, les *ghawasies*, les danseuses des fêtes populaires, furent reléguées à Qéneh, qui est devenue, par excellence, la ville des danseuses de ce genre, lesquelles ne sont pas tout à fait du même rang que les almées reçues dans les harems. Mais il est des *ghawasies* qui ont plus de talent que les danseuses du Caire. Nous avons été accueillis par notre consul avec toutes les traditions de l'hospitalité orientale. Les danseuses les plus renommées et les meilleurs musiciens avaient été loués pour la circonstance, notamment une artiste célèbre, la *Bedaouia* (la Bédouine), qui nous a vivement intéressés par une danse de caractère, la *danse des sabres*.

Armée de deux cimeterres nus, elle s'avance d'un pas fier, en appuyant les deux lames sur ses

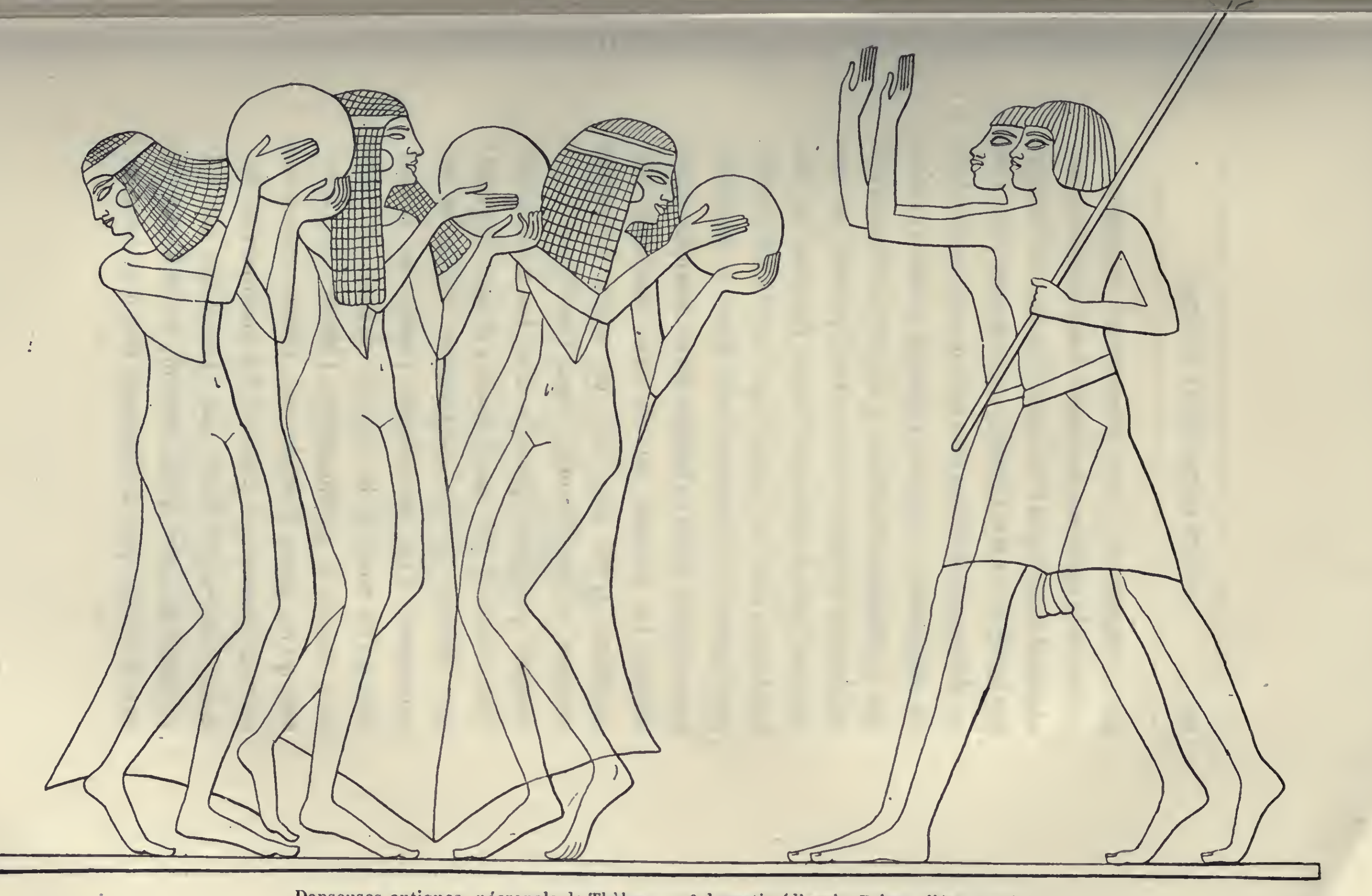
hanches comme pour en faire les anses d'un vase dont elle est l'image mouvante. Puis elle croise les lames derrière son dos et recommence ce frémissement rhythmé qui semble être, pour les Égyptiens et les Arabes, le mouvement obligé de toutes les danses. Ensuite, elle pose rapidement un des cimeterres sur sa tête et l'y maintient en équilibre en dépit de ses saltations. Enfin, elle appuie les extrémités des deux sabres sur les points lacrymaux de ses yeux, et se joue bravement du péril que font courir à sa beauté ces armes tranchantes. Tout cela est énergiquement dessiné, et frappé en mesure avec le sentiment d'une volupté farouche.

Au dernier acte du drame, un jeune Bédouin vient se coucher tout de son long sur le tapis, les bras serrés contre le corps. Après avoir tourné autour de lui d'un air menaçant, la danseuse franchit plusieurs fois dans le sens de la longueur ce corps immobile, et, l'effleurant de sa robe volante, elle semble le provoquer aux combats de l'amour. Bientôt le jeune homme plie ses jambes de manière à former une pyramide dont ses genoux sont le sommet. Sur le siége ainsi préparé, la danseuse vient s'asseoir, et appliquant de nouveau sur ses yeux les pointes des deux sabres, la Bedaouia tourne rapide-

ment, et avec elle tourne aussi le jeune homme qu'elle entraîne, vaincu et menacé, dans son irrésistible mouvement. On se croirait au désert, au milieu d'une de ces tribus sauvages, toujours armées, qui passent leur vie entre l'amour et la mort.

La ville de Qéneh est une des plus jolies haltes de notre voyage, bien que les rues en soient pour la plupart inondées de soleil, et les murs blanchis à la chaux. Dès notre arrivée, les ghawasies sortent de leurs maisons et nous montrent avec le sourire le plus naïf leurs bijoux, leurs dents blanches, leurs épaules effacées, la jeunesse de leurs appas... Il n'y a aucun doute à concevoir sur la nature de l'hospitalité qu'elles offrent aux voyageurs de l'expédition. Nous sommes étonnés de leur franchise ; elles s'étonnent de notre étonnement. Quelques-uns des nôtres leur ont demandé la *guêpe ;* c'est le nom d'une danse qui ne peut s'exécuter qu'entre quatre murs. L'almée feint d'avoir été piquée par une guêpe, et sous prétexte de la chercher dans ses vêtements, elle les dépouille un à un, en criant : « Ah ! la guêpe ! ah ! la guêpe ! » et toujours en battant la mesure de ses frayeurs simulées, jusqu'à ce que n'ayant plus sur le corps qu'un léger voile, elle se rhabille en cadence, et reprenne les dehors de la pudeur.

Oui, elles remontent à une très-haute antiquité, les danses égyptiennes (sans doute altérées dans leur intention), et il m'est difficile de ne pas croire que certains chants entendus ici soient de très-anciennes mélopées. D'abord, si l'on rapproche les textes antiques des figures gravées sur les monuments, il est incontestable que la musique a joué un rôle considérable dans les pratiques du culte égyptien. Le peuple était averti des cérémonies par une manière de trompette, comme il l'est aujourd'hui par une cloche. Il y avait des flûtes sacrées au son desquelles marchaient les prêtres portant les emblèmes, et l'on a trouvé des cymbales dans un cercueil dont l'inscription annonce que le défunt avait été musicien de Jupiter Ammon. De plus, Platon, qui avait fait un si long séjour en Égypte et qui parlait de choses à lui bien connues, dit qu'il existait dans ce pays des mélodies fort anciennes qui se transmettaient d'âge en âge et auxquelles il était défendu de rien changer. Or, je le demande, quelles pouvaient être ces mélodies, si elles n'étaient pas liturgiques? Comment concevoir qu'on eût commandé un respect absolu pour des chants qui n'auraient pas eu un caractère religieux, et quelle apparence qu'on eût rendu immuables des airs desti-



Danseuses antiques, nécropole de Thèbes, XIXe dynastie (d'après Prisse d'Avennes).

nés uniquement aux récréations populaires ?

Mais si la musique ancienne des Égyptiens ressemblait à celle que l'on entend quelquefois encore sur le Nil — et il est permis de le penser, car rien ne change moins dans une race que le fond même de son génie — on peut regarder comme certain que la musique religieuse a dû être accompagnée de danses sacrées. On ne s'expliquerait pas autrement que des danses fussent figurées sur des tombeaux chez un peuple qui eut la vénération des morts. Au surplus, c'est dans le rhythme que consiste toute la beauté de la musique égyptienne. La mélodie en est d'une simplicité élémentaire. C'est une suite de notes heureuses formant un motif court, dont l'uniformité n'est rompue que par le passage d'un ton à un autre, d'un mode à un autre mode, et qui emprunte son charme de ces modulations même et son expression d'un mouvement pressé ou ralenti. Soit qu'on entende la musique arabe, celle dont s'est inspiré si poétiquement l'auteur du *Désert*, soit qu'on prête l'oreille aux chants monotones et traditionnels que répètent les mariniers du Nil, il est impossible de ne pas ajuster des pas à la cadence des airs qu'on entend, et nulle part la danse n'a été plus intimement liée à la musique.

Maintenant, s'il est vrai, comme le disent Adrien de la Faye et Clot-Bey, que ces deux arts soient tombés dans le mépris, et que tout Égyptien de vieille roche s'en amuse sans jamais les cultiver lui-même, cela tient à ce que la musique et la danse, n'ayant plus rien à exprimer de sérieux depuis que l'antique religion a été abolie, ont pris un caractère purement sensuel et n'ont plus été exercées que dans les familles, réputées inférieures, de ces *ghawasys*, qui eux, au contraire, se donnent pour les descendants des Barmécides, disgraciés jadis par le calife Haroun.



LOUQSOR

Imaginez que Paris, dans trente siècles, devienne un désert ; qu'il n'en subsiste plus rien que les ruines de quelques monuments et un petit village bâti avec de la terre. Trois mille ans se sont écoulés. Des voyageurs, remontant la Seine comme nous remontons le Nil, vont à la recherche du Paris d'autrefois. Ils trouvent à leur gauche, sur la rive droite du fleuve, les vestiges du Louvre, les colonnes de la Bourse à demi enterrées sous les détritus de la cité antique ; puis, en aval, à quelque distance, une colonnade à moitié renversée, un temple dont le comble aura disparu, et en descendant plus loin, les piédroits, encore debout, de l'Arc de Triomphe. Sur la rive gauche, ils apercevront les ruines du dôme des Invalides, du Panthéon, du Val-de-Grâce, de l'Observatoire, et, par delà ces ruines, de vastes nécropoles.... Voilà qui peut donner une idée de la situation géographique de l'ancienne Thèbes sur le Nil. A la place du Louvre, mettez Louqsor. A

l'Arc de triomphe serait Karnak. Sur l'autre rive, les Invalides, le Panthéon, l'Observatoire représentent à peu près les temples de Qournah, de Deir-el-Bahari, le Ramesseum, le temple et les palais de Médinet-Abou. Mais en supposant les débris de nos monuments poétisés par la solitude et rehaussés par la majesté naturelle aux nobles ruines, les décombres de Paris ne seraient que de bien petits morceaux, comparés aux colosses de Louqsor et aux restes sublimes de Karnak.

A peine sommes-nous débarqués sur le rivage, au pied de la colonnade de Louqsor, un de nos compagnons me prend le bras et me dit d'un air mystérieux : « Vous le croirez si vous voulez, mon ami, nous sommes à Thèbes. » Celui qui me fait cette confidence, c'est un peintre exquis, un écrivain raffiné, Fromentin. Il faut n'être pas artiste, en effet, il faut avoir l'âme fermée au sentiment des grandes et belles choses pour mettre le pied sur le territoire de Thèbes sans en être vivement, profondément ému.

Il est deux heures. Aujourd'hui 29 octobre, la chaleur est étouffante et la lumière aveuglante. Du rivage à la colonnade, s'est formée en pente douce une montagne de sable qui a englouti le quai au-dessus duquel s'élevait, il y a trois mille

cinq cents ans, le palais bâti par Aménophis III. Ce roi, si célèbre sous le nom de Memnon, est le huitième de la dix-huitième dynastie, dynastie glorieuse qui expulsa les pasteurs et délivra enfin l'Égypte de la longue invasion de ces barbares. La colonnade, moins âgée de cent vingt ans, est du règne d'Horus. On y passe pour aller au pylone de Ramsès II (le grand Sésostris), devant lequel se dressaient les deux obélisques en granit rose, dont l'un est maintenant sur la place de la Concorde, à Paris. Ces deux monolithes, ayant vingt-quatre mètres d'élévation, étaient placés à droite et à gauche, en avant du pylone, dont les massifs énormes, aussi élevés que les obélisques, laissent entre eux le vide d'une porte qui a dix-huit mètres de hauteur. Entrée colossale, gardée par quatre colosses qui sont aujourd'hui brisés ou aux trois quarts enfouis.

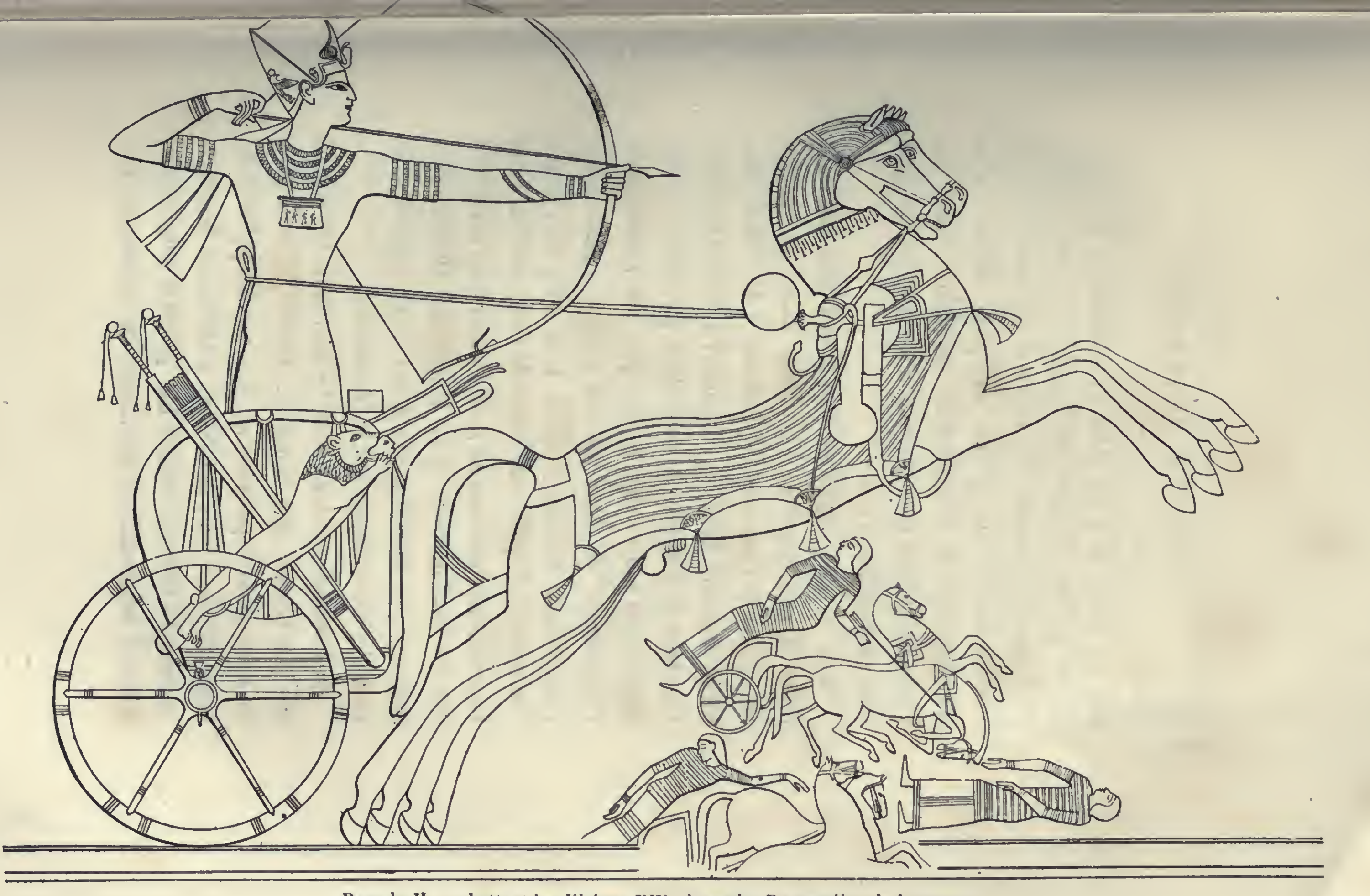
Aux ruines se sont accrochées, comme des plantes parasites, des masures où végètent de pauvres familles de fellahs. Des cafés borgnes, comme j'en ai vu dans les plus misérables villages de la Grèce, ouvrent au regard du passant leurs intérieurs sombres. Des Arabes dorment à l'ombre des colonnes, des femmes se cachent, des enfants piétinent dans le sable, en implorant les cadeaux

du voyageur. Mais ces maisons de brique crue et ces petits êtres donnent l'échelle du monument et l'agrandissent encore.

La plus belle époque de l'art égyptien (si l'on excepte quelques morceaux contemporains des Pyramides), l'époque des dix-huitième et dix-neuvième dynasties, est représentée ici par des sculptures d'une exécution admirable, aussi bien dans les constructions de Ramsès que sur la colonnade d'Horus et dans le palais d'Aménophis, auquel était annexée une chapelle royale, un sanctuaire. Il ne se peut rien trouver de plus parfait que les hiéroglyphes gravés sous ces trois règnes. On en peut juger par les inscriptions de l'obélisque qui sont ici visibles de près, tandis que celles de l'obélisque transporté à Paris sont trop loin des yeux pour être regardées et appréciées. Autant les arêtes de l'obélisque de Louqsor sont vives et bien dressées, avec une juste diminution, semblable à celle qu'on observe dans les plus belles colonnes antiques, autant il y a de finesse, de précision et de vérité dans la sculpture des signes figuratifs. Les scarabées, les reptiles, le lion, le bœuf, le lièvre, l'épervier, le vautour, la chouette, sont rendus avec une étonnante fidélité, par un ciseau fier, qui reste imitateur en ne donnant que l'algè-

bre des formes, parce qu'il a ressenti les accents décisifs, et il se trouve ainsi que ces figures sont d'autant plus vraies qu'elles n'ont que l'essence de la vérité.

Les inscriptions forment trois colonnes d'écriture, qui, étant verticales, se doivent lire de haut en bas. Il est bon de savoir que les inscriptions horizontales se lisent de droite à gauche ou de gauche à droite, selon que les têtes d'hommes ou d'animaux qui figurent dans l'inscription regardent à droite ou à gauche. Quand il y a trois lignes d'écriture sur un obélisque, la ligne du milieu, toujours plus prononcée que les autres, se rapporte au souverain qui fit élever le monument ; les lignes latérales, plus légèrement creusées, parlent des rois qui, venus après le fondateur, ont voulu, légitimement ou non, associer leur gloire à la sienne. Mais ce qui rend admirables ces sculptures, fouillées dans le granit, mille ans avant Phidias, c'est qu'elles sont à la fois taillées en bas-relief et ménagées dans le creux, de manière que, ne dépassant pas le nu du parement, elles ne peuvent pas altérer les surfaces calmes de l'architecture. Quelquefois, le sculpteur égyptien, donnant à sa figure une saillie à rebours, la fait entrer dans le mur au lieu de l'en faire sortir, de sorte qu'elle est représentée



Ramsès II combattant les Khétas, XIX[e] dynastie ; Ramesséion de Louqsor.

par un vide, et c'est alors l'imagination du spectateur qui est chargée de remplir le moule et d'en tirer une empreinte. Ici, elle est en relief dans le renfoncement du granit, et, pour donner plus d'importance à l'inscription médiale, celles qui l'accompagnent sont gravées d'un trait moins profond et tout aussi pur.

Mais à quel degré ne faut-il pas être parvenu dans le sentiment de l'art pour avoir su obtenir cette variété intérieure d'ombres et de reflets, sur un monument dont on respecte l'unité extérieure ? Combien il faut être avancé dans la science architectonique pour avoir prévu que les surfaces de l'obélisque, si elles étaient planes exactement, paraîtraient concaves par le seul effet de l'acuité des arêtes, et qu'il convenait de tenir ces surfaces légèrement bombées en leur donnant un convexité (de 34 millimètres) qui, diminuant elle-même à mesure que l'obélisque s'élève, irait expirer à la base du pyramidion qui le couronne.

Des sculptures tout aussi belles, mais exécutées sur des pierres qui n'ont pas gardé la perfection de leurs joints, peuvent se lire sur les pylones de Louqsor. On y voit le tableau intéressant des campagnes de Ramsès contre les peuples asiatiques ; d'abord les détails d'un camp, le pansement des

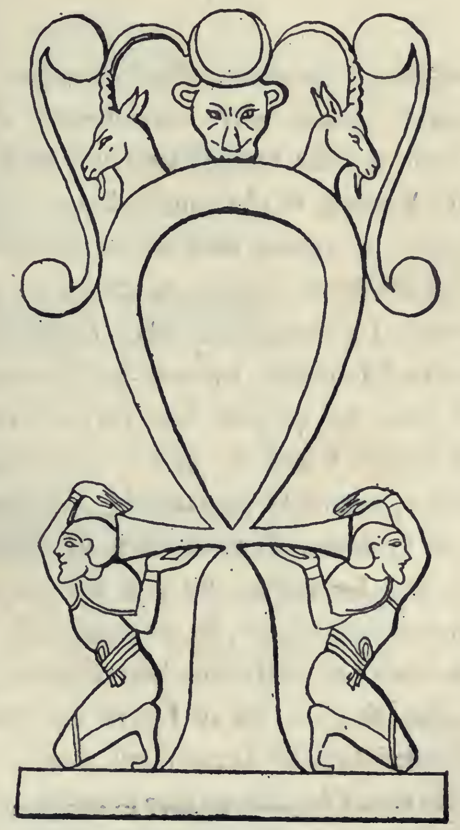
chevaux malades, des punitions militaires, le gardien du lion royal, des fourgons, des bagages ; l'infanterie serrée, les chars de combat roulant à la file ; puis la bataille où les ennemis de l'Égypte sont défaits, poursuivis, culbutés dans un fleuve, assiégés dans une forteresse et contraints de se rendre, enfin le terrible Sésostris, représenté, ici, avec une grandeur homérique, sur un char attelé de deux chevaux bondissants, là, foulant aux pieds des pygmées ou leur coupant la tête ; plus loin, assis sur son trône, recevant la soumission des chefs vaincus et les prisonniers qu'on amène.

Le pylone franchi, on se trouvait dans une cour environnée d'un portique et terminée au sud par deux petits édifices entre lesquels était une porte conduisant, par une double rangée de colonnes énormes, dans une troisième cour entourée d'un double péristyle, et qui aboutissait elle-même, par un nouveau portique, à un sanctuaire tout de granit. Après les ravages exercés par Cambyse, ce sanctuaire fut reconstruit au temps d'Alexandre, fils d'Alexandre le Grand et de Roxane. Il était défendu contre les crues du Nil par un quai formidable. Tout cela subsiste, mais dans un état de délabrement, augmenté encore par la présence des cahutes arabes et des maisons consulaires, en

briques ou en boue, qui se sont greffées indiscrètement sur ces ruines imposantes.

Il y en aurait pour longtemps à regarder les sculptures, si belles, de Louqsor, notamment, dans le palais d'Aménophis, celles du côté oriental, qui représentent l'accouchement de la reine, mère de ce Pharaon. Grosse, elle est conduite par Athor (Vénus) dans la chambre d'enfantement. Assise sur son lit, elle est soutenue par ses femmes et met au monde Aménophis, pendant que des génies, rangés sous le lit, présentent au nouveau-né l'emblème de la vie divine, la croix ansée. Relevée de ses couches, la reine allaite son enfant, que l'on voit aussi caressé par Ammon-Ra, dieu suprême de l'Égypte et dieu tutélaire de Thèbes, et présenté aux divinités du lieu par le Nil peint en bleu (celui des basses eaux) et le Nil peint en rouge (celui de l'inondation), ce qui prouve, par parenthèse, que dans le coloriage des reliefs, en Égypte, il y avait une signification symbolique beaucoup plus qu'une intention décorative. Jamais la sculpture gravée, on pourrait dire ici la glyptique, n'a été aussi parfaite que sur les monuments de Louqsor. Plus tard, et notamment lorsque le roi éthiopien Sabacon, de la vingt-quatrième dynastie (huit siècles avant Jésus-Christ), fit réparer les jambages de la

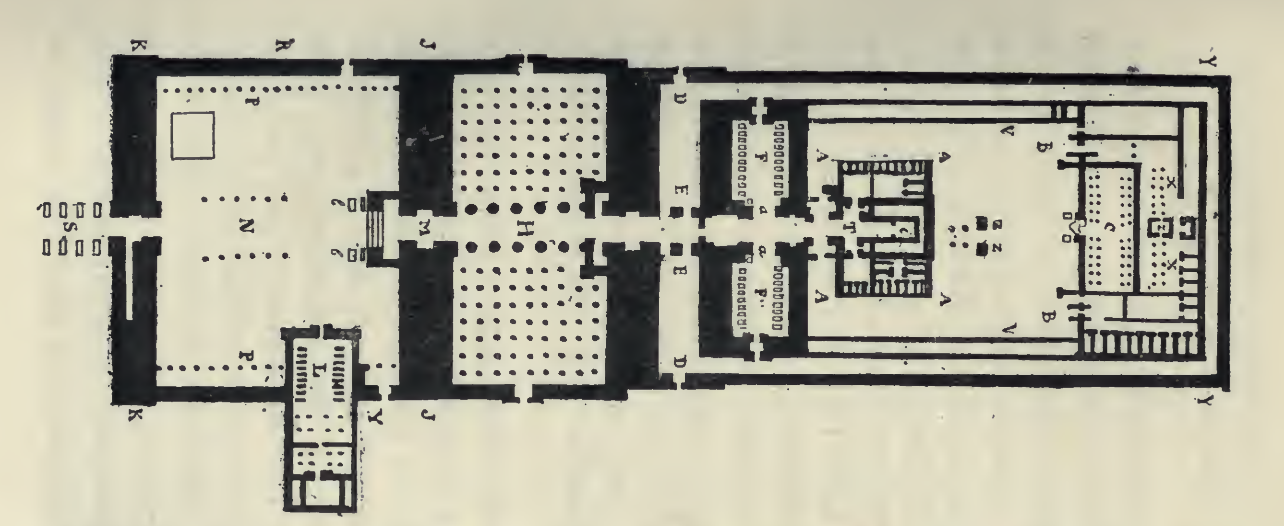
porte, dans le pylone de Ramsès, la sculpture égyptienne exagéra ses reliefs, épaissit inutilement la musculature de ses héros et remplaça ce qui était la force élégante par une grosse vigueur.



Une des offrandes de Séti Ier, XIXe dynastie.

KARNAK

Cependant les magnificences de Louqsor ne suffisent pas à retenir notre impatience. Quelque chose nous appelle invinciblement : ce sont les ruines de Karnak, la plus merveilleuse merveille de l'Égypte. A quatre heures, la chaleur étant un peu moins forte, toute la caravane est en selle et en route. Le chemin qui mène à Karnak, distant de deux kilomètres, traverse des champs de paturin et passe par un petit bois de palmiers. Une allée de sphinx, à tête de bélier, dont beaucoup ont disparu, emportés ou enfouis, conduisait du temple de Louqsor à Karnak, et nous conduit encore aux grandes ruines. Du plus loin qu'on peut les embrasser du regard, on est saisi par le spectacle d'un vaste bouleversement de temples détruits et de palais abattus. On se figure un combat de géants contre Jupiter Ammon qui, dans sa divine colère, les aurait écrasés en leur jetant des colosses rompus, d'immenses tambours de colonnes, des fragments d'obélisques et des montagnes d'archi-



S, avenue de sphinx. — KK, premier pylone. — N, colonnes centrales portant des images. — P,P, colonnes des deux portiques latéraux de la cour. — L, temple dédié à Ammon-Ra. - *bb*, colosses. — JJ, second pylone avec perron. — M, passage. — H, salle hypostyle. — E,E, obélisques. — DD, corridor. — FF, double salle hypèthre de Thoutmès Ier. — AAAA, ensemble des appartements de granit. — T, vestibule. — *i*, sanctuaire. — Z,Z, obélisques. — V,V, couloirs latéraux. — BB, restes d'une cour à portiques avec portes de communication. — *c*, salle hypostyle d'Osortasen. — XX, chambre à double rangée de colonnes. YY, murs d'enceinte.

tectures. « Je me garderai bien de rien décrire, dit Champollion, car ou mes expressions ne vaudraient que la millième partie de ce qu'on doit dire en parlant de tels objets, ou bien, si j'en traçais une faible esquisse, même fort décolorée, on me prendrait pour un enthousiaste, peut-être pour un fou. Il suffira d'ajouter qu'aucun peuple ancien ni moderne n'a conçu l'art de l'architecture sur une échelle aussi sublime, aussi grandiose que le firent les vieux Égyptiens ; ils concevaient en hommes de cent pieds de haut, et l'imagination qui, en Europe, s'élance bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante aux pieds des cent quarante colonnes de la salle hypostyle de Karnak. »

Pour se reconnaître dans ce chaos, pour y retrouver le plan primitif et le retenir dans sa mémoire, il faut y entrer par la porte occidentale, celle qui regarde le Nil, de manière à se trouver dans le grand axe des constructions qui se dirige de l'ouest à l'est. On arrivait à cette porte entre deux rangées de sphinx, terminées par deux statues colossales, maintenant abattues et mutilées. Les deux massifs du pylone annoncent une demeure de Titans. Ils présentent, quoique inachevés, une surface de quarante-quatre mètres de hauteur sur

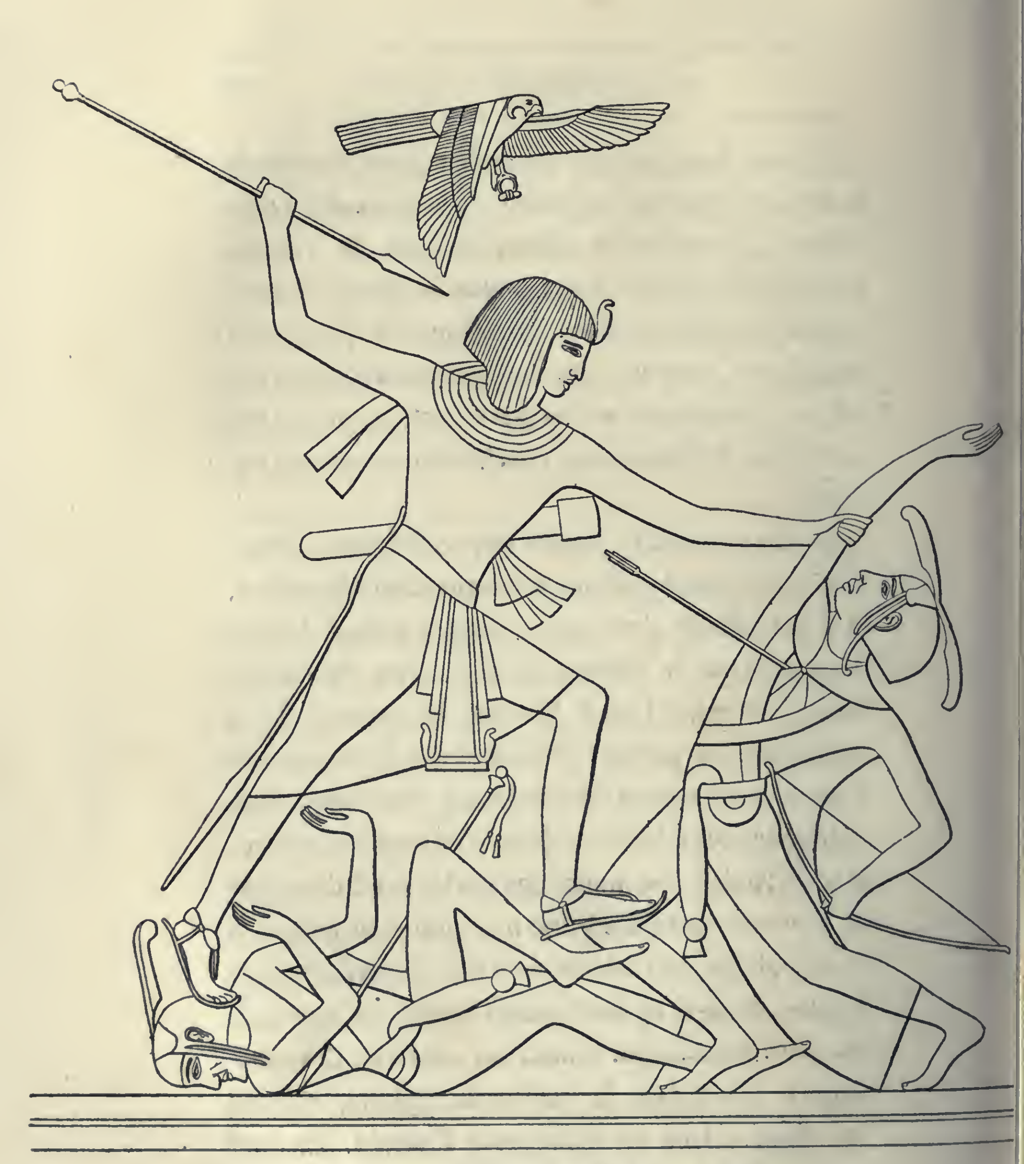
cent treize de largeur ! Il faut faire vingt pas pour mesurer la profondeur de la porte, ou si l'on veut, l'épaisseur du mur, et l'on entre dans une cour immense, divisée en deux par une avenue de colonnes, dont une seule est debout, les autres ayant été renversées par un tremblement de terre. Cette cour, beaucoup plus grande en surface que Notre-Dame de Paris, est bordée de deux colonnades parallèles à l'avenue centrale et bien conservées. Du côté du sud, un petit temple, bâti par Ramsès III, avance dans la cour et y forme une enclave ; mais ce petit temple, qui a l'air d'une chapelle, serait ailleurs un grand temple.

En avant du second pylone s'élevaient deux colosses de granit, ayant quatre ou cinq fois la hauteur d'un homme, et dont l'un est sur pied, l'autre gisant dans les décombres. Après avoir monté un escalier de sept marches et traversé un vestibule grandiose, bâti par Sésostris et décoré de reliefs peints jusqu'à une hauteur de trente mètres, nous pénétrons dans la fameuse salle hypostyle. Ici le voyageur n'ayant plus au-dessus de sa tête les espaces de l'air et du ciel qui dévorent et rapetissent les plus grandes choses terrestres ; se sent étonné, opprimé, accablé par les proportions gigantesques des cent trente-quatre colonnes qui portent le plafond,

et dont les plus grandes le sont tellement que sur la plate-forme de leur chapiteau cent hommes pourraient aisément se tenir debout ! Les entre-colonnements n'étant pas beaucoup plus larges que le diamètre de ces prodigieuses colonnes, il en résulte une demi-obscurité qui ajoute le prestige du mystère à la puissance cyclopéenne des constructions. On est comme perdu dans une épaisse forêt ; le monde des figures qui sont peintes en vives couleurs et qui tournent sur la convexité des colonnes vous donne le vertige. Combien devaient être imposantes les cérémonies civiles ou religieuses qui s'observaient dans un lieu pareil, où le plus grand des arts, l'architecture, enveloppait de sa majestueuse unité les œuvres du sculpteur et du peintre incorporées à la pierre, et prêtait ses échos aux sonorités d'une musique lente, authentique et solennelle ! Quelle idée formidable devaient concevoir de la magnificence et de la puissance des Pharaons, les envoyés du pays de Chanaan, de la Syrie, de la Mésopotamie, ou bien ceux des Éthiopiens au visage brûlé, lorsqu'ils étaient admis en présence d'un conquérant tel que Séti ou d'un héros tel que Sésostris, dans cet assemblage de monuments, où les palais étaient les temples d'un homme, comme les temples étaient les palais d'un dieu !

Il nous faut un peu de temps pour revenir de la stupeur où nous ont jetés ces colonnades étonnantes qui, même au milieu de tant de ruines, procurent la notion d'une éternelle durée. Assis à l'écart dans une des allées du quinconce, je regarde vaguement, sans les voir, les peintures étagées entre les chapiteaux et les bases, et, avant d'aller plus loin, je laisse mon admiration reprendre haleine.

Quelle que soit la beauté des sculptures exécutées sous les dix-huitième et dix-neuvième dynasties, et il est difficile d'en trouver de plus belles, de plus héroïques que le *Combat de Séti*, c'est l'architecture qui domine tout à Karnak. En sortant de la salle hypostyle par un pylone écroulé, nous arrivons d'abord à un espace découvert où s'élevaient deux obélisques dont l'un est aujourd'hui couché par terre et brisé ; puis à une quatrième porte, conduisant par un nouveau vestibule à une nouvelle cour entourée de caryatides, où se dressaient deux nouveaux obélisques, ceux-ci de trente-trois mètres de hauteur, les plus grands qui soient au monde. Ces obélisques décoraient la sortie du pylone, comme les deux autres en décoraient l'entrée. Un seul est encore debout, et il est d'autant plus digne d'intérêt qu'il fut érigé par la sœur de Thout-



Séti Ier combattant les Tehennou; XIXe dynastie, Karnak.
Paroi extérieure de la salle hypostyle.

mès III, la régente ou plutôt la reine Hat-Asou, femme volontaire, ambitieuse et supérieure qui, seize siècles avant la Cléopâtre grecque, fut, en quelque manière, une Cléopâtre égyptienne. Tutrice de son frère enfant, elle gouverna souverainement l'Égypte pendant dix-sept ans, et elle n'abandonna point le pouvoir à la majorité de Thoutmès. En temps de guerre, elle fut vaillante, et en temps de paix, magnifique. Ses conquêtes dans l'Arabie Heureuse sont représentées au vif sur les murailles d'un temple que nous verrons de l'autre côté du Nil. Ses exploits lui procurèrent des trésors, et elle en fit ostentation ici même, car l'inscription, cette fois horizontale, qui couvre les quatre faces de l'obélisque, nous apprend que le monolithe était recouvert d'un pyramidion en or pur «enlevé aux chefs des nations», et qu'il ne fallut que sept mois pour achever et mettre en place les deux obélisques, à partir du jour où avait commencé, dans les montagnes de Syène, l'extraction de ces blocs énormes de granit.

Vient enfin le sanctuaire tout en granit rouge, consacré au dieu Ammon-Générateur, comme l'indiquent les sculptures de petite proportion qui couvrent les parois. Bien qu'entouré de chambres qu'on appelle les appartements de granit, le

sanctuaire est entièrement isolé par des couloirs qui autrefois ne recevaient aucun jour. Malheureusement, tout cela n'est guère plus qu'un amas de décombres ; mais ce qui nous console un peu, c'est que les plus beaux ouvrages de la plus belle chambre, celle de Thoutmès III, sont maintenant au musée du Louvre.

A la fin du siècle dernier, les membres de la Commission d'Égypte, établis dans les ruines pour en dessiner les bas-reliefs, entendirent plusieurs fois, à la même heure, au lever du soleil, un craquement sonore qui se répétait. Le son venait du plafond qui couvre les appartements de granit. Ce phénomène, de nature à frapper l'imagination de ceux qui en ignorent la cause, s'explique par le changement de température que produisent les premiers rayons du soleil tombant sur des pierres mouillées par la rosée de la nuit.

Elle est interminable, la série des monuments de Karnak. A mesure qu'on avance dans les constructions, l'on recule dans les siècles. On passe, par exemple, d'une dynastie qui florissait, il y a trois mille quatre cents ans, à une dynastie vieille de quatre mille sept cents. On va de Thoutmès à Osortasen. Ce roi, que l'on croyait appar-

tenir à la dix-septième dynastie, doit être replacé dans la douzième, par suite des travaux et des découvertes de Lepsius, qui a eu le mérite de corriger une erreur considérable dans la chronologie égyptologique. Le cartouche d'Osortasen (dont le nom d'ailleurs est commun à plusieurs rois de sa dynastie) se lit sur l'une des colonnes polygonales qui se trouvent isolées dans une vaste cour, entre le sanctuaire de granit et le palais de Thoutmès III ; c'est le dernier palais qu'enferme l'enceinte des ruines, enceinte en briques crues, qui est bien aussi grande que l'avait écrit Diodore de Sicile. Denon mit vingt minutes pour en faire le tour à cheval, au galop.

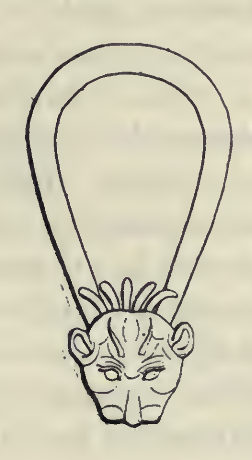
Le hasard m'a fait rencontrer M. Lepsius quand je visitais le palais de Thoutmès III. Nous avons parcouru ensemble les ruines de cet édifice dont les plus précieux morceaux, ceux de la *Chambre des ancêtres,* ont été enlevés à toute chance de destruction par M. Prisse d'Avennes, qui les a donnés généreusement à la Bibliothèque nationale de Paris.

Cependant nos explorations nous ont amenés dans un autre monument élevé par Thoutmès IV, vers l'orient de la grande enceinte : c'est un petit temple dont le pronaos est un portique. Il me

souvient qu'au sujet de ces colonnes, je demandai à l'illustre égyptologue quelle pouvait être la raison des différences radicales, si remarquables entre les chapiteaux en forme de calice comme ceux des grandes colonnes de la salle hypostyle, et les chapiteaux en forme de boutons de papyrus, qui dans la même salle terminent les colonnes des quinconces. Ces différences, comme je l'avais toujours pensé, sont purement symboliques ; mais ce que j'appris de M. Lepsius, c'est que, par le caractère du chapiteau dans le portique où nous étions, ainsi que par les proportions du fût, les colonnes se rapportaient, selon toute apparence, à la divinité suprême des contrées qu'arrose le Nil, et en particulier au dieu tutélaire de Thèbes, Ammon-Générateur, et devaient être considérées comme les attributs du dieu Pan de l'Égypte. Rien ne me paraît plus conforme au génie de la religion mystique et naturelle des antiques Égyptiens, que cette interprétation d'une forme qui serait à la fois une création de la nature et une allusion de l'esprit, une fleur et un emblème.

La nuit va bientôt nous surprendre, mais on dit que nous reviendrons à Louqsor, après avoir visité la rive occidentale du Nil, et pour mon compte, je

fais le serment de revenir à Karnak, pour regarder un peu à l'aise les bas-reliefs sculptés sur les murs extérieurs de la salle hypostyle, et aussi pour retrouver une figure marquant les proportions du corps humain, que je me propose de dessiner... Le chemin à travers le petit bois de palmiers et parmi les sphinx dépareillés de l'avenue, a pris maintenant un caractère de tristesse. De la solitude nous arrivent des aboiements étranges, des aboiements éloignés : ce sont les chiens sauvages, les chacals de la Thébaïde, qui hurlent après nous. Tandis qu'à la tête de la colonne en marche, on entend de grands éclats de voix, nous cheminons à l'arrière-garde dans un profond silence.



THÈBES

LES TOMBEAUX DES ROIS.

Au moment où nous partons de Louqsor pour visiter la rive gauche de Thèbes, le Nil, encore débordé, s'étend bien au delà de ses rivages. On voit briller dans la plaine de grandes flaques d'eau. L'inondation baigne les pieds des colosses de Memnon. Il ne serait plus possible d'aborder sur la rive occidentale, à la hauteur de Louqsor. La flottille descendra donc le courant, doublera une île et, remontant le fleuve, ira nous débarquer à un endroit charmant, appelé, je crois, *le Sycomore*. Douce navigation, lieux enchanteurs! Partout où le Nil a touché, la terre est plantureuse, la verdure incomparable, la végétation abonde; tout fleurit, tout prospère... Mais à peine est-on arrivé aux dernières gouttes de cette eau de Jouvence, qu'on a le pied dans le désert, et c'est par le désert que nous allons à la vallée des tombeaux, appelée *Biban-el-Molouk* (les Portes des Rois). Rien de plus morne, rien de plus mort que ce chemin qui conduit à des sépulcres. Pas un arbre, pas une

plante, pas une herbe. Quel immense désir a possédé ces Pharaons, de vivre en paix dans l'autre monde! Quelle crainte ils ont eue d'être troublés par une invasion de barbares dans l'éternel repos !

Toutes les tombes de Biban-el-Molouk sont creusées dans le roc ; toutes ont renfermé des momies de rois appartenant aux dynasties thébaines ; toutes sont des galeries à plans inclinés qui s'enfoncent dans la montagne. Une fois la momie royale à sa place, la porte était condamnée, et le sol environnant était nivelé de manière qu'on ne pût ni découvrir ni même soupçonner la place des sépultures. Cependant les excavations au pic et au ciseau avaient formé au dehors de petites collines pierreuses ; mais rien ne révélait la présence d'un monument souterrain. Ailleurs on montre les mausolées : ici on les cache. La tombe est elle-même un secret.

Un archéologue pourrait passer des mois entiers à Biban-el-Molouk, et le seul endroit où il pût s'établir avec des provisions d'eau et de vivres serait précisément une de ces tombes royales, où Champollion se logea, en 1829, avec l'expédition française et toscane, qu'il commandait. Cela était bon pour un voyageur qui devait devenir, dans l'Égyptologie, le maître de l'Europe. Nous autres, qui,

sans vouloir enseigner, ne songeons qu'à nous instruire, nous n'avons besoin que d'une journée pour visiter les principaux monuments qui sont comme les types des catacombes royales de Thèbes.

Chose singulière, une fois la tombe violée, c'est par le nom de l'inventeur qu'on l'a désignée, de sorte que le Pharaon a presque perdu jusqu'à la propriété nominale de sa dernière demeure. La grotte qui a servi de sépulture à Séti Ier, père du grand Sésostris, s'appelle ordinairement la tombe de Belzoni, parce qu'elle fut découverte, en 1819, par ce célèbre et intrépide voyageur. En pénétrant dans la crypte, Belzoni put voir quelles précautions avaient été prises pour rendre introuvable la momie du héros, en donnant le change aux futurs profanateurs. Il descendit d'abord l'escalier rapide que nous descendons à la lueur des bougies, trouva un passage, puis une seconde porte, puis un second escalier, au bas duquel s'ouvrait un nouveau couloir qui le conduisit à une chambre toute décorée de sculptures peintes. Là était creusé un puits qui ne contenait rien et qui n'avait sans doute aucune autre destination que celle de dérouter les explorateurs. Mais rien ne saurait demeurer éternellement caché, ni aux barbares qui cherchent de l'or, ni aux savants qui

cherchent de la lumière. Belzoni s'aperçut, en frappant les murs couverts de stuc, que certains points sonnaient creux ; il fit donc pratiquer une ouverture, trouva de nouvelles chambres, d'autres escaliers, d'autres passages, et enfin une porte masquée, celle d'une chapelle funéraire où était déposé un sarcophage en albâtre oriental. Ce sarcophage, déjà violé et dépouillé par les soldats de Cambyse, fut porté en Angleterre. Ce n'est pas tout : sous le sarcophage, une différence de sonorité fit découvrir une excavation inclinée qui plonge dans la montagne, et dont l'extrémité, bouchée par des éboulements, reste inconnue.

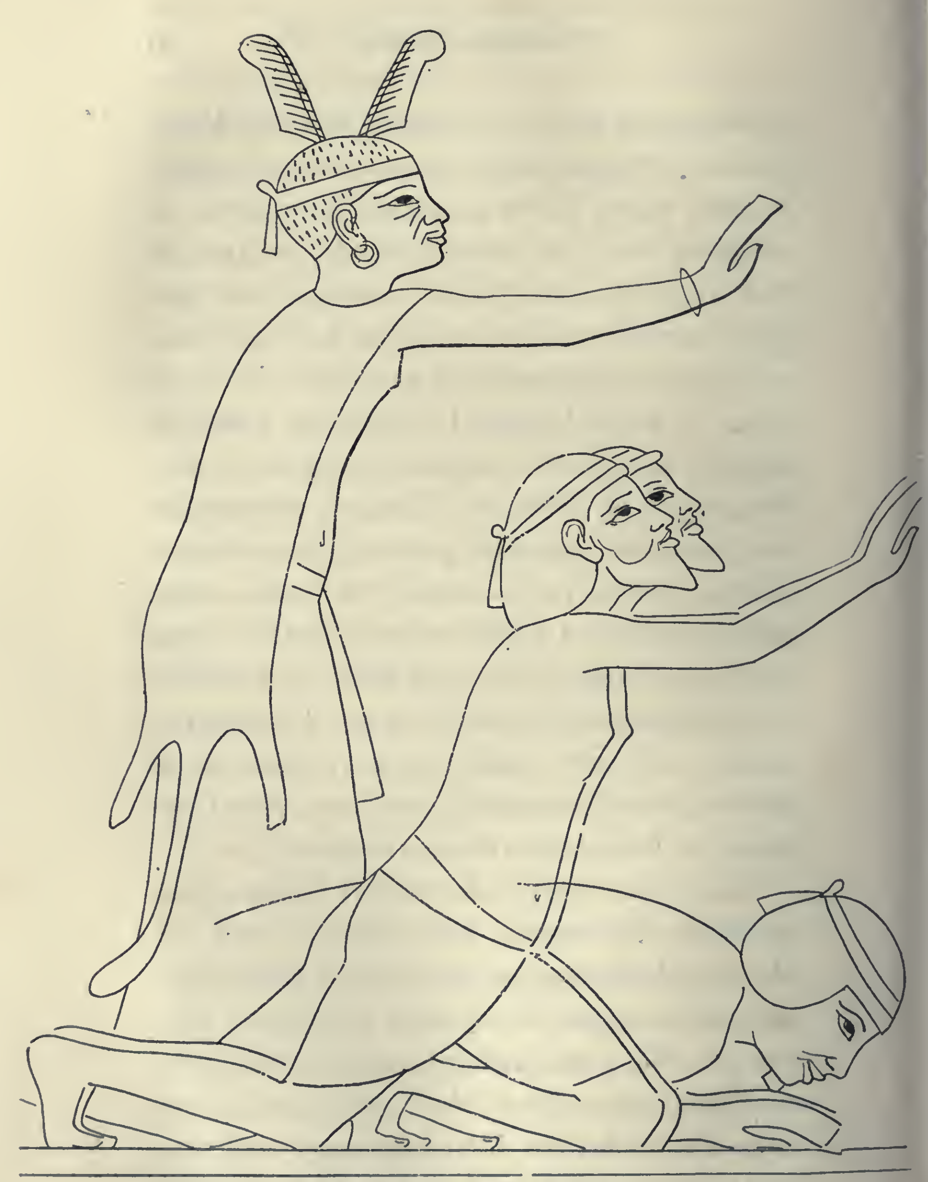
La tâche du visiteur est maintenant facile ; elle consiste à regarder les innombrables peintures qui décorent les parois de l'hypogée, et combien elles sont étranges au premier coup d'œil et imposantes ! Ces couleurs qui, après trente siècles, sont encore pures, prêtent leur animation à des divinités effrayantes, à des serpents qui rampent ou se dressent menaçants, à des figures de condamnés auxquels on tranche la tête, de damnés qui sont précipités dans les flammes. Ces peintures représentent les terribles épreuves que doit subir le roi trépassé, et dont il faudra qu'il triomphe avant de mériter la félicité éternelle. Ces ser-

pents sont les gardiens d'une sorte de Purgatoire ; ces dieux sont les juges du Pharaon. Semblable au soleil qui va chaque jour s'éteindre dans la nuit, il entre dans un monde ténébreux et redoutable ; il est éprouvé, il se purifie, et il va beintôt revivre d'une vie supérieure, opérer sa transmigration dans les astres, et s'absorber dans le sein d'Ammon, le générateur universel.

Voilà ce que nous montrent, en vives images, les sculptures et les colorations de l'hypogée, sculptures souples, fines, grandes, et d'une perfection rare, colorations encore fraîches, dont les teintes entières, non rompues, sont tantôt naturelles, tantôt symboliques ou de convention. Nous en avons ici même de très-curieux exemples, dans une chambre carrée, soutenue par quatre colonnes, où l'on voit les quatre races humaines, telles que les connaissaient ou les concevaient les Égyptiens, caractérisées par des personnages qui suivent processionnellement les funérailles du Pharaon. Quatre figures sont peintes en rouge ; elles ont la taille élégante, les épaules larges, les hanches serrées, le nez légèrement aquilin et une expression de douceur : ce sont les hommes par excellence, les Égyptiens, *Rôt-ennerôme*. Les quatre figures suivantes sont des Asiatiques, *Namou ;* ils

se distinguent par un teint basané, des yeux bleus, un nez fortement aquilin et une barbe longue, touffue, brune, taillée en pointe. Ils portent un vêtement court, de couleurs variées. La race du Sud, les *Nahasi*, aux lèvres tuméfiées, sont indiqués naturellement par leur teint noir. Les quatre dernières figures ont la peau claire, les yeux bleus, la barbe blonde et la chevelure ornée de plumes ; ils sont vêtus de peaux de bœuf : ce sont les peuples du Nord, les *Tamahou*, c'est-à-dire les Européens, regardés par les aînés de la civilisation comme des sauvages. En cette même chambre, Osiris et Athor (Isis) reçoivent le roi, qui leur est présenté par leur fils Horus (le dieu dont la fonction était justement de peser les âmes des morts), et il entre ainsi dans les régions de la lumière, dans le monde du bonheur, dont l'emblème est l'éventail, et des purs esprits.

Mais sur les murs de la chambre voisine, quelque chose nous arrête, nous saisit : ce sont des ébauches de dessins, des esquisses au crayon rouge. La mort du roi Séti Ier est venue surprendre l'artiste et ne lui a pas laissé le temps de finir son œuvre. Telle figure a été corrigée dans ses contours, comme si le chef des hiérogrammates était venu tout à l'heure redresser les lignes du dessin et en



Esquisse épurée, tombe de Séti.

accentuer le caractère, avant que le ciseau du sculpteur commençât d'y creuser ses entailles. Nous demeurons frappés d'étonnement par l'imprévu d'une révélation aussi intime. Ces essais de crayon, ces retouches, ou, si l'on veut, ces repentirs qui semblent d'hier, ont plus de trois mille ans. L'art surpris en déshabillé dans les solennités de ce lieu funèbre!... Ah ! si les ombres des Pharaons habitaient encore leurs sépultures, quelle dut être leur frayeur lorsque des étrangers du Nord, des *Tamahou*, vinrent pour la première fois troubler la paix des morts et rompre le silence de la solitude, en dressant leur tente à la porte des tombes souterraines, et en attirant, par la lueur des flambeaux et l'odeur des viandes, les hyènes et les chacals que Champollion entendait rugir du fond de sa caverne !

Un passage de Strabon nous apprend que les tombes royales, taillées dans le roc, étaient au nombre de quarante. On n'en connaît aujourd'hui que vingt-cinq, dont quelques-unes sont celles de hauts fonctionnaires admis à reposer dans la nécropole pharaonique. Beaucoup de ces sépultures se ressemblent, et il suffit d'en visiter un petit nombre pour connaître les autres. Un de nos compagnons, M. Naville, de Genève, nous a fait les honneurs

des grottes qu'il importait de voir et qu'il avait déjà explorées dans un précédent voyage.

Indépendamment des noms qu'elles portent, les grottes de Biban-el-Molouk sont *numérotées;* c'est l'Anglais Wilkinson qui a eu cette idée pratique : heureux si les Ramsès la lui pardonnent ! Le n° 9 est la tombe du cinquième roi de ce nom, appartenant à la vingtième dynastie. Champollion a pris la tombe de Ramsès V (Mariette-Bey lui donne le nom de Ramsès VI) pour type de sa description des catacombes royales. Elle fut connue des Ptolémées, et de leur temps elle était désignée aux voyageurs, on ne sait pourquoi, comme la *tombe de Memnon*. Les Grecs qui la visitaient y ont laissé, sur les murs, de ces écritures tracées à la pointe du couteau dont tant de ouristes se plaisent à égratigner les surfaces des plus respectables monuments.

Tout ce que nous avions vu dans la tombe de Séti Ier, notamment le tableau des récompenses et des peines après la mort, nous le retrouvons ici plus développé, mais avec un peu moins d'art. La punition des coupables y est représentée par une variété de supplices qui aurait pu inspirer le poëte de l'*Enfer*. Liés à des poteaux et insultés, suspendus la tête en bas, jetés dans des chaudiè-

res fumantes, les esprits impurs reçoivent leur châtiment dans l'hémisphère inférieur. Au plafond, les mêmes idées se reproduisent, mais sous la forme astronomique, et les peintures en sont d'autant plus dignes d'être vues que les siècles en ont respecté la couleur et qu'elles sont accompagnées d'écritures en hiéroglyphes, où Champollion a lu la table astrologique des constellations et de leur influence sur toutes les heures du jour et sur les parties du corps humain. Sirius influe sur le cœur ; Orion sur l'oreille gauche...

Un sentiment dont on trouve ici la preuvé, c'est que les Égyptiens semblent avoir aimé la mort, justement parce qu'elle était pour eux l'entrée dans l'immortelle vie. A peine montés sur le trône, les Pharaons faisaient commencer l'excavation de la montagne qu'ils avaient choisie pour sépulture, et quand la mort était venue les surprendre, les travaux des sculpteurs et des peintres étaient arrêtés tout à coup. Voilà ce qui explique les reliefs inachevés, les sarcophages à l'état d'ébauche, les dessins brusquement interrompus, qu'on s'étonne de voir dans une demeure où se préparaient les loisirs de l'éternité.

Lorsqu'on passe du tombeau de Belzoni à ceux de Séti II et de Ramsès IV, qui sont de la vingtième



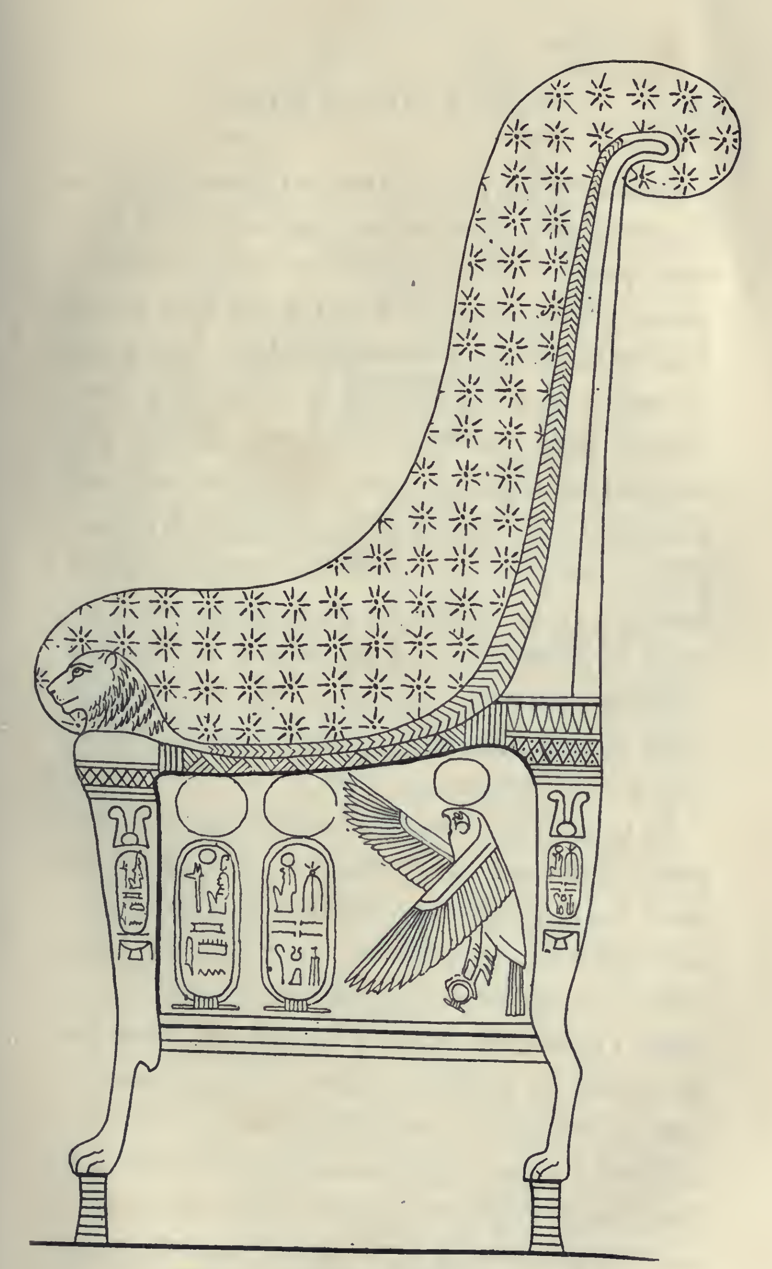
Figure de harpiste, dans la tombe de Ramsès III.



Figure de harpiste dans la tombe de Ramsès III

dynastie, la décadence de l'art égyptien se fait sentir : ici, par le peu de caractère des tableaux qui n'ont plus la fermeté, la finesse, l'accent des peintures que nous avons admirées dans la tombe de Séti I[er]; là, par une saillie exagérée des sculptures. L'art du bas-relief, qui est un art de convention, perd sa dignité, son charme et son prix quand il veut se rapprocher de la nature par une tendance à la ronde-bosse. Le sculpteur, le graveur, peuvent obtenir tout le relief désirable avec un demi-millimètre d'épaisseur, et ce qui est une nécessité pour les monnaies, parce qu'elles doivent être empilées, est, dans l'art, une beauté supérieure, et sur les médailles, le cachet des plus grands maîtres.

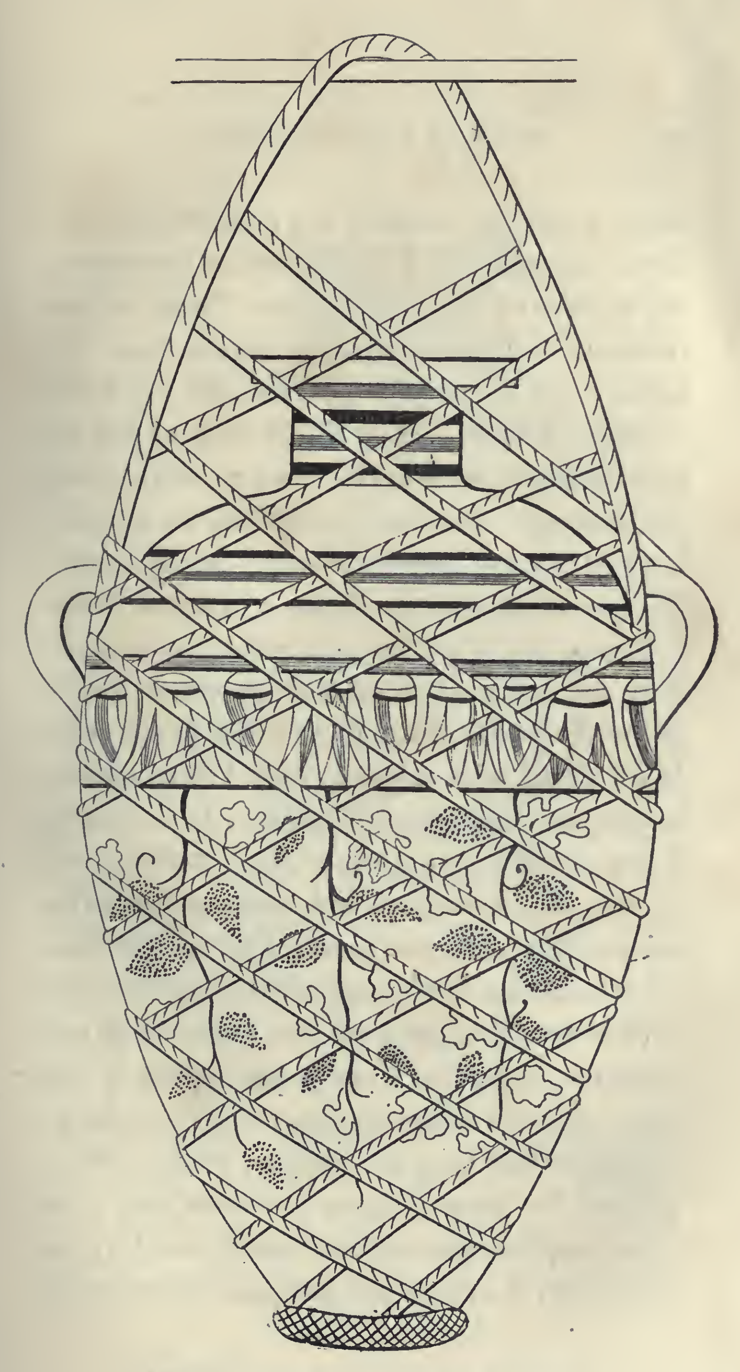
On ne peut quitter la vallée des tombeaux sans voir encore celui de Ramsès IX où sont exprimés les phénomènes et les symboles de la puissance génératrice ; mais le plus curieux peut-être de tous les hypogées de Biban-el-Molouk, est la tombe de Ramsès III, dite de *Bruce*, et ainsi désignée par le nom du voyageur qui la découvrit. On l'appelle aussi la tombe des *harpistes*. L'art y est très-inégal ; mais les sujets en sont au plus haut degré intéressants parce qu'ils forment, dans une suite de chambres, une série de tableaux qui sont autant de révélations sur la



Fauteuil peint dans la tombe de Ramsès III.

vie intime des Égyptiens. Ainsi se trouvent égayées les murailles de la sépulture consacrée à un glorieux prince, Ramsès III. Ustensiles, tabourets, guéridons, lits de repos dont les uns sont garnis d'un croissant pour soutenir la tête, tandis que les autres se dessinent sur la forme d'un lion, tapis en peau de léopard, fauteuils décorés d'images symboliques, siéges dont les pieds en X sont compliqués de figurines agenouillées et grimaçantes, vases en terre émaillée, cratères dont la teinte rouge semble annoncer la transparence du verre et la présence du vin, tout le mobilier de l'appartement royal est figuré d'un trait pur, et peint avec les couleurs propres à chaque objet, dans les plus fins détails.

La bougie que nous avons apportée dans ces petites chambres noires nous montre, tantôt les vases des Égyptiens, tantôt leurs armes de guerre, leurs casques, leurs lances, leurs flèches, leurs cottes de mailles, leurs cimeterres, leurs drapeaux ; tantôt des barques magnifiques, décorées de peintures, avec leurs agrès, leurs cabines et tout le confort de leur équipement, tantôt des potiers à l'ouvrage, des boulangers qui vaquent à leur four,des cuisiniers qui font cuire sur un trépied des quartiers de bœuf ou qui pilent des con-



Amphore peinte da ns la tombe de Ramsès III,

diments dans un mortier, des pâtissiers qui hachent des viandes, des sommeliers qui transvasent des liquides au moyen de syphons. Enfin, les décorateurs du tombeau ont pris soin de nous renseigner sur les travaux agricoles qui précèdent et suivent l'inondation du Nil, et de nous peindre les animaux de la basse-cour ainsi que les produits du jardinage, les oies, les dindons, les canards, les poulets, des paniers d'œufs, des pyramides d'oranges, des amas de raisins et d'autres fruits.

Il est probable que les chambres où nous retiennent ces naïves et charmantes peintures, contenaient chacune la momie d'un officier du roi, et que le roi s'était ainsi ménagé, dans l'autre monde, la compagnie des grands dignitaires de sa maison, de son tapissier, de son armurier, de son officier de bouche, de son échanson et du commandant de ses barques. On peut croire aussi que le Pharaon Ramsès III avait accordé l'hospitalité de sa grotte à son chef de musique, car il est une chambre où sont dessinées, cette fois d'une pointe hardie et d'un beau style, les fameuses figures de *harpistes* qui ont donné leur nom au tombeau. Pour le dire en passant, les harpes de ces musiciens sont d'une forme exquise; elles ont une console simple, presque droite, et une cuvette élégante, richement or-



Cauge royale pour le Nil, tombeau de Ramsès III.

née et travaillée, qui se termine par la tête royale coiffée, ici, du pschent avec le serpent au front, là, de la couronne rouge (symbolisant la royauté de la haute Égypte) avec le même serpent. Les harpes égyptiennes n'ont point de pédales; mais on y compte des cordes nombreuses qui indiquent une musique plus qu'élémentaire; les unes en ont treize, les autres vingt et une. On juge par la position des mains, dont le mouvement est très-finement observé, que le harpiste, touchant plusieurs cordes à la fois, fait vibrer des accords.

Il ne fallait rien de moins que ces tableaux riants et instructifs pour racheter la fatigue et la tristesse de nos explorations dans la sinistre vallée des tombeaux. La caravane devait se rendre de là au couvent de *Deir-el-Bahari*, c'est-à-dire dans un temple pharaonique où les premiers chrétiens de la Thébaïde s'étaient ménagé un petit monastère, maintenant aussi ruiné que le temple. Les plus pressés d'entre nous prennent un sentier escarpé que les guides nous indiquent dans la montagne, et sur lequel nous grimpons à grand'-peine, à la sueur de nos fronts et de nos bêtes. Du haut des rochers, notre vue embrasse tous les monuments de Thèbes, sur les deux rives qu'illumine le soleil, et nous descendons avec joie au

temple de Deir-el-Bahari, où les chameaux du vice-roi nous ont apporté les provisions d'un grand déjeuner, provisions aussi intéressantes en ce moment que celles que nous venons de voir en peinture. Les bas-reliefs du temple sont d'une beauté rare ; mais des affamés n'admirent plus rien. Cette journée, commencée par une visite funèbre, a été en somme la plus gaie du voyage. Attablés sur des chapiteaux en ruines ou sur les assises d'un pylone écroulé, les divers groupes de l'expédition se partagent fraternellement les jambons, les fruits, les bouteilles de vin, les gargoulettes d'eau fraîche, et les plaisanteries de cinquante Parisiens réjouissent un instant les échos de ce morne désert.



DEIR-EL-BAHARI

Daus la vallée d'El-Assassif, au fond d'une enceinte demi-circulaire, fermée par des rochers à pic, s'élèvent en amphithéâtre les ruines du temple de Deir-el-Bahari. Il fut bâti par la reine Hat-Asou ; mais, selon toute apparence, il ne fut point achevé. Une avenue de sphinx y conduisait; deux obélisques en marquaient l'entrée, et l'on y montait, par de larges rampes, à des cours étagées comme les terrasses des jardins deBabylone. Une galerie couverte, soutenue par des colonnes polygonales et par un mur, précédait le temple ; mais, sauf une belle porte de granit rouge qu'on aperçoit de toute la vallée, cette architecture est dans un tel état que le véritable objet de notre admiration a été ici la sculpture. Celle des bas-reliefs qui décorent le grand mur et la porte de granit, est surprenante par la fierté du style et la bravoure du ciseau. Il semble que la sœur de Thoutmès III, cette femme altière qui gouverna comme régente et s'imposa comme reine, même à son frère, lequel fut

cependant un des plus grands rois de l'Égypte, il semble, dis-je, qu'elle ait surveillé elle-mêm eles travaux, qu'elle ait inspiré les artistes du temple, en leur communiquant la résolution et la hauteur de son caractère.

Ses combats sur terre et sur mer, ses conquêtes dans le pays de Pount, que l'on croit être la péninsule Arabique, sont racontés d'un trait mâle, et les tableaux en sont pleins de mouvement et de l'intérêt le plus soutenu, le plus vif. Laissez-moi vous les décrire sommairement, car personne, que je sache, n'a pris la peine d'en faire le dessin ou la photographie. La marine égyptienne navigue sur une mer aux eaux vertes et limpides, traversée en tous sens par des poissons que le sculpteur et le peintre ont rendus avec infiniment d'art, de naïveté et de soin. Trente rameurs penchés sur l'aviron obéissent aux officiers de la reine. Ses barques ont une forme dont la tradition s'est conservée dans les gondoles de Venise : leur poupe verticale est coloriée en bleu, ce qui paraît indiquer qu'elle était en fer. La proue, au contraire, se recourbe avec grâce en fleur de lotus épanouie.

Le deuxième registre du tableau sculpté et peint représente la flotte parvenue au rivage d'un pays boisé, et amarrée au tronc des arbres les plus pro-

ches. Des chaloupes portent les provisions à terre. Mais, à peine débarquée, l'armée égyptienne triomphe ; les ennemis se rendent et ils s'avancent en suppliants, à la suite de leur chef et de sa femme. Celle-ci est représentée au naturel, et n'était le sérieux de l'artiste, on pourrait voir dans cette figure une intention de caricature, tant elle est embarrassée de son obésité excessive, affligée de maladies et laide à voir, sous la chemise jaune qui cache à peine ses difformités. Viennent ensuite de nouveaux prisonniers qui se prosternent devant l'envoyé de la reine Hat-Asou, puis des indigènes qui conduisent des ânes chargés de provisions ou qui mènent en laisse des animaux sauvages, des singes, des cynocéphales. Sur une autre paroi, nous revoyons l'armée qui repart victorieuse. Des soldats portent des arbres que l'on se propose évidemment d'acclimater en Égypte, puisqu'ils sont transplantés avec les mottes de terre qui contiennent le chevelu et qui sont elles-mêmes tassées et retenues dans un panier. D'autres embarquent des outres, des jarres, des dents d'éléphant et des ballots renfermant sans doute les contributions levées sur le pays vaincu. On remarque des singes, dessinés à ravir, qui grimpent sur les mâts ou qui courent sur les vergues. Enfin les barques sont ar-



Indigène du pays de Pount, XVIIIe dynastie.

rivées sur le Nil bleu; les troupes ont mis pied à terre et, divisées en deux corps, elles rentrent dans Thèbes, enseignes déployées, au son des trompettes, et d'un pas que règlent les tambours. L'un des deux corps, celui que le scribe sacré nomme le *régiment d'Ammon*, est accompagné de musiciens et de danseurs, et il est suivi de panthères qu'on mène en laisse.

Chacun va où l'entraîne son plaisir, dit le poëte. Notre expédition ne compte pas seulement des artistes et des dilettanti que possède la passion des choses d'art; nous avons parmi nous des naturalistes, des anthropologistes, des médecins renommés, des chimistes illustres, des physiciens, des géologues. Ceux-ci, arrivés sur le plateau de la montagne rocheuse et sauvage à laquelle est adossé le temple de Deir-el-Bahari, ont fait la précieuse découverte d'un grand nombre d'instruments ayant appartenu à l'âge de pierre : des pointes de flèches, des couteaux, des grattoirs, des percuteurs, des hachettes, et ces blocs-matrices appelés *nuclei* (noyaux) d'où l'on extrayait tous ces outils en silex, semblables à ceux que renferme le musée de Saint-Germain en Laye. Un anthropologiste distingué, M. Hamy, auquel revient l'honneur de cette découverte, a bien voulu la soumettre au contrôle

des personnes les plus compétentes, MM. Broca, Berthelot, de Quatrefages, et leurs savantes affirmations m'autorisent à vous dire qu'il y a autre chose en Égypte que des monuments, des momies et des souvenirs.

Mais voyez la coïncidence : pendant que M. Hamy et son compagnon, M. Lenormant, explorant la crête du rocher, y découvraient les armes et les outils d'une race d'hommes auprès desquels les Aménophis et les Ramsès ne sont que des modernes, j'étais encore au pied de la montagne, dans la vallée des tombeaux, incertain si je gravirais le sentier de chèvres qui devait nous conduire, par le plus court, à Deir-el-Bahari, lorsque je vis poindre, à fleur de sable, une forme conique semblable au talon d'un homme enterré. Après avoir sondé avec mon bâton, non sans quelque terreur, je fis sortir du sable un pied de momie, un pied de femme. Détaché un peu au-dessus des malléoles, ce pied était désséché, rétréci, mais très-élégant dans sa cambrure et d'une petitesse remarquable pour un pays dont la race a le pied grand. Le bitume et les substances aromatiques y avaient laissé une teinte roussâtre et enfumée. Il n'y restait plus de toile ; mais le pied était revêtu de ses muscles contractés, et il avait conservé en partie ses ongles, sur lesquels

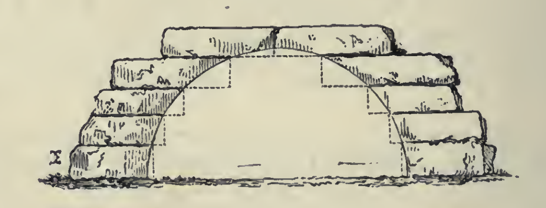
subsistaient encore quelques vestiges de dorure. Il est probable qu'il avait échappé en cet endroit aux violateurs de sépultures, et cela s'expliquerait par le voisinage de la vallée qui renferme les tombeaux des reines, ou par ce fait, qu'un grand nombre de momies, à l'époque de la domination grecque, avaient été entassées dans le temple de Deir-el-Bahari. Mes amis m'ont conseillé de garder ce précieux fragment d'une ruine humaine, mais un sentiment invincible de respect me l'a fait enfouir dans le sable, et je n'en ai emporté que le souvenir.

Il est environ deux heures ; l'air est embrasé, le soleil impitoyable, l'ombre rare, et je conçois à merveille pourquoi les prêtres avaient choisi l'éventail pour être l'emblême du bonheur. Quelques-uns des nôtres, redoutant l'insolation, se sont enfuis ce matin de la tombe de Bruce, ont gagné le rivage et, repassant le fleuve, sont retournés à Louqsor pour déjeuner dans le bateau. Quelques autres, le docteur Isambert, Marcel Bertrand, Feyrnet, Léon Lévy, Lenormant ont cherché un réduit obscur pour se procurer un peu de fraîcheur. A travers les décombres amoncelés, je les retrouve au fond d'une chambre rectangulaire, creusée dans le roc, et dont les murs sont cou-

verts de belles peintures non altérées. Nous y regardons avec plaisir la figure d'un jeune prince, peut-être Thoutmès III (dont la sœur était encore sur le trône), suspendu aux mamelles d'une vache sacrée, dessinée divinement et bien digne de symboliser Hathor (ou Athor). Cependant, l'admiration a ses lassitudes, la conversation est devenue languissante, chacun de nous s'est couché sur lès dalles, a pris une pierre pour oreiller, et la couleur des peintures s'effaçant peu à peu, nous nous sommes endormis d'un profond sommeil, traversé par les images les plus fantastiques.

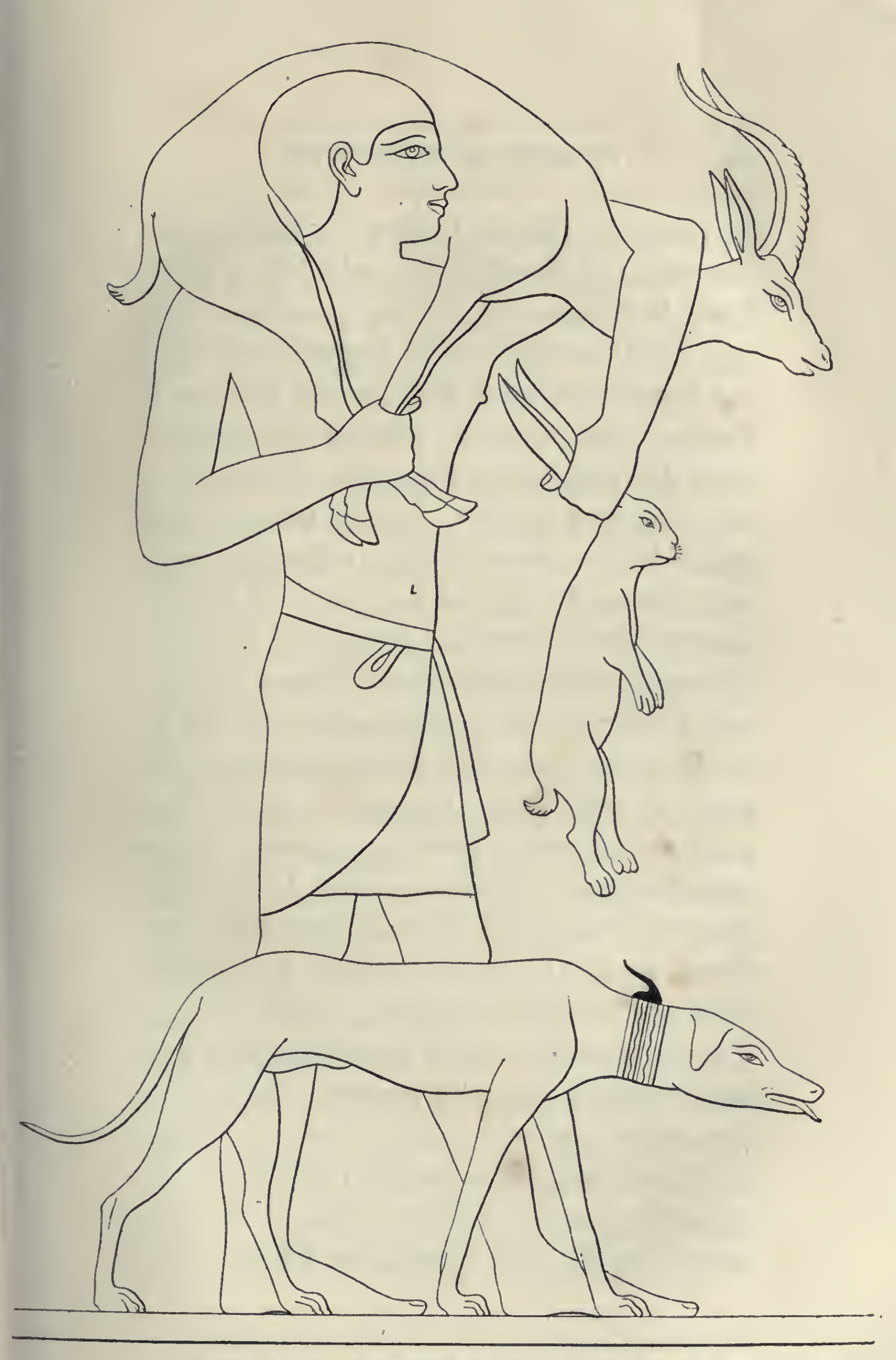
Au réveil, j'entends dire que nous allons descendre dans la vallée d'*El-assassif* et que l'on nomme ainsi une des montagnes qui forment le cirque dont le centre est justement le temple de la reine Hat-Asou. Ce nom d'*El-assassif* me rappelle qu'il y a ici une voûte remarquable, dont les guides ne parlent point, mais qui est citée dans les livres d'architecture, et j'estime qu'il serait un jour bien regrettable, pendant que nous y étions, de n'y avoir pas regardé. La voûte, en partie détruite, n'est pas en plein cintre — comme nous l'avions dit nous-même, sur la foi des autres — elle est un peu surbaissée. Si elle mérite une

attention particulière, c'est qu'elle a été construite par assises horizontales, posées en encorbellement, c'est-à-dire en saillie l'une sur l'autre, et figurant un escalier renversé. Il a suffi, pour former un arc, d'abattre la partie saillante de chaque pierre en passant par les sommets de tous les angles rentrants, et il va sans dire qu'afin de racheter le porte-à-faux de ces énormes pierres, on les a de plus en plus engagées dans le mur vertical, à me-



sure qu'elles s'avançaient davantage sur le vide. Mais ce genre de construction n'est, à vrai dire, qu'un plafond cylindrique, et il faut y voir précisément une preuve que les Égyptiens (au moins ceux de l'ancien et du moyen empire) n'ont pas pratiqué la voûte, la vraie voûte, celle dont les pierres appareillées en claveaux se soutiennent mutuellement par leur coupe et reportent toute la poussée sur les piédroits.

Celui qui a tracé notre itinéraire, Mariette-Bey, nous a donné trois jours francs pour visiter toutes



Retour de la chasse; nécropole de Thèbes, XVIIIe dynastie.

les ruines de Thèbes. La rive occidentale en est couverte. Les temples et le palais de Medinet-Abou, le Ramesséum, le temple de Qournah et celui d'Isis fourniraient assez de pierres pour bâtir une grande ville. Je ne parle pas des Colosses de Memnon, dont nous ne pouvons approcher à cause de l'inondation. Mais qu'ils sont beaux à voir, à quelque distance, profilant leur silhouette formidable sur un ciel éclatant et baignant leurs pieds dans le Nil, qui leur fait comme un tapis de lumière! Bien qu'ils soient assis sur un trône, les Colosses avec leurs piédestaux s'élèvent à la hauteur de vingt mètres; leurs épaules ont plus de six mètres de largeur et la longueur moyenne des doigts de leurs mains dépasse un mètre. Pour augmenter encore la grandeur apparente de ces monolithes, on a sculpté en avant du trône, de chaque côté des jambes, des figures d'Isis, qui, n'étant hautes que de cinq mètres, font paraître le colosse encore plus colossal.

Aucun monument n'a été plus célèbre dans l'antiquité, pendant les deux premiers siècles de la domination romaine en Égypte, que ces colosses depuis longtemps dégradés, qui représentent l'un et l'autre, non pas Memnon, mais le Pharaon Aménophis III, assis dans la pose hiératique, les

mains étendues sur les genoux. Les Grecs avaient voulu confondre ce prince glorieux avec le Memnon homérique, le neveu de Priam, celui qui, étant venu au secours de son oncle avec dix mille Éthiopiens, avait péri de la main d'Achille, sous les murs de Troie. Mais le nom de colosse de Memnon ne fut donné qu'à celle des deux statues qui est au Nord, et dont la partie supérieure, depuis le coude jusqu'au-dessus de la tête, a été rebâtie par assises, au temps de Septime Sévère. Comment fut abattue cette partie de la statue du nord, si mal restaurée ? Les uns disent, d'après Strabon, que ce fut par un tremblement de terre, les autres, d'après Pausanias, que Cambyse fit couper en deux le colosse. Quoi qu'il en soit, il arriva que la statue, ainsi tronquée, produisit des vibrations sonores aux premiers rayons du soleil. Plusieurs ont cru, et Strabon tout le premier, que ce son étrange, écouté comme une voix humaine et plaintive, et facilement regardé comme miraculeux, était le résultat d'une pieuse fraude : ils soupçonnaient que le son ne venait point de la statue ellemême, et que les prêtres, par un conduit souterrain, avaient pu faire entendre des sons imitant une voix mystérieuse ; mais il est parfaitement établi que de pareilles vibrations, constatées par les

membres de la Commission d'Égypte dans les ruines de Karnak, sont l'effet, purement physique, de la pierre humide, brusquement frappée par le soleil, par un soleil d'Afrique. Toujours est-il que le colosse mutilé et sonore devint beaucoup plus célèbre que ne l'était la statue entière. Mais en revanche, du jour où il eut recouvré les membres qu'il avait perdus, sa voix, qu'on espérait avoir rendue plus harmonieuse et plus belle, cessa de se faire entendre, et son silence le fit tomber dans l'oubli. Tacite, avec sa concision ordinaire, dit que Germanicus, voyageant en Égypte, contempla les immenses ruines de Thèbes, se fit expliquer par les prêtres les inscriptions gravées sur les monuments, et donna son attention à d'autres merveilles — le mot miracle serait ici bien placé, *aliis quoque miraculis* — principalement à la statue de Memnon qui rendait un son vocal, dès qu'elle était frappée par les rayons du soleil. Depuis Germanicus, les visiteurs illustres ne manquèrent point à la statue, comme en témoignent les soixante-douze inscriptions, grecques ou latines, en prose ou en vers, qui couvrent les jambes du colosse et que nous n'avons pu lire faute de pouvoir approcher. L'empereur Adrien vint entendre, lui aussi, la plainte de Memnon, et il se contenta d'y faire

inscrire sur la pierre son nom, sans phrases, en grands caractères : *Imperator Adrianoc*. Ce fut un grec qui grava ces mots, car un latin, suivant la juste observation de Letronne, eût écrit Hadrianus, et n'aurait pas terminé le nom par un *o* et par un *s* en forme de *c*. Le laconisme voulu de cette inscription tranche sur l'emphase et la prolixité insipides de tant d'autres épigraphes. Il en est une pourtant dans le nombre, qui porte le cachet d'un poëte ; elle est signé Asclépiodote : « Apprends, ô Thétis, toi qui résides dans la mer, que Memnon respire encore, et que, réchauffé par le flambeau maternel, il élève une voix sonore au pied des montagnes libyques de l'Égypte, là où le Nil, dans son cours, divise Thèbes aux belles portes, tandis que ton Achille, jadis insatiable de combats, reste à présent muet dans les champs des Troyens, comme en Thessalie. » Mais pour une inscription bien tournée, que de paroles pédantesques et de bavardages !... Hélas ! il y a eu des philistins à toutes les époques de l'humanité, et je suis disposé à croire que ce personnage respectable, que Henri Monnier a baptisé d'un nom immortel, vivait et florissait dès l'antiquité la plus haute, et que son type se perd, comme il dirait lui-même, « dans la nuit des temps ! »

Que de choses on apprendrait en Égypte, rien qu'en parcourant cette terre, remuée par une civilisation de soixante-dix siècles, cette terre qui est le confluent de toutes les histoires antiques, et où l'on retrouve, à chaque pas, la tradition des haines qui déchirèrent, dès le commencement, la famille humaine, le témoignage des calamités obscures qu'engendra l'invasion des pasteurs, la trace des patriarches, les grands traits de la Genèse, les vestiges du dernier des Pharaons vaincu par les Perses, le nom abhorré de Cambyse, le génie d'Alexandre, l'épée de César, l'empreinte des croisades et des khalifes, le souvenir enfin des armées de la république française. Mais, d'un autre côté, pour bien comprendre l'Égypte, pour jouir pleinement par l'esprit, du séjour qu'on y ferait, il faudrait savoir quantité de choses, connaître l'histoire des races sémitiques et chamitiques, la géographie ancienne, le grec, le latin, l'arabe, la langue que parlent les Coptes et celle que Champollion a su lire, les relations probables de l'Égypte avec l'Inde et avec la Chine, les similitudes étranges que remarquent des linguistes raffinés, entre l'écriture figurative chinoise et les hiéroglyphes égyptiens.

Ces réflexions me venaient à l'esprit pendant que nous cheminions vers Louqsor, et comme

j'en faisais part à un de mes confrères de la presse, M. Young, du *Journal des Débats*, une dame qui avait entendu mes dernières paroles, me dit : « Est-on bien sûr, monsieur, qu'il y ait eu des rapports suivis entre la Chine et l'Égypte ? — Ce que j'en sais, madame, m'a été appris par un très-savant sinologue, M. Pauthier, dont je suis l'ami et dont j'aurais été le disciple si je n'avais regardé ailleurs. Il me dit un jour : « Vous désirez vivement aller en Égypte, et je voudrais y aller aussi, mais ce serait afin d'y pousser plus loin une étude que j'ai commencée, il y a longtemps, sur les singuliers rapports qui existent entre l'écriture chinoise et l'écriture égyptienne. » Et là-dessus le digne homme me fit une petite leçon de linguistique, dont j'ai gardé le souvenir, mais qu'il serait très-difficile de redire en substance... Pourtant, puisque vous voulez bien me prêter l'oreille, je vais l'essayer.

Quiconque sait écrire une langue, sait la parler ; mais on peut la parler sans savoir l'écrire, témoin les enfants et les ignorants. Il est donc certain que la langue orale a précédé la langue écrite. L'écriture devant être vue, n'a pu consister d'abord qu'en un dessin, donnant à la pensée une forme visible et durable, traduction de la forme immatérielle et

fugitive qui était la parole. Ainsi, une des premières occupations de l'homme a été de dessiner. — Naturellement, dit mon interlocutrice avec une pointe d'ironie. — Et le dessin a dû commencer par une représentation naïve des idées les plus simples et des objets les plus frappants. Le soleil est un point dans un rond, la lune un croissant, l'étoile un point qui rayonne. Pour exprimer la montagne, l'arbre, le bœuf, le poisson, l'oiseau, le serpent, on dessine sommairement ces objets et un peu grossièrement. Si l'homme vivant est représenté par quelques lignes verticales, semblables à celles que charbonnent les enfants sur les murs, les mêmes lignes en sens horizontal représenteront l'homme couché, l'homme mort. Jusqu'à présent, il est assez naturel que les signes figuratifs soient les mêmes dans les deux langages. Toujours est-il que, si l'on parle avant d'écrire, chaque signe peignant une chose correspond à une articulation de la langue.

Cependant, on ne pouvait aller bien loin avec de pareils rudiments. Comment indiquer, par exemple, un nom propre sans peindre le son qu'il produit quand on le prononce ? Comment écrire le nom de Ramsès sans faire, pour ainsi dire, entendre aux yeux les deux syllabes dont ce nom se

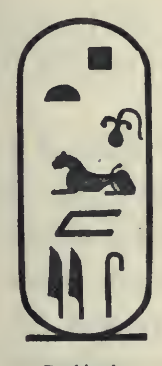
compose ? Il fallut donc passer bientôt des caractères figuratifs, qui représentaient l'objet, aux caractères *phonétiques*, qui expriment le son de la parole. Voici probablement de quelle manière s'opéra peu à peu cette transition. Les signes qui servaient à dessiner les choses, la lune, le mont, le quadrupède, le serpent, ces signes étant tout trouvés et tout appris, il ne s'agissait que de leur donner une valeur syllabique, de telle sorte que, cessant de signifier l'objet dont ils étaient l'image, ils ne fussent plus que l'expression d'un son. En dessinant un lion, je suppose, on avait manifesté l'idée lion, et, allégoriquement, l'idée de force, de courage ; mais le mot lion se prononçait d'une certaine façon. Il était désigné par les syllabes *laboi*. — Comment le sait-on ? — Par la connaissance que l'on a de la langue copte, qui se parle encore, et qui n'est que la langue des anciens Pharaons, écrite en lettres grecques. — On a donc pu faire abstraction de l'animal et de l'idée qu'on y attachait, pour n'y voir que l'expression de deux syllabes. Mais comme deux syllabes, et même une seule, eussent été un empêchement à exprimer des noms propres, on dut convenir que dans la syllabe représentée on ne retiendrait que l'initiale.

Je dois ajouter, Madame, que les voyelles étant

des lettres féminines n'ont pas d'importance dans les langues orientales. Elles sont dominées par les consonnes, comme les femmes le sont par les hommes. — Cela ne m'étonne pas chez des barbares; mais il me semble que cette altération du sens primitif des signes devait introduire une étrange confusion dans l'écriture. Comment reconnaître que la figure du lion (je reste dans votre exemple) est là pour peindre une idée ou bien pour exprimer un son? — C'est justement afin d'éviter cette confusion que l'on entoura les noms propres d'un encadrement linéaire, d'un cartouche, qui est le même, chose surprenante, dans les manuscrits chinois que dans la gravure égyptienne. Ainsi, un encadrement ovale, un cartouche, indique tout d'abord que les signes qu'il renferme forment un nom propre, ce qui avait été soupçonné déjà par l'abbé Barthélemy.

Nous touchons ici à la clef du système, qui, après bien des tâtonnements et des erreurs, conduisit Champollion à sa glorieuse découverte. Dans l'inscription de Rosette, écrite en trois langues, la traduction grecque nommait *Ptolémée*, et il fallait savoir quel était dans le texte hiéroglyphique, le groupe de lettres représentant ce nom. Champollion ayant eu des raisons de penser que tel car-

touche renfermait le nom de Ptolémée, se dit à lui-même : Pour m'assurer que je suis dans la vérité, j'aurais besoin d'avoir sous les yeux deux noms grecs, écrits en hiéroglyphes, et contenant plusieurs lettres communes aux deux noms, comme Ptolémée et Cléopâtre... Mais la pierre de Rosette, étant brisée, ne portait que le premier de ces noms.


Ptolémée.


Cléopâtre.

Par bonheur on déterra dans l'île de Philæ un obélisque, dont l'inscription, traduite en grec au-dessous, était une lettre du prêtre d'Isis à Ptolémée Évergète et à sa femme Cléopâtre. L'heureux Champollion allait donc être en mesure de faire le rapprochement comparatif qu'il avait tant désiré. Les noms de Cléopâtre (Kleopatra ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ) et de Ptolémée (Ptolmaios ΠΤΟΛΜΑΙΣ) contenaient des lettres pareilles et des lettres différentes. Le

premier signe du nom de Cléopâtre, un *quart de cercle*, qui représenterait le K, ne doit point se trouver dans Ptolémée : il n'y est point en effet. Le second signe, un *lion couchant*, est semblable au quatrième signe de Ptolémée, qui est aussi un L. Le troisième caractère du nom de Cléopâtre, une *plume*, s'il signifie la voyelle E, doit se trouver double à la fin du nom de Ptolémée, et il s'y trouve, pour exprimer la diphthongue *ai*, que, du reste, les Grecs prononçaient et prononcent encore comme le son unique d'un *e* ouvert, de même qu'en français, nous prononçons *faire* comme s'il était écrit *fère*.

Le quatrième caractère du cartouche de Cléopâtre, *une tige de fleur recourbée*, s'il répond à l'O, doit figurer à la troisième lettre du nom de Ptolémée, et il y figure.

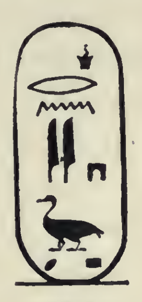
Un *carré*, s'il représente le P, doit être à la fois le cinquième dans le nom de la reine, le premier dans le nom du roi, et cela se vérifie! Le sixième, un *épervier*, indiquant la voyelle A, ne se voit point dans le nom de Ptolémée, ce qui

doit être ; mais dès que l'épervier est un A, nous devons le retrouver à la fin du nom de Kleopatra, et justement il s'y retrouve ! Le T seul est figuré différemment : ici. par un *segment de sphère* , là, par une *main ouverte* ; cette différence tient à ce que les deux signes sont homophones, c'est-à-dire qu'ils correspondent au même son, comme, en français, les mots *comte* et *compte*.

Le huitième signe de Kleopatra qui est comme une *bouche ouverte* vue de face , et qui serait le R, n'est pas dans le cartouche de Ptolémée et ne doit pas y être non plus. Quant aux deux signes en forme d'œuf qui accompagnent la dernière lettre



ΑΛΚΣΑΝΤΡΣ
Alexandre.



ΒΡΝΙΚΣ
Bérénice.

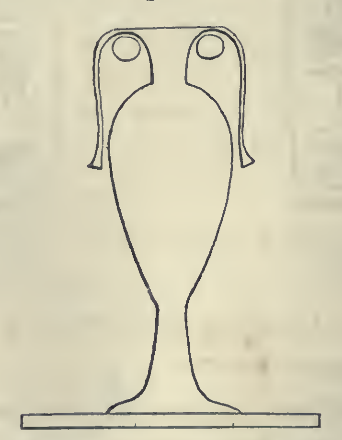
du nom de Cléopatra (l'épervier), ce sont les signes du genre féminin.

Nous voilà donc en possession de onze signes alphabétiques, lesquels seront bientôt augmentés

par l'application, que fera l'inventeur, de son alphabet à d'autres noms, par exemple, *Alexandre* et *Bérénice*... Tel fut le point de départ de l'admirable science créée par Champollion. La clef était trouvée ; la voie était ouverte ; d'autres y ont marché, et, à cette heure, les maîtres de l'égyptologie, Lepsius, Mariette, Brügsch, le docteur Lieblein, Suédois, et autres, lisent l'écriture hiéroglyphique, à peu de chose près, comme ils liraient du grec.

« Monsieur, me dit la personne qui avait bien voulu m'écouter, je vous remercie, mais je n'aurais pas de goût pour une langue dans laquelle les consonnes changent de voyelles comme les maris changent ici de femmes. »

Nous sommes à Louqsor.



Médinet-Abou. — Ramsès III.

THÈBES

Louqsor est le quartier général des voyageurs qui visitent la Thébaïde; et que de choses il nous reste à voir dans ce désert, à commencer par le monument qu'on nommait le Memnonium, et que Champollion a plus justement appelé le *Ramesséum*, ou *Ramesséion*, puisqu'il est élevé à la mémoire de Ramsès II, le grand Sésostris. N'attendez pas que je décrive cet édifice funéraire et historique tout ensemble, qui, comme architecture, se distingue surtout par de colossales caryatides. Aucune partie n'en est demeurée complète depuis les ravages exercés par Cambyse. Là se dressait la plus gigantesque figure qui ait jamais été taillée dans le granit : une statue de Ramsès qui avait deux mètres de plus que les colosses de Memnon! On a calculé qu'elle pesait 1,217,000 kilogrammes. Il n'en reste plus que des morceaux effrayants, entre autres la tête qui est mutilée, et le pied, qui mesure quatre mètres en longueur.

14

Les mêmes événements que nous avons vus figurés sur les pylones de Louqsor sont retracés par les sculpteurs du Ramesséum avec moins d'habileté, mais dans le même style. Le ciseleur et le peintre ont représenté les victoires de Sésostris sur des peuples asiatiques, ceux que les Égyptiens appelaient « la plaie de Chéto » (ou de Khetas), les ambassadeurs admis à parlementer avec le conquérant, des soldats dispersés dans un camp où les uns se reposent, les autres prennent soin des bagages ou fourbissent leurs armes, des prisonniers qui reçoivent la bastonnade, des forteresses prises, des batailles échevelées que traversent, comme un ouragan, les chevaux et le char de Ramsès. Parmi la foule des ennemis vaincus et précipités dans un fleuve, on distingue de curieux épisodes : un de leurs généraux, qui s'est noyé, est retiré de l'eau par ses soldats, et ils le suspendent, la tête en bas, pour lui faire rendre l'eau qui l'a étouffé et le rappeler à la vie. Ces tableaux, conçus comme les récits d'une épopée égyptiaque, sont pleins d'imagination, de chaleur, de verve, et aussi de cette vérité naïve qui est parfois un élément du sublime. Le point de vue en est pris de si haut qu'il supprime toute perspective, le sculpteur se considérant, du reste, comme

un écrivain qui remplit également le haut et le bas de sa page, en papier de granit. Quoique moins belle qu'à Louqsor, la sculpture du Ramesséum est remarquable, par un mouvement et une invention qui ont vraiment quelque chose d'épique.

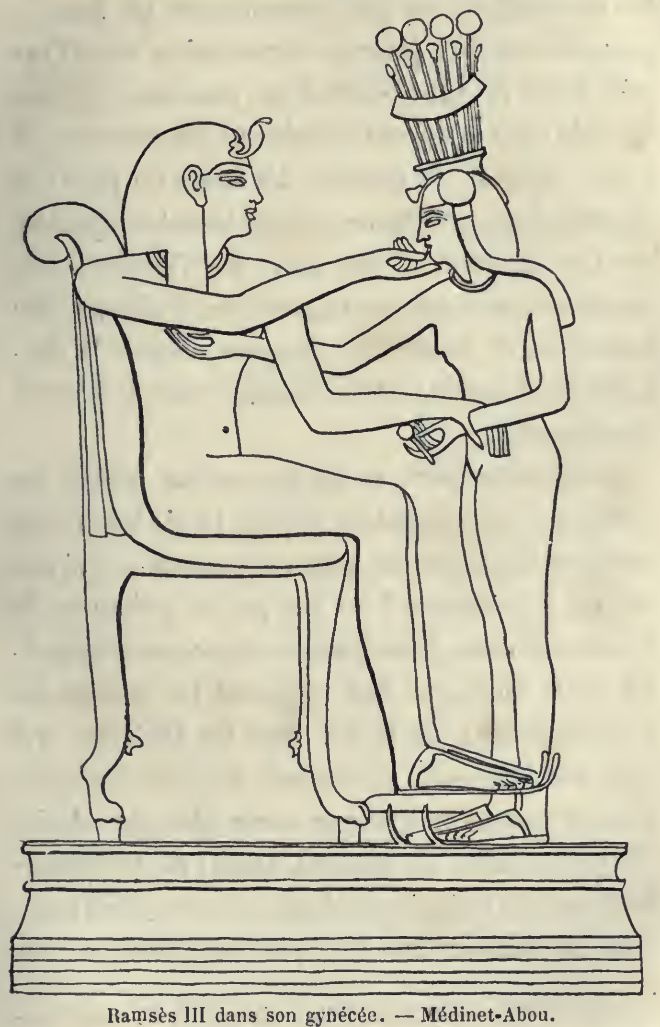
Comme les ruines de Karnak, celles du Ramesséum contiennent une salle destinée aux grandes assemblées, aux panégyries, une salle hypostyle, au plafond bleu, étoilé, dont trente colonnes subsistent encore, avec leurs chapiteaux en calice, aussi imposantes dans leur élégance que les colonnes de Karnak sont majestueuses dans leur énormité. Une des portes du Ramesséum était couverte d'or pur, dit l'inscription qu'on y a gravée, et, en effet, un enduit de stuc étendu sur une toile, collée aux sculptures dont elle garde l'empreinte, avait reçu une couche d'or, mais auparavant on avait eu soin de repasser sur les contours et les saillies des figures taillées en dessous.

Ce n'est pas sans un sentiment de tristesse qu'on parcourt les salles du Ramesséum. Tant d'images de destruction serrent le cœur. Les catastrophes de la nature nous font quelquefois des spectacles d'une horreur sublime, mais les ruines de main d'homme sont pénibles à voir et décourageantes.

Il a suffi d'un monarque à l'esprit étroit, d'un sauvage couronné, pour dévaster un grand et beau royaume. Quelle puissance colossale déployée pour détruire le colosse de Ramsès ! Que d'énergie dans la haine et quelle robuste rage ! « On se demande, dit Mariette, ce qu'il y a de plus étonnant, de la patience et de la force de ceux qui ont apporté d'Assouan ce monolithe pour en faire l'ornement d'un temple, ou de la force et de la patience de ceux qui l'ont jeté par terre. » Ici pourtant se trouvait la bibliothèque sur laquelle on lisait l'inscription : *Pharmacie de l'âme*, inscription de nature à frapper même un de ces ravageurs d'empire que l'on nomme des conquérants. Il se pourrait en effet que le Ramesséum ne fût autre que l'édifice pompeusement décrit par Diodore, d'après Hécatée, sous le nom de tombeau d'Osymandias ; mais bien que la chose ne manque pas de vraisemblance, elle a donné lieu à de vives controverses, notamment à un remarquable mémoire de Letronne.

Un volume ne suffirait pas à décrire les temples et les palais de Médinet-Abou, qui sont pour Ramsès III ce que le Ramesséum est pour Ramsès II. Cette masse de constructions héroïques forme sur la rive gauche du Nil un autre Karnak. Elle a pris son nom d'un petit village copte qui s'était établi

autrefois parmi les décombres, et qui fut presque



Ramsès III dans son gynécée. — Médinet-Abou.

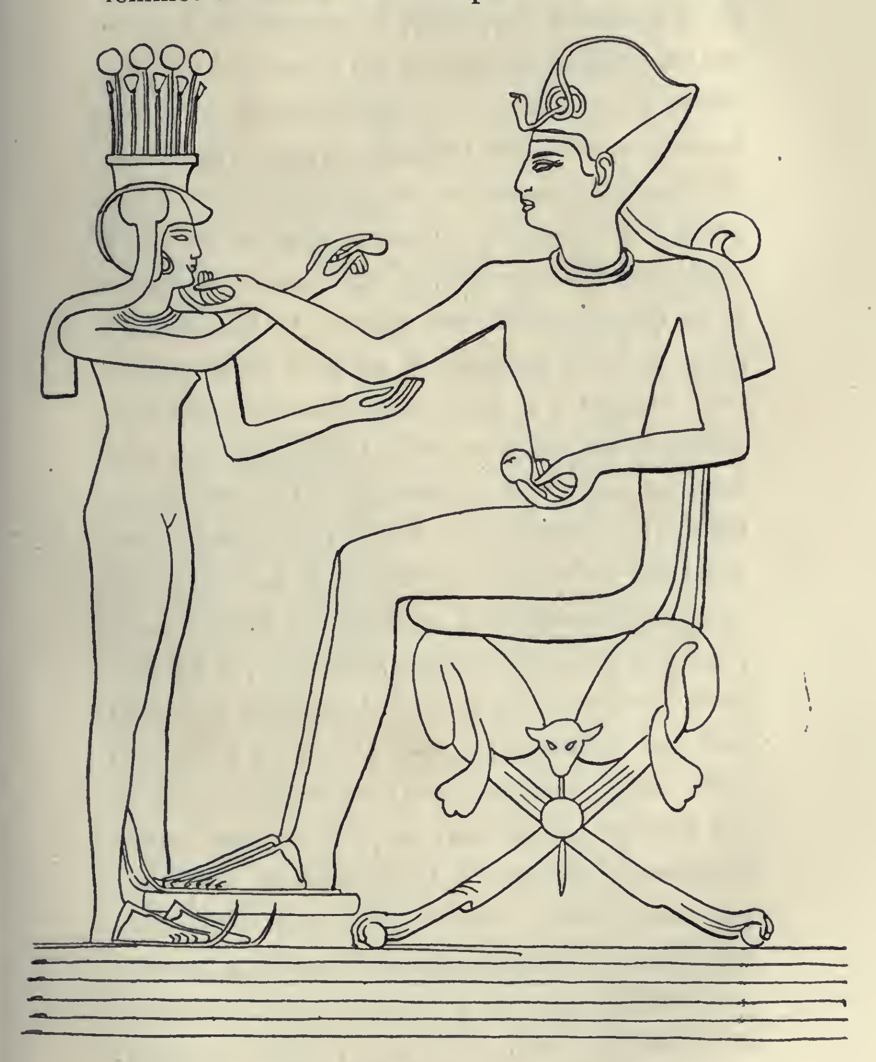
abandonné à l'époque des premiers khalifes. A

moins d'être suivies sur un plan ou sur le terrain, les descriptions un peu compliquées ne font le plus souvent que jeter de la confusion dans l'esprit. Aussi ne vous parlerai-je, mon ami (1), que de trois choses qui ont mordu sur ma mémoire et y sont restées : le pavillon, les cours du palais et les réflexions esthétiques qui me furent suggérées, sur l'art égyptien et l'art grec, par l'ensemble de ces monuments où sont rapprochés, d'ailleurs, des morceaux de toutes les époques, depuis la dix-huitième dynastie jusqu'au septième siècle de l'ère chrétienne.

Nulle autre part, en Égypte, on ne trouve les vestiges d'une habitation royale. La vie intime des antiques Égyptiens ne nous est connue — qui aurait pu s'y attendre ? — que par les peintures de leurs tombeaux. C'est dans les demeures solennelles de la mort que l'on surprend les images les plus familières de la vie. Mais les tableaux qui nous ont intéressés si vivement au fond des hypogées prennent en quelque sorte plus de réalité dans le pavillon de Médinet-Abou ; ils se présentent sous les trois dimensions, puisque nous sommes au milieu même d'un pavillonhabité par les

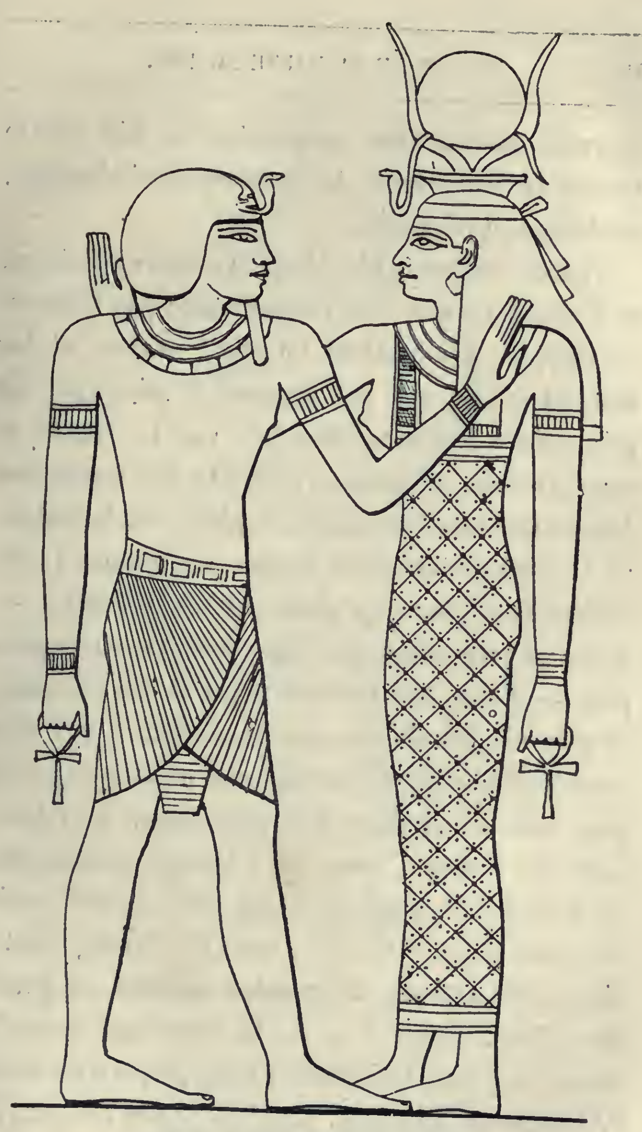
(1) Ceci est extrait d'une lettre adressée à M. Paul Chenavard.

femmes de Ramsès III. Le pavillon est divisé en



Ramsès III dans son gynécée. — Médinet-Abou.

trois étages, et suivant l'usage constamment suivi par les artistes égyptiens, le décorateur a gravé sur les murs de la chambre les scènes qui s'y passaient journellement. Nous avons ici ce qu'on pourrait appeler des tableaux de genre, mais traités dans ce grand style de convention qui, abrégeant l'expression des formes, contient la vérité sans la dire tout entière, et sans inspirer le regret de ce qui est passé sous silence. Le Pharaon est retiré dans son gynécée. Il est assis dans un fauteuil élégant ; il porte une chaussure qui ressemble à des patins et dont la tradition se retrouve dans les souliers à la poulaine. Ici, une jeune femme lui présente un fruit : il la prend d'une main par le bras et, de l'autre, il lui caresse le menton ; une autre lui apporte des fleurs. Là, il joue avec ses petits enfants ; plus loin, il fait une partie d'échecs avec la reine. Les pièces du jeu ne sont pas variées, il est vrai, elles sont toutes des pions ; mais, d'après ce que nous savons de l'esprit qui dirigeait les artistes, on peut supposer que la sculpteur s'est borné à l'indication du jeu et n'a pas voulu entrer dans un détail minutieux que, sans doute, il eût trouvé puéril. Cependant, comme pour insister par un contraste sur la destination intérieure de l'édifice, l'artiste a décoré les murs,



Pilastre à Thèbes; XVIII[e] dynastie.

à l'extérieur, de légendes et de bas-reliefs commé-

moratifs des victoires remportées au loin par le maître de ce gynécée. Au dedans, le roi s'amuse ; au dehors, il triomphe.

Tout est remarquable et imprévu dans ce pavillon, et d'abord, ce que l'on ne rencontre pas ailleurs, en Égypte, des fenêtres finement ornées, et des balcons portés par des figures, à mi-corps, de prisonniers barbares, couchés sur le ventre et engagés dans la muraille ; ensuite des sculptures étonnantes représentant les exploits du fondateur et les prisonniers qu'il amène aux dieux. Je dis étonnantes, parce qu'elles ont ce privilége — qu'on ne retrouvera plus dans l'art des autres peuples — d'être à la fois des types et des portraits. Je n'aurais jamais cru que la sculpture pût être aussi individuelle en restant aussi générique ; c'est pour moi un prodige. Les prisonniers de l'Asie, ceux du Soudan, ceux de l'Afrique occidentale ou de la Libye, sont des êtres que l'on croit avoir vus, tant ils sont vivants ; mais ces êtres personnifient des nations, de grandes familles, de grandes tribus. Celui-ci « de la mauvaise race de Kousch » est un Africain de l'Éthiopie, et il est aussi l'Africain de l'Éthiopie. Celui-là, le nez busqué, le front fuyant, la physionomie sensuelle, la barbe pointue, est un Amorite, mais il représente à lui



Pilastre à Thèbes; XVIIIe dynastie.

seul tout le peuple de Chanaan. Cet autre, du pays de Schardina « qui est sur la mer » est sans doute un Phénicien ou un insulaire de l'Archipel, mais toute une race parle dans sa figure parlante. La tête du « vil chef des Khétas » est dessinée à l'emporte-pièce, et toutefois sa figure ronde, efféminée, sans barbe, avec un double menton et un bonnet collant, d'où s'échappe une queue qui retombe sur le dos, est en même temps frappante comme un portrait et frappée comme un type de médaille. Cette puissance extraordinaire et, je crois, unique du ciseau égyptien dans les figures des prisonniers africains ou asiatiques, tient à ce principe dont l'art égyptien a connu toute la force : qu'il faut regarder les détails comme les ennemis du style, et choisir parmi ces détails celui qui est assez caractéristique pour dispenser de tous les autres.

C'est en suivant l'axe principal du pavillon qu'on arrive au pylone colossal qui annonce le grand palais de Ramsès III, le chef de la vingtième dynastie. Une première cour arrête l'attention et les pas du voyageur : elle est bordée, à gauche, par une superbe colonnade aux chapiteaux épanouis en fleurs de papyrus, à droite, par des piliers osiriaques, c'est-à-dire auxquels sont adossées d'énor-

mes statues d'Osiris, qui par leur signification symbolique, donnent à ce monument un caractère funéraire. Une seconde cour excite l'admiration ou plutôt l'impose, par la magnificence des colonnes et des caryatides qui l'entourent, et qui, en leur état de conservation, forment le morceau le plus précieux peut-être de l'architecture égyptienne, d'une époque antérieure à notre ère, de treize siècles. Partout, du reste, sur les pylones, sur les pilastres et sur les murs des galeries, au plafond bleu, rehaussé d'étoiles, se dessinent à grands traits des sculptures, brillamment coloriées, qui sont comme les nouveaux chants d'une Iliade écrite dans la pierre en l'honneur de Ramsès III. Pour la dixième fois nous revoyons l'image d'un héros égyptien terrassant ses ennemis, tuant leurs chefs ou leurs lions, poursuivant des soldats éperdus, et emporté lui-même par des chevaux qu'on croirait dételés du char d'Ammon et descendus des cieux pour mener le Pharaon au combat. Mais l'œil se repose enfin sur des scènes plus graves et plus calmes. Ramsès est assis sur un trône dans une châsse portée par douze chefs militaires. Les images en or de la Justice et de la Vérité le couvrent de leurs ailes étendues. A ses côtés sont un sphinx et un lion. Des officiers entourent la châsse

en agitant le flabellum. Précédé de trompettes, de tambours et de choristes, escorté de prêtres et de soldats, encensé par son propre fils, le Pharaon se rend au temple d'Horus, avec une pompe que semble avoir imitée de l'Égypte la cour pontificale de Rome, dans les cérémonies de l'exaltation des papes.

Que d'observations à faire sur l'art égyptien et sur l'art grec, alors qu'il est impossible de ne pas les comparer à chaque instant, soit par un rapprochement de la pensée, soit par une confrontation matérielle ! Les piliers osiriaques et les prisonniers sculptés sous les balcons qui pèsent sur leurs épaules nous reportent bien loin du récit de Vitruve, touchant l'origine des caryatides, qu'il fait remonter aux guerres médiques. « Après la bataille de Platée, dit-il, les Lacédémoniens élevèrent à Sparte une galerie qu'ils appelèrent *persique*, dans laquelle l'entablement était soutenu par des statues de captifs vêtus de leurs habits barbares. » Il est clair que l'idée de faire jouer le rôle de support à la figure humaine vient de l'Égypte, puisque nous en trouvons un exemple si frappant sous les balcons du gynécée de Ramsès III, sept cents ans avant la bataille de Platée. Quant aux piliers osiriaques, la statue d'Osiris n'y étant qu'adossée ne

doit pas être considérée rigoureusement comme une caryatide, elle n'en est que l'image. Les Grecs du Péloponèse furent les premiers, je crois, qui substituèrent une figure de femme à la colonne, et cela pour punir, par une image humiliante, les habitants de Carya, qui avaient soutenu les Perses. Mais les Athéniens, avec la délicatesse, le goût et la mesure qui caractérisaient leur génie, corrigèrent ce qu'il y avait de blessant dans l'image d'une statue féminine changée en support. Sur les caryatides du petit temple de Pandrose (à cent pas du Parthénon), ils firent porter un entablement, rendu plus léger par la suppression de la frise. Et voulant rassurer le regard, le sculpteur, dans chacune de ses caryatides, a fléchi une jambe, pour montrer que les jeunes filles, *corai*, conservaient leur souplesse et leur grâce sous le poids de l'architrave. Les Grecs ont excellé dans le perfectionnement de toute chose ; c'est une observation qui s'est présentée bien souvent à notre esprit depuis que nous sommes en Égypte, et sur laquelle nous aurons à revenir certainement avant la fin du voyage.

Nous n'avons eu garde de quitter les monuments de Médinet-Abou sans avoir regardé curieusement sur la muraille du sud un tableau astronomique

d'un prix inestimable. Ce tableau représente une série de figures des deux sexes, accompagnées de leurs noms, qui personnifient les douze mois. Champollion parvint à y découvrir les personnages qui symbolisaient les solstices et l'équinoxe du printemps. Nous avons parlé du calendrier en usage chez les Égyptiens et de son ancienneté immémoriale. Le lecteur sait que leur année vague de 365 jours étant plus courte d'un quart de jour que l'année solaire, la notation de la première ne s'accordait pas exactement avec l'état du ciel, et que cette différence, d'abord insensible, allait croissant de jour en jour, et finissait par créer un écart qui, au bout de 1,461 ans, était d'une année entière. Il arrivait donc qu'après l'expiration de cette période astronomique, le premier jour de l'année vague, de l'année civile, coïncidait parfaitement avec le premier jour de l'année solaire. Or, cette coïncidence solennelle arriva la douzième année du règne de Ramsès III, et c'est pour en incruster le souvenir dans les murs de son palais que les prêtres firent graver le tableau que nous avons devant les yeux. Mais dans quelle année faut-il placer cette concordance mémorable, si importante pour la chronologie du monde? Biot a calçulé qu'elle avait eu lieu dans la période des



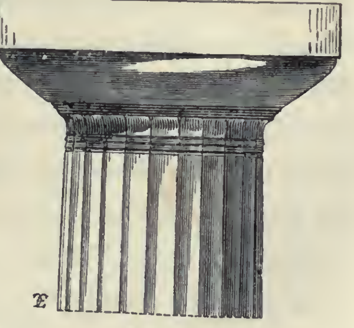
Les gardiens du char royal, XIXe dynastie, d'après Prisse d'Avennes.

quatre années 1301, 1300, 1299, 1298, et il l'a fixée, pour de bonnes raisons, à la première de ces quatre années. D'où il suit que l'an 1301 avant l'ère chrétienne, le pharaon Ramsès III, chef de la vingtième dynastie, était parvenu à la douzième année de son règne et qu'il est conséquemment monté sur le trône en 1313.

Cependant l'heure avancée nous avertit qu'il faut dire adieu à ces grands édifices, que d'autres nous attendent et qu'avant de repasser le Nil, nous aurons à visiter le temple de Qournah. Du premier roi de la vingtième dynastie, Ramsès III, nous remontons au premier roi de la dix-neuvième, Ramsès Ier. C'est à la mémoire de ce pharaon que fut élevé le temple de Qournah, par son fils ou plutôt par son beau-fils Séti Ier, surnommé Menephtah; et ce monument qui a l'air d'un palais est bien digne de la belle époque à laquelle il fut bâti et décoré.

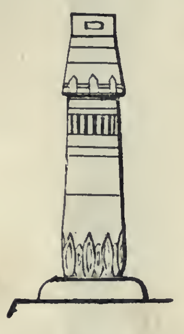
Considérez les colonnes du portique, disais-je à un de nos compagnons : le fût de ces colonnes est figuré comme un faisceau de tiges, et le chapiteau est formé de plusieurs boutons de fleurs, tronqués en haut pour recevoir un abaque en forme de dé. N'est-ce pas là l'origine de l'astragale et peut-être des cannelures? La colonne égyptienne

étant l'image d'un faisceau, il a fallu relier les tiges et les serrer énergiquement pour leur donner une apparence de force. Les Grecs ont figuré ce ligament, dans l'ordre dorique, par des rainures horizontales exprimant l'idée d'une matière élastique, comprimée par des cordes qui la pénètrent et dont la réminiscence est figurée plus tard par un simple anneau qui est l'astragale. Quant aux rainures verticales, ou cannelures, il est vraisemblable qu'elles furent traînées sur la colonne pour rappeler l'idée primitive des tiges réunies en faisceau.



Tous les bas-reliefs de Qournah représentent Séti (Méneplitah) et son fils Ramsès II (Sésostris) rendant hommage aux divinités de Thèbes, leur offrant des fleurs, des parfums,

et recevant d'elles les emblèmes d'une longue et heureuse vie. On voit donc que Sésostris a voulu consacrer à la mémoire de son père Séti le monument élevé d'abord à la mémoire de son aïeul maternel, Ramsès Ier. Le dieu protecteur du temple ou du palais de Qournah est le chef de la triade thébaine. Ammon-Ra, auquel est dédié un sanctuaire, et qui est représenté sous sa forme primordiale et sous la forme de générateur. Ici se présente donc à nouveau l'intéressante observation qui me fut faite par M. Lepsius, à Karnak, relativement à la forme symbolique des colonnes en bouton de fleurs tronquées.

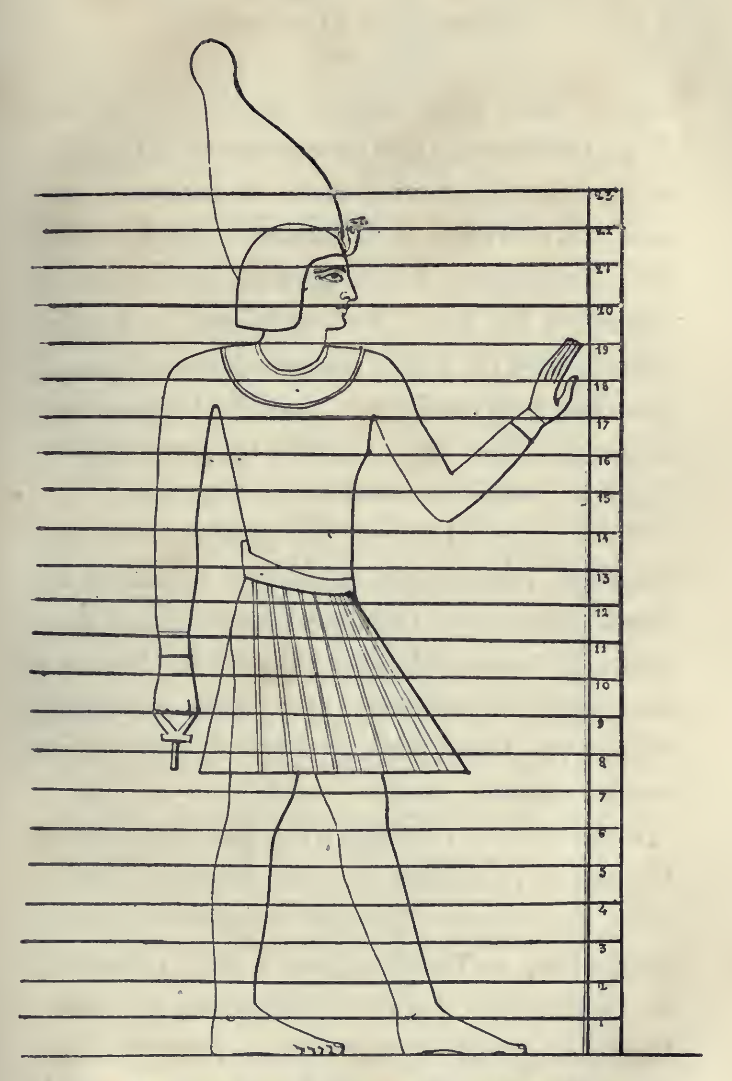


Quoi qu'il en soit de cette remarque, en parcourant les chambres de Qournah, nous avons rencontré une tête de Séti Ier d'une beauté rare. Comme nous étions assis à l'ombre du temple, des fellahs sont venus nous offrir quelques antiquités, la plupart un peu suspectes, qu'ils disaient avoir trouvées parmi les décombres, entre autres un morceau de bas-relief représentant un bélier dessiné et modelé d'un ciseau exquis. Je l'ai acheté en me disant : Si c'est là une contrefaçon, que devait être l'original ! Les artistes égyptiens,

quand ils sont en présence de la nature, sans autre préoccupation que de rendre leurs modèles, sont incomparables. Ils sont naïfs, ils sont vrais, mais ils choisissent dans la vérité naïve les traits qui lui donnent du style, en négligeant ce qui serait étranger au caractère.

A chaque jour suffit sa peine, dit le proverbe, et notre peine consiste à nous instruire par l'admiration, par les yeux. Le jour baisse ; la caravane regagne Louqsor ; mais la journée, finie pour tout le monde, n'est pas encore finie pour moi. J'ai fait vœu de retourner à Karnak et un sculpteur éminent, M. Guillaume, veut bien, par amour de l'art et par amitié pour moi, me venir en aide dans l'accomplissement de ce vœu. En visitant les salles de granit qui renfermaient le sanctuaire de Karnak, nous avions remarqué, l'avant-veille, une figure représentant le canon des proportions du corps humain. Le soir, nous avons repris, MM. Guillaume, François Lenormant et moi, le chemin de Karnak pour revoir et dessiner cette figure. Nos âniers portaient des flambeaux. Les sphinx à tête de bélier prenaient à ces lueurs nocturnes des physionomies étranges. Le petit bois de palmiers paraissait grand et profond et la solitude n'avait plus de bornes. Enfin, après avoir gravi, non sans péril,

des montagnes de colonnes écroulées, nous avons retrouvé le sanctuaire et j'y ai dessiné la figure canonique à la lumière d'un flambeau de résine. Elle est divisée, non pas en vingt et une parties et un quart, comme l'avait écrit Diodore de Sicile, mais en vingt-deux parties et un quart. Il faut le dire, ce canon, gravé sur des murailles qui sont de plusieurs siècles antérieures à la salle hypostyle, ne concorde pas avec les principales lignes tracées par la nature. Il ne vaut pas, à beaucoup près, celui de la dix-neuvième dynastie (dont la figure est reproduite dans la *Grammaire des arts du dessin*) qui divise la hauteur du corps humain en dix-neuf parties égales. C'est là une règle parfaite, parce que chaque division tombe sur un des points de section marqués par le compas du divin géomètre. Les proportions sont prises sur un homme dont on suppose les bras collés au corps, les mains étendues, et les divisions coïncident avec l'attache des pieds, le rentrant du mollet, le bas et le haut de la rotule, l'extrémité du médius, l'articulation (métacarpo-phalangienne) du médius, l'attache du poignet, le pubis, le nombril, les saignées et la naissance des hanches, les pectoraux, la pomme d'Adam (cartilage thyroïde), la pointe du nez, le bas des frontaux, le sommet du crâne, ou

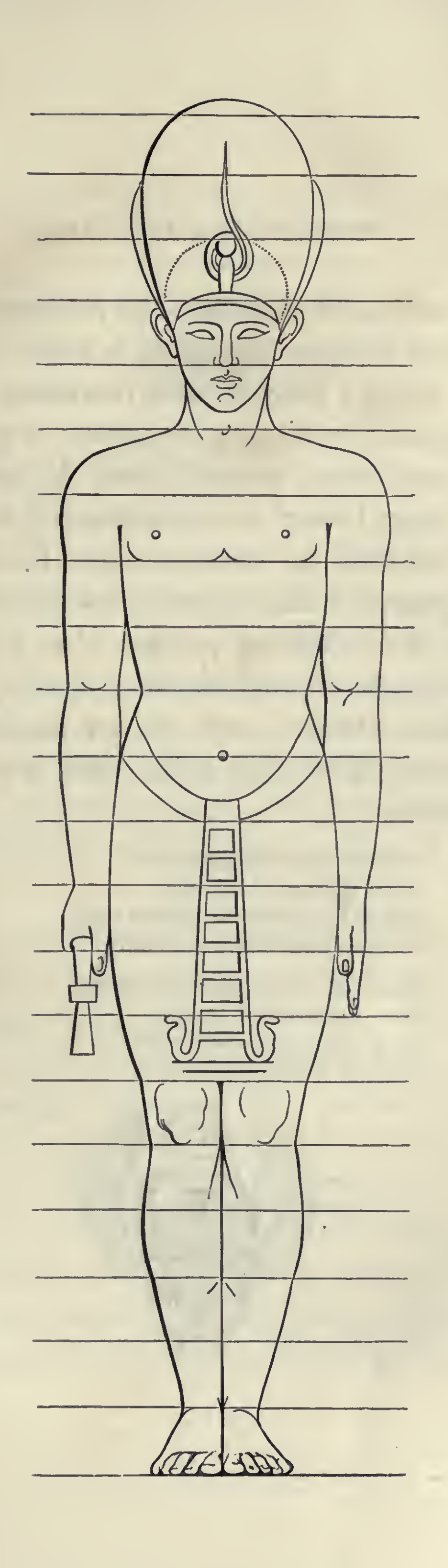


Canon des proportions du corps humain (ruines de Karnak).

vertex. Dans cette règle de proportion, le médius se trouve être le dix-neuvième de la hauteur, et peut conséquemment servir de commune mesure. Au contraire, la division en vingt-deux parties, compliquées d'une fraction, ne satisfait ni l'esprit ni les yeux. Non-seulement ce nombre fractionnaire ne donne pas un commun diviseur, mais une telle manière de mesurer la figure humaine aplatit les pieds, affaibit les genoux, place trop bas l'ombilic et rend le col trop court.

Notre tâche est finie... Des aboiements se font entendre. Des chacals paraissent au-dessus des ruines amoncelées. La lumière agitée de nos flambeaux fait ressembler les colonnes de Karnak à des rangées de fantômes, et projette des ombres effrayantes. L'ensemble du spectacle a pris un caractère sublime...

Nulle part la tristesse n'est plus triste qu'en Égypte, et je conçois que les premiers anachorètes, les disciples d'Antoine et Antoine lui-même aient choisi la Thébaïde pour y vivre retranchés du monde et à l'abri des tentations du siècle. Depuis le commencement de nos pérégrinations, nous étions sans nouvelles des nôtres et de la France. Les lettres qu'on avait dû nous écrire s'étaient sans doute égarées, et cela nous jetait



dans une inquiétude amère, cela élargissait encore le désert qui nous séparait de la patrie. Enfin, à notre retour à Louqsor, nous trouvâmes un journal apporté par d'autres voyageurs, et ce journal déjà bien vieux, puisqu'il datait de huit jours, nous apprit la mort de Sainte-Beuve et les massacres d'Aubin. Le découragement, la nostalgie, sont prompts à venir quand on est si loin de son pays, et ne dirait-on pas que c'est à Louqsor, sous l'empire d'un tel sentiment, que le poëte des *Emaux et Camées* a écrit ces vers par lesquels il fait entrer la nostalgie jusque dans le granit des obélisques :

« Devant les colosses moroses
Et les pylones de Louqsor,
Près de mon frère aux teintes roses
Que ne suis-je debout encore !

Plongeant dans l'azur immuable
Mon pyramidion vermeil,
Et, de mon ombre sur le sable,
Ecrivant les pas du soleil ! »



ESNEH

Cléopâtre eut tant de joie et fut si fière d'avoir eu un fils de César qu'elle fit bâtir un temple à Hermonthis, en commémoration de sa délivrance. La ville antique est aujourd'hui le village d'Erment. Il est situé sur la rive occidentale du Nil, et protégé contre les crues du fleuve par un quai. Mais le temple d'Hermonthis n'étant pas noté dans notre itinéraire, notre prochaine station est fixée à Esneh.

Esneh, jolie ville arabe, coupée de jardins, ravissante à voir au soleil de quatre heures, est aussi riante, aussi animée du côté du fleuve, qu'elle est intéressante, à l'autre extrémité, par des accidents pittoresques, et des parties calmes, de l'aspect le plus doux. Des toiles de couleur et des châles, fabriqués dans la ville même, sont tendus le long des maisons, non pas à notre intention, paraît-il, mais pour honorer les souverains de l'Europe auxquels le vice-roi fait en ce moment les honneurs de l'Égypte, en attendant l'inaugu-

ration prochaine de l'isthme de Suez. La ville est donc parée et brillante. Sur toutes les portes de ses magasins, sur toutes les devantures de la place qui lui sert de marché, elle exhibe les produits variés de son industrie : des poteries, qui sont communes par la matière, mais toujours distinguées par le décor, même le plus simple, des châles dits *milayeh*, des mouchoirs à belles rayures, des toileries, des cotonnades, des tarbouches. Chacun a mis ses plus beaux habits. L'allégresse de la cité se manifeste tout d'abord par les triomphes de la couleur et nous rappelle les petites villes du midi de la France, lorsqu'elles sont endimanchées pour célébrer la Fête-Dieu.

Un temple ! me devrais-je inquiéter d'un temple! dans une contrée où il y en a tant et de si beaux! Mais le temple d'Esneh, qui est de date récente, puisqu'il ne remonte qu'au temps des Ptolémées, est trop charmant pour ne pas attirer notre attention. D'ordinaire les monuments s'élèvent et l'on y monte : ici le temple s'abaisse, et l'on y descend. Si Méhémet-Ali n'avait pas dégagé ce qu'il en reste, le portique du pronaos, ce portique aurait fini par disparaître, enfoui sous les constructions d'une ville industrielle, qui loge où elle peut ses balles de coton, ses sacs de blé,

ses marchandises à vendre, et qui n'a pas le moindre scrupule de convertir un sanctuaire en magasin, et d'asseoir ses métiers sur les chapiteaux les plus élégants, les plus nobles.

Ils sont, en effet, bien nobles et bien élégants, les chapiteaux du portique, ou si l'on veut, de la salle hypostyle, soutenue par quatre rangées de six colonnes. Ils représentent la tête d'un palmier dont les branches s'épanouissent régulièrement et avec grâce. Les fûts des colonnes ont une diminution délicatement mesurée. Les bases sont rondes, comme il convient de les faire à tous les supports autour desquels la circulation doit être facile et sans aspérités. Il appartenait aux Romains, artistes puissants, mais rudes, d'innover dans l'architecture, par ces plinthes carrées, ces *semelles* qui, placées sous le pied des colonnes, affligent l'œil par leurs angles et offensent l'esprit qui ne saurait y voir d'autre intention que celle de blesser les chevilles du passant. Les Grecs, en réduisant les proportions démesurées des monuments égyptiens, ont humanisé l'architecture et ils y ont introduit tour à tour l'élégance virile de l'ordre dorique, et la grâce de l'ordre féminin, l'ordre ionique. Mais là où les Égyptiens n'avaient figuré que la vie végétative, les Grecs ont placé les ima-

ges d'une vie supérieure, comme je me réserve de vous le prouver à propos des fameuses colonnes de Beni-Hassan.

Ce qui nous étonne, c'est que la sculpture du temple d'Esneh soit si peu digne du ciseau égyptien et du ciseau grec, sans parler des jeux de mots et des calembours que les Égyptologues y ont remarqués dans les signes hiéroglyphiques. Bien que les artistes de la Grèce soient inférieurs à ceux de l'Égypte dans l'art du bas-relief, il est difficile de ne pas attribuer plutôt à des sculpteurs romains ces marques de décadence, en fait de glyptique. Au surplus, le temple d'Esneh ne fut achevé que sous les empereurs, et ne dut être décoré que durant le second siècle de notre ère. Champollion a lu le nom de Tibère sur la porte du pronaos, les légendes de Vespasien et de Titus sur la corniche de la façade, celles de Trajan et d'Antonin sur quelques colonnes. Enfin les derniers cartouches sont ceux de Septime Sévère et de Géta, dont les images sont sculptées ou, si l'on veut, gravées en bas-relief sur les parois du pronaos. Mais le cartouche de Géta fut martelé par ordre de Caracalla qui, non content d'assassiner son frère de sa propre main, voulut que le nom de Géta fût effacé sur tous les monuments de l'em-

pire. Et même au fond de la haute Égypte, il ne se trouva pas un préfet romain, capable de désobéir à un ordre donné le lendemain d'un tel crime !

Je laisse à décider aux savants si le zodiaque d'Esneh, qui est sculpté au plafond du portique et qui n'est pas moins célèbre que celui de Denderah, témoigne de la connaissance qu'auraient eue les anciens Égyptiens de la précession des équinoxes. Il faudrait pour cela que ce monument fût une copie d'après des zodiaques d'une époque bien antérieure, puisqu'il est prouvé par des légendes nombreuses que le temple date seulement du premier ou du second siècle de notre ère. Mais quelle que soit l'opinion des astronomes à cet égard, il importe de rappeler ici que les Ptolémées et les Romains, soit pour faire la conquête morale de l'Égypte, soit pour se rendre ses dieux favorables, reconstruisirent beaucoup de temples d'une haute antiquité détruits par les Perses, et les élevèrent sur les mêmes modèles, avec quelques variantes dans la physionomie des supports et dans le caractère des chapiteaux.

Esneh est, comme Qéneh, un séjour assigné aux almées, ou plutôt aux *ghawasies*, par Méhémet-Ali ; elles y sont internées. Aussi va-t-on nous

donner le divertissement qu'on ne manque jamais d'offrir aux voyageurs. Des torches sont allumées devant notre flottille et, non loin du fleuve, des Arabes nous préparent le spectacle d'une fantasia, qui doit être suivie d'une danse, le tout à la lueur de cent lanternes, sous des sycomores et des acacias en fleurs. Mais ces fêtes, en perdant de leur nouveauté, ont perdu un peu de leur saveur, et j'imagine que, pour mieux jouir de ces tableaux, il faut s'en éloigner un peu, d'autant que la musique arabe, dont les instruments ont de l'aigreur dans leurs vibrations, est plus agréable à distance. Je me suis donc reculé jusqu'à l'extrémité du bocage pour contempler le tableau, et comme la causerie du jour avait roulé, je ne sais pourquoi, sur les vases grecs, il se trouve que de loin ces danses aux flambeaux, sous les arbres, ont pris un air mythologique. Les spectateurs, rangés autour des danseuses, sont perdus dans l'ombre. Les mouvements rhythmés des jeunes filles, dont les robes blanches, cousues d'or, brillent aux lumières, les canges du Nil. nos navires à l'ancre, un fleuve qui ressemble à la mer, tout cela me reporte aux temps antiques. Assis au pied d'un arbre et plongé peu à peu dans un de ces rêves que procurent la fatigue du corps et le sommeil de l'esprit, je me figure

avoir abordé dans l'île de Naxos. Ariane a été abandonnée ici par Thésée. En ce moment elle est endormie au plus épais du bocage, pendant que ses compagnes forment, là-bas, des chœurs de danses, au son des flûtes et des cymbales. Dionysus arrive du fond des Indes, glorieux et beau. Sa flotte l'a débarqué sur le rivage de l'île avec ses compagnons, ses éphèbes, ses esclaves asiatiques et son cortége de satyres et de ménades. Il s'avance en triomphateur, monté sur un dromadaire et vêtu d'une tunique brodée, par-dessus laquelle une peau de panthère vient se nouer sur sa poitrine. Il est couronné de lierre. Ses jambes sont couvertes d'un haut-de-chausses zébré et ses pieds chaussés d'endromides. Des biches, des boucs, des tigres apprivoisés, des lions soumis suivent sa monture. En avant, marche un satyre citharède, Dithyrambus, et, à côté de lui, Marsyas joue de la double flûte, tandis que des femmes accompagnent la musique sur les tympanons et les crotales. Des éphèbes nus, et d'autres qui ont leur chlamyde roulée sous le bras, portent des thyrses, des strigiles, des flambeaux. Les ménades tiennent des canthares, des œnochoé, des seaux, des fruits. Arrivée au bocage, la troupe se disperse ; les danseuses s'enfuient, poursuivies par les satyres, les

ménades courent vers la montagne pour y attirer les éphèbes, et Dionysus descendu de sa monture aperçoit Ariane endormie, admire sa beauté et, lui mettant sur la tête le lierre dont il était couronné, il la réveille doucement... mais la fille de Minos qui, en ouvrant les yeux, a cru revoir l'ingrat Thésée, se jette dans les bras du héros, avant d'avoir reconnu un dieu.... Cependant la musique se tait brusquement et le silence me tire de ma rêverie. Le spectacle est fini, les danseuses ont disparu, les lanternes meurent dans le bois. Nous ne sommes pas dans l'île de Naxos, mais en Égypte, et c'est le Nil qui m'avait donné l'illusion de la vaste mer...

Les Ptolémées, disions-nous, ont rebâti, sur les anciens modèles, les temples antiques, saccagés par les soldats de Cambyse : voilà comment s'explique ce fait, au premier abord inexplicable, que le type des temples égyptiens est justement le temple d'Edfou (*Apollonopolis magna*), qui est un monument ptolémaïque. Fondé par Philopator, il ne fut terminé que sous les premiers empereurs romains, du moins on peut le présumer d'après une figure de l'empereur Claude, représenté sur un des massifs de la façade, adorant les divinités locales. Du plus loin qu'il aperçoit le temple



Pylone du grand temple d'Edfou.

d'Edfou, le voyageur, après avoir été tant de fois étonné, est encore saisi d'étonnement, à la vue de deux tours carrées qui ont trente-six mètres d'élévation et qui forment à elles deux avec la porte qui les sépare un frontispice de soixante-treize mètres en largeur. Sur ces pylones on voit se dessiner, entre autres figures colossales, celle d'une Ptolémée qui, à l'exemple des Ramsès, tient par les cheveux un groupe d'ennemis vaincus et menace de les exterminer. Les jambages de la porte, qui ont seize mètres de haut, sont ornés de deux grandes figures de femmes en pied, qui ne manquent ni de charme ni de finesse. Ce fut sous le règne de Dionysos, frère et mari de Cléopâtre, que le pylone fut décoré. Après avoir franchi cette porte gigantesque, on se trouve dans une vaste cour dont trois côtés forment une galerie continue et spacieuse, soutenue par trente-deux colonnes. Le quatrième côté de la cour, celui qui fait face à l'entrée monumentale, est le portique de l'avant-temple, salle hypostyle portée par dix-huit colonnes sur trois rangs. Les entre-colonnements en sont fermés, à droite et à gauche de la porte, par un mur à mi-hauteur, comme au pronaos de Dendérah. Cela diminue la lumière de ce premier portique, après lequel en vient un second de pro-

portions moindres. Celui-là conduit à de grandes salles sombres qu'il faut traverser pour arriver au sanctuaire, lequel est plongé dans une profonde nuit.

Toutes les parties du monument, pylones, murailles, colonnes, chapiteaux, piédroits, corniches, sont couvertes à profusion de signes hiéroglyphiques et de sculptures molles, sans caractère, revêtues de couleurs ; mais ces reliefs, inscrustés dans la pierre, laissent tout leur calme aux grandes lignes, toute leur unité aux grandes surfaces, et aux galbes des colonnes leur pureté. Ce que l'architecture du temple présente ici de plus remarquable, après son admirable conservation, c'est que les chapiteaux y sont variés avec symétrie. Chaque colonne, dans une même rangée, a son chapiteau particulier ; mais ces variétés se répètent, avec le même ordre, dans la colonnade correspondante. La fleur épanouie du lotus et du papyrus, à laquelle sont liées d'autres plantes aquatiques, à tiges triangulaires, tel est le motif dominant qu'on y retrouve à travers les modifications intentionnelles et alternantes que l'architecte y a introduites. Le plus gracieux de tous ces chapiteaux est celui qui se compose de neuf branches de palmier, serrées autour de la campane ren-

versée et formant une suite de panaches. Ainsi l'artiste, s'inspirant des libres créations de la nature, y a puisé les motifs de sa décoration architectonique, et il a suffi d'en régulariser les formes élégantes et souples en les mesurant au compas du géomètre.

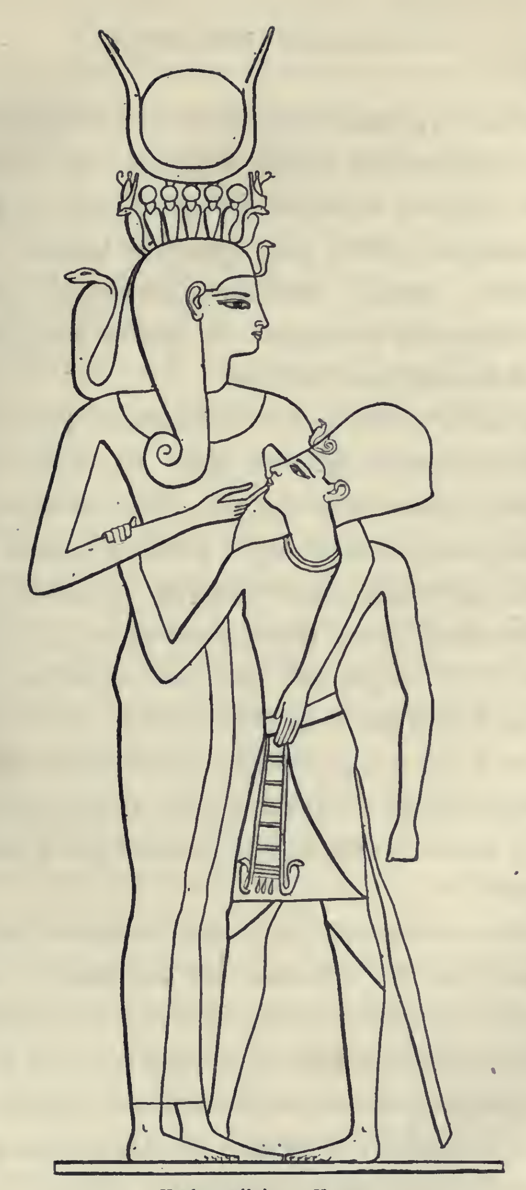
Un spectacle étrange nous attendait dans la cour entourée de colonnes : c'était celui d'un exercice que devaient faire devant nous des Bécharis, appartenant à une des plus sauvages tribus de l'Afrique méridionale. Ces hommes au teint brûlé, aux chevaux crépus et laineux, au visage dur et laid. brandissaient des lances, se menaçaient en mesure, au son d'une musique enragée, frappaient sur des boucliers et bondissaient en poussant des cris de bêtes féroces. Plusieurs d'entre nous ont assisté à cette représentation barbare du haut des pylones. Il a fallu y monter par un escalier rectangulaire de cent quarante-cinq marches, éclairé au moyen d'ouvertures étroites au dehors, mais dont l'ébrasement est très-large. Du sommet de cet édifice grandiose nous avons joui d'une superbe vue, celle que présente le contraste des rivages du Nil avec les montagnes libyques, de la fertilité la plus merveilleuse avec le plus affreux désert.

Il n'est rien de tel pour bien connaître le génie d'un peuple, que de parcourir la contrée qu'il habite. Aucun genre d'information ne vaut un voyage quand on le fait avec la volonté de chercher le vrai. On peut ici vérifier sur le vif ce que Bossuet a dit par intuition : « La température toujours uniforme de l'Égypte y faisait les esprits solides et constants. » C'est un grand trait qui, dans sa simplicité, est lumineux. On s'explique comment les Égyptiens ont été si semblables à eux-mêmes, au sein d'une nature si uniforme, sous un ciel immobile, en présence de ces phénomènes invariables du Nil, d'où leur vie même dépendait. La mythologie de ce peuple, ses mœurs, son esprit de famille, son goût pour l'agriculture, sa douceur qui le rendait facilement esclave, sa manière de comprendre les arts, son architecture, tout devient plus aisé à comprendre dès qu'on respire l'air pur de l'Égypte, dès qu'on reçoit les rayons du soleil qui l'embrase, dès qu'on navigue sur le fleuve qui la féconde.

L'architecture ! elle est en Égypte ce que fatalement elle devait être, colossale et par cela même imposante. Pourquoi y aurait-on inventé la voûte quand on avait des pierres assez grandes pour couvrir la distance d'un support à l'autre ? Pour-

quoi les Égyptiens auraient-ils posé sur leurs édifices des combles à deux pentes ou des coupoles, quand ils n'avaient à craindre ni la neige ni la pluie? Pourquoi auraient-ils employé de petits matériaux où la nature leur en fournissait d'énormes? Alors qu'ils trouvaient dans les carrières d'immenses blocs de calcaire, de grès ou de granit, pour quelle raison auraient-ils pris la peine de les débiter, se trouvant assez habiles pour les extraire et les transporter à pied-d'œuvre ?... Ainsi, les édifices en plate-bande, les lignes horizontales des couvertures, et les sentiments de calme et de durée qui s'y attachent, tiennent en grande partie aux influences du climat et du sol, en même temps qu'ils traduisent les pensées d'un peuple que la nature a fait « solide et constant » et qui, croyant à l'immortalité de la vie, voulait une architecture impérissable comme elle.

Justement, nous voici à Gebel-Silsileh (ou Silsilis), c'est-à-dire à ces carrières où l'on puisa les pierres de tant d'édifices. Ici les rives du fleuve se rapprochent au point qu'on a pu croire que les montagnes, aujourd'hui séparées, avaient été au temps jadis réunies, et que le Nil, à force de battre les rochers de grès qui lui barraient le passage, avait fini par les briser comme il avait brisé les



Hathor allaitant Horus.

granits de la première cataracte, qui s'opposaient à son entrée dans la haute Égypte. Sur la rive droite sont les carrières exploitées aux époques pharaoniques. Mais quel effrayant labeur elles accusent ! Quelles immenses excavations pratiquées dans ces montagnes de pierres par la pioche et la sape du travailleur !

La moitié au moins de l'architecture égyptienne y est représentée par des vides. Ces vides sont cernés de murs taillés à pic, d'une hauteur de quinze à vingt mètres, ou de parois disposées par étages, en retraite l'un sur l'autre. La carrière est tantôt dans le creux, tantôt à ciel ouvert. La montagne a été coupée par tranches régulières, et, suivant l'observation de Mariette-Bey, il est clair que ceux qui ont exploité les carrières de Silsilis n'ont pas employé la poudre. Cela seul le prouverait, si nous n'en étions pas certains par d'autres raisons.

La rive occidentale est la plus curieuse à explorer parce qu'elle renferme des monuments notables, des chapelles creusées dans le roc (des *spéos*), qui datent de trois mille trois cents ans, des grottes funéraires, des stèles, des statues sculptées à même le rocher. A mesure que les carrières se vidaient, les rues en devenaient des tombeaux. Le

plus beau des spéos de Silsileh est celui dont on aperçoit de loin les quatre piliers massifs, réservés dans la montagne excavée. Il est du règne d'Horus, dernier roi de la dix-huitième dynastie. Notre attention s'est portée sur des tableaux sculptés à l'angle sud-ouest du monument, tableaux que Mariette nous avait signalés et qui sont dignes, en effet, de toute admiration, surtout celui de la paroi du sud. On y voit une déesse (sans doute la Vénus égyptienne, Hathor) allaitant ce roi encore enfant qui porte le nom même du fils de la déesse. Le groupe est charmant de douceur, de noblesse et aussi de naïveté. Le dessin en est pur, le travail exquis, et s'il y a quelque part des sculptures plus belles, ce n'est pas ici, du moins, qu'on les imagine ou qu'on les regrette.

Au moment où nous regardons le tableau de la paroi occidentale, elle reçoit les rayons du soleil. La scène que présente ce tableau célèbre a été plusieurs fois retracée sur d'autres monuments et pour d'autres pharaons : c'est un triomphe, le triomphe d'Horus rentrant en Égypte après ses victoires dans le pays de Kousch. Le roi est porté sur un magnifique palanquin par douze chefs militaires, et sur sa tête on agite le flabellum ; il reçoit les hommages des grands dignitaires et des prê-

tres. Des prisonniers de l'Éthiopie rehaussent l'éclat de sa marche triomphale ; il est précédé et suivi, comme tous les souverains du monde, de gardes, de tambours, de trompettes, de soldats qui s'avancent le bouclier sur l'épaule et « de toutes les choses qui plient la machine vers le respect et la terreur, » dit Pascal.

A partir de Silsileh, les montagnes de grès, succédant aux montagnes de calcaire à la teinte dorée, donnent un caractère de sévérité aux bords du Nil ; les cultures sont plus rares, le sable est plus étendu, plus abondant ; il envahit le rivage ; il a enseveli depuis longtemps la ville antique de Koum-Ombos, et il a chassé les habitants de la ville moderne. C'est le désert qui monte. Le temple, déjà enfoui jusqu'aux trois quarts de ses colonnes, sera bientôt dévoré.

Le dieu-crocodile, principe des ténèbres, était un de ceux que l'on adorait dans ce temple double, dont une partie était consacrée au principe de la lumière, personnifié par Horus. On pourrait s'étonner que le crocodile ait eu des adorateurs ; mais il faut songer que la peur a élevé autant de temples que l'amour. Les Grecs, pour conjurer les Furies, filles de la Nuit, leur donnaient des fêtes, leur consacraient des autels, et les appelaient

les bonnes filles, les Euménides, non point par ironie, par antiphrase, mais afin de les apaiser et de se les rendre vraiment favorables, comme me le disait, sur l'acropole d'Athènes, un savant archéologue athénien, Pittakis. Dans le nome dont la capitale était Ombos — car il y a eu jadis une capitale en cet endroit où il n'y a plus un atome de vie ! — le crocodile fut une divinité purement locale et qui était exécrée dans d'autres nomes. Le poëte Juvénal parle des querelles religieuses qui armèrent les habitants d'Ombos contre ceux de Dendérah, ennemis acharnés du dieu-crocodile. Cette fois encore nous sommes dans un ancien temple de la dix-huitième dynastie, qui fut rebâti par les Lagides et terminé sous le règne de Ptolémée Dionysos et de sa sœur qu'il avait épousée, la fameuse Cléopâtre. Au plafond se trouvent sculptées deux figures canoniques des proportions humaines. Le corps y est divisé en vingt-deux parties et un quart, comme sur le canon de Karnak. M. Lepsius m'assure que je trouverai ces figures dans son ouvrage et qu'il est inutile de les dessiner.

A mesure qu'on approche d'Assouan, le contraste s'accentue entre la végétation et la mort du sol. Plus le désert est horrible, plus riant est le

paysage qui le borne, plus beaux sont les pâturages et les bouquets de palmiers. Les rochers ne sont plus de grès, mais de granit. Nous touchons à l'antique Syène, aujourd'hui Assouan. Ici mourut Juvénal. Il y avait été relégué par Adrien qui, sous couleur de lui donner le commandement d'une cohorte, se débarrassa du satirique. Mais quelle étrange ville, à l'heure où nous y arrivons, à nuit close! Assouan est toute resplendissante de lumières; elle est illuminée pour d'autres voyageurs. Ces lanternes de couleur sont suspendues aux cordages de notre flottille et des autres navires. Des flammes rouges et bleues, des feux de Bengale jettent des teintes fantastiques sur cette cité africaine, étonnée de se voir traversée par des fusées volantes, et d'entendre les bombes d'un feu d'artifice. La peau noire de ses habitants devient rose. La réalité ressemble à un songe; on se croirait devant un port de mer, au cinquième acte d'une féerie.

Le lendemain, au petit jour, la ville a repris son caractère archi-africain : on y sent le voisinage de la Nubie. Ses marchands nous offrent des armes singulières, des massues en bois d'ébène, des lances, des javelots, des poignards du Soudan, des cafetans de soie, des tapis aux colorations

fières, que l'on peut dire durement harmonieuses. On nous présente aussi des plumes d'autruche et des pagnes. Le pagne, seul vêtement des jeunes filles d'Éléphantine (en face de Syène), est une ceinture à laquelle pendent de minces fils de cuir, formant une frange assez touffue, mobile et frissonnante, ornée de perles et de coquillages. Il faut dire que les habitants sont vêtus d'un ardent soleil, et qu'Assouan passe pour le lieu le plus chaud de la terre. Parmi ces tribus encore barbares, les jeunes filles à la mode ont un anneau d'or passé dans la narine droite. Des dames anglaises que n'effarouche point cette quasi-nudité des Éléphantines, leur achètent des colliers et leur font des cadeaux, *backchisch*. La seule chose qui rappelle ici la civilisation, c'est le télégraphe électrique, passant sur la tête de ces jolies sauvagesses.

Une solitude effrayante, hérissée de granits sombres, sépare Assouan de Philœ. Des inscriptions sont gravées sur les rochers, les unes héroïques, les autres familières ou même grotesques, celles-ci tracées par des gamins antiques. Nous étions partis à l'aurore. Nos montures étaient des ânes et des chevaux. M. Balard, un des illustres savants de l'expédition, cheminait sur un dromadaire ; il traversait le granitique désert en

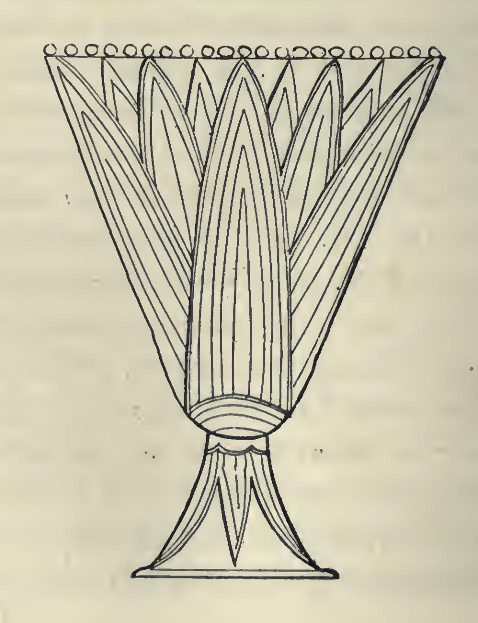
cravate blanche, toujours plein de souvenirs littéraires, toujours aimable, délicatement poli et ancien régime. Des barques nous attendaient pour nous conduire dans l'île de Philœ. Les passes sont dangereuses. On y entendait gronder la cataracte dont les derniers rochers obstruaient le fleuve. A tout instant les barques pouvaient toucher et nous précipiter dans le Nil. Les mariniers avaient entonné un chant solennel et monotone ; leurs rames battaient en cadence les flots irrités, et le charme de cette musique, perpétuée par la tradition depuis les temps les plus reculés, ajoutait un plaisir un peu âcre au danger couru. Enfin nous abordâmes dans l'île, une île déserte, mais enchantée. La nature ici l'emporte sur l'architecture, et pourtant les temples sont beaux d'aspect et revêtus encore de leurs vives couleurs. L'inscription gravée sur le premier pylone nous a touchés profondément : cette inscription dit que l'armée française, commandée par Desaix, est arrivée victorieuse aux cataractes le 18 ventôse de l'an VII. Pendant qu'un de nous la lisait à voix haute, tous les Français se sont découverts.

La petite île de Philœ était l'île sainte des Égyptiens, parce qu'elle renfermait le tombeau d'Osiris. Quand on jurait par *Osiris qui est à Philœ,*

ce serment était regardé comme inviolable. L'île n'a qu'un kilomètre de tour. La végétation en est riche, mais intermittente et coupée de ruines. Les crues du Nil ne peuvent l'atteindre. Ce serait un poétique séjour pour qui saurait y arranger sa vie, dans un kiosque délicieux construit sous Tibère au bord du Nil. C'est une chambre à ciel ouvert (hypèthre), sans doute inachevée; elle est entourée de quatre colonnes dont le chapiteau représente des fleurs de papyrus, sur trois rangées, à divers états de croissance. L'entre-colonnement est fermé à mi-hauteur par un mur. La colonne, pour plus d'élégance, est surmontée d'un dé très-élevé qui porte l'architrave, et qui forme au-dessus de l'entre-colonnement une sorte de fenêtre carrée augmentant le volume d'air et contrastant avec la rondeur des chapiteaux épanouis. Les seuls habitants de l'île sont ce petit monument et trois temples dont l'un fut construit par Nectanebo, le dernier des Pharaons, quelque trente ans avant la conquête d'Alexandre; l'autre fut élevé à Isis par Ptolémée-Philadelphe et continué par ses successeurs; le troisième, qui est périptère, fut consacré par Ptolémée-Épiphane à la délivrance d'Isis, mère d'Horus. Les formes et les caractères de l'architecture des Lagides se retrouvent dans

ces deux derniers temples, où la grandeur égyptienne tourne à la grâce, et, relativement parlant, confine même au joli.

Si le débordement du Nil n'était pas cette année aussi extraordinaire, notre voyage se terminerait ici par le toast éloquent que vient de porter à la patrie le docteur Broca, dans le portique du grand temple où nous sommes tous réunis. Mais il nous reste encore à visiter deux merveilles de l'Égypte, le monument d'Abydos et les grottes de Beni-Hassan, et une des sept merveilles du monde, les Pyramides.



ABYDOS

C'est un privilége de l'Égypte que ceux qui veulent la visiter sont forcés de la voir deux fois. Après avoir remonté le fleuve, il faut le descendre, parce que l'immensité des déserts environnants ne vous ménage aucune autre issue. Mais le lecteur qui a bien voulu nous suivre n'aura pas, comme nous, à repasser par le chemin déjà parcouru. Il nous laissera ruminer nos impressions et nos souvenirs ; et cependant il ne saurait nous abandonner avant d'avoir passé par Abydos. Quiconque s'intéresse à l'Égypte, — et quel homme éclairé peut ne pas s'intéresser à un tel pays? — doit faire une excursion aux ruines d'Abydos, situées à quatre heures de Girgeh, sur la rive gauche. Aussi bien, jusqu'aux deux tiers de la route, la campagne est charmante, et donne le spectacle de la plus heureuse végétation. Il y a quelques jours à peine que le Nil s'est retiré, et déjà la terre se couvre d'un vert tendre et frais. La germination a commencé; le froment s'annonce, le paysage est

riant, coupé de canaux, planté d'arbres et richement cultivé, mais inondé par places, les digues ayant été rompues en plusieurs endroits par la violence de la crue.

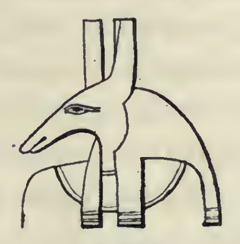
Chemin faisant, on aperçoit des hameaux, l'on traverse des villages et de grandes fermes que l'on dit exploitées par des familles coptes, et qui ont quelque ressemblance avec celles des pays agricoles de l'Europe. Des oies, des poules, des canards font une agréable diversion aux antiquités dont l'image est toujours présente à notre esprit. Enfin, après deux ou trois heures de marche, la caravane quitte la digue, et met le pied dans le désert. Encore une heure et demie de route, et nous atteindrons Abydos; mais il faut auparavant traverser la nécropole fameuse où les riches personnages de toutes les parties de l'Égypte venaient se faire enterrer pour reposer auprès de la tombe d'Osiris. Osiris eut, en effet, plusieurs tombes, et ce n'est pas le côté le moins étrange de sa légende, une des plus tragiques et des plus touchantes qu'ait imaginées le génie de l'Orient.

Fils du Temps et de l'Immensité céleste, Osiris était le frère et l'époux d'Isis (dont l'âme est dans l'étoile Sirius). Dieu bienfaisant, il avait donné des lois à l'Égypte; il lui avait enseigné l'agriculture,

l'art de bâtir, le mariage, la justice; il avait tout



Osiris.



Typhon (ou Set).

réglé en vue du bonheur, et son règne fut un âge d'or. Mais il avait un frère, Typhon, le génie du

mal, l'époux de la stérile Nephtis, et ce couple le haïssait. Typhon se fit des auxiliaires des soixante-douze jours qui forment la saison la plus dure dans la vallée du Nil, et avec eux il conspira le meurtre d'Osiris. Celui-ci, revenu de ses voyages dans les contrées barbares qu'il avait voulu civiliser, fut invité par Typhon à un banquet, où ce frère odieux montra aux convives un coffre précieux qu'il offrit de donner à celui qui, en se couchant dans le coffre, le remplirait tout entier. Osiris s'y étant couché à son tour, Typhon l'y enferma, cloua sur lui le couvercle et fit jeter le coffre dans le Nil qui le porta, par la bouche pélusiaque, à la mer. Isis, éperdue, courut à la recherche du coffre, le trouva sur le rivage de Byblos où la mer l'avait rejeté, le remporta en Égypte et l'ensevelit pieusement. Elle était accompagnée par le fils du roi de Byblos, et ce jeune prince, sans pitié, ayant ri des gémissements d'Isis, la déesse lui lança un regard qui le fit mourir. Mais Typhon, ayant déterré le cercueil, le décloua, dépeça le corps et en dispersa les morceaux. La douleur d'Isis ayant touché même le cœur de Nephtis, épouse de l'horrible Typhon, celle-ci aida sa sœur à retrouver les membres épars d'Osiris, et ensemble elles leur donnèrent séparément la sépulture à l'endroit même où elles

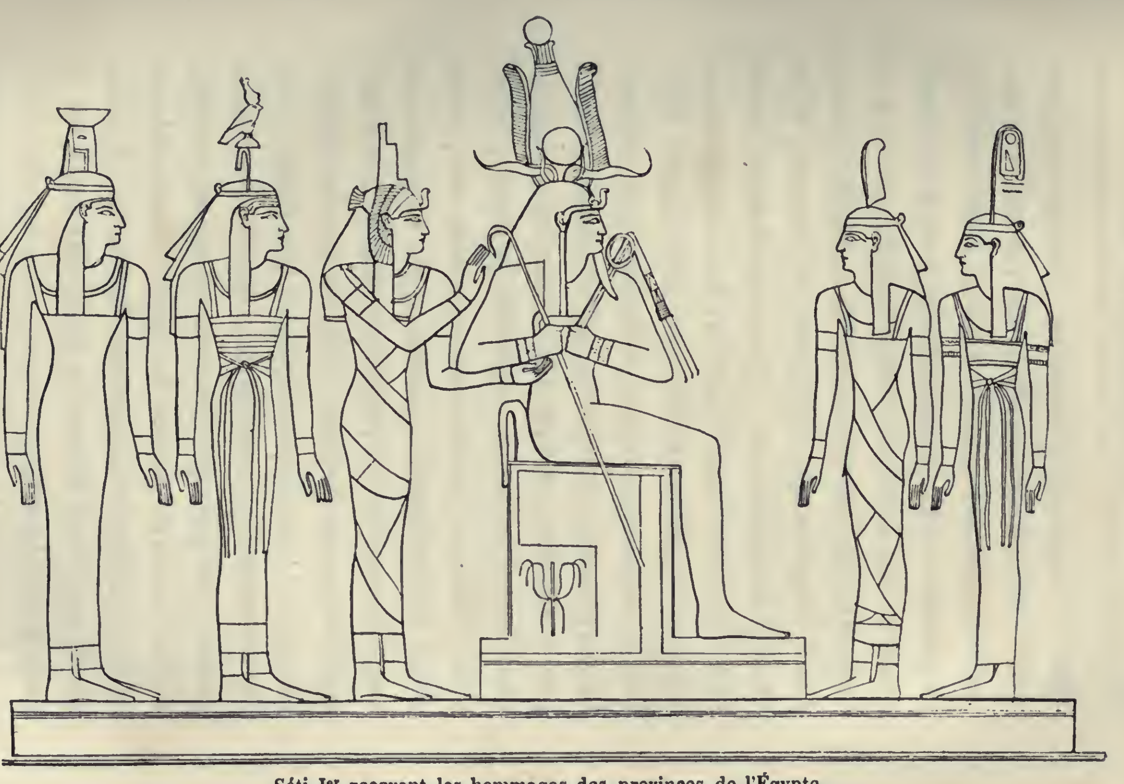
les avaient trouvés. De là les nombreuses tombes d'Osiris.

Cependant, ressuscité par l'amour d'Isis, Osiris redevient immortel. Bientôt il est vengé par son fils Horus, le dieu-soleil, qui, triomphant de l'hiver, du mal, et de Typhon, tue le serpent, arrache l'Égypte au désert, et, ne pouvant détruire le mauvais génie, le réduit à l'impuissance, le condamne à l'infécondité. Ainsi Horus symbolise par ses victoires les vérités naturelles que représente l'Apollon grec... Voilà comment l'imagination populaire conçoit les phénomènes de la nature ; voilà comment l'humanité jeune traduit son admiration en légendes et la raconte en poésies.

Ces réminiscences nous ont accompagnés jusqu'au temple d'Abydos, beau temple qui ne ressemble à aucun autre et qui appartient à la florissante époque de Séti Ier et de Ramsès II. Comme s'il était dédié à sept divinités, le temple consiste en sept nefs conduisant à sept sanctuaires. Les plafonds en sont voûtés, comme celui que nous avions vu à Deir-el-Bahari, mais ils sont formés d'assises horizontales, posées en saillie l'une sur l'autre, et dont l'échancrure, régulière et courbe, dessine une manière de voûte. Les plus habiles artistes qui aient jamais existé dans l'art du bas-relief sont ceux qui

travaillèrent sous le règne de Séti et de son fils, deux souverains qui paraissent avoir régné ensemble, à en juger par la réunion de leurs cartouches sur les inscriptions du monument. Dans le sens latéral, les colonnes serrées ne forment entre elles que des allées étroites et à demi sombres; mais la salle hypostyle, celle qui précède les sanctuaires, est plus éclairée qu'elle ne dut l'être autrefois, parce que le jour y arrive en traversant des ruines qui le laissent passer en abondance. — Ces ruines sont celles du temple de Ramsès II, temple contemporain de l'obélisque de Paris, et dont il ne reste que des fragments de murs.

Combien nous est précieux le souvenir des heures passées dans le temple d'Abydos, le 9 novembre 1869! Dans la salle hypostyle dont nous parlons, on avait étendu des nattes et des tapis, par ordre du gouverneur de Girgeh. Là se fit un repas fraternel. Assis sur la base ronde des colonnes, nous regardions les plus parfaites, les plus nobles sculptures qui aient jamais été ciselées en bas-relief. Le pharaon Séti était présent dans son temple. Sa belle tête, héroïque et humaine, douce et fière, se détachait de la paroi et semblait nous regarder avec un commencement de sourire. Un rayon de soleil venait d'entrer obliquement



Séti I[er] recevant les hommages des provinces de l'Égypte.

dans le temple, et glissant sur des figures d'une saillie infiniment discrète, leur prêtait un relief saisissant et une animation qui les faisait sortir de la muraille. Une procession de jeunes filles qui, dans le nu de leurs formes élégantes, étaient voilées de chasteté, s'avançaient vers le héros avec toute la grâce que comporte le respect. Elles étaient si aimables et si pures qu'on aurait voulu et qu'on n'osait les approcher. Leur beauté nous attirait, en même temps que leur dignité nous tenait à distance. La scène était vivante, et pourtant la pierre n'était qu'effleurée par le ciseau et frisée par la lumière ; mais la délicatesse des sculptures était unie à une telle résolution de dessin, à une telle puissance de sentiment, que dans ces jeunes filles, symbolisant les provinces de l'Égypte, on sentait vivre l'idée et palpiter le symbole... Cependant une grande ombre, projetée par les ruines, est venue tout à coup apaiser les reliefs. Ces figures adorables sont rentrées dans le mur; elles se sont pudiquement effacées, elles ont à moitié disparu, mais les pierres du temple abandonné ont conservé comme un frémissement de vie, et je me disais que, là où a passé le génie de l'art, il n'y a jamais plus de désert...

A la suite de la salle hypostyle où nous étions,

on trouve au sud un couloir dans lequel a été découvert un monument du plus haut prix pour l'histoire, une table des rois, la même dont le British-Museum possède une copie mutilée, célèbre dans la sience sous le nom de *Table d'Abydos*. Mais l'exemplaire qui a été exhumé par Mariette-Bey, il y a quelques années, est parfaitement conservé dans son intégrité. Sans contenir une liste complète des rois d'Égypte, il donne quelques noms nouveaux de Pharaons, et il confirme le classement de quelques autres dans leurs dynasties respectives. C'est le cartouche de Ménès qui ouvre la liste des rois inscrite sur la muraille, et, en voyant ce nom vieux de plus de six mille ans, nous avons éprouvé une certaine émotion, une sorte de vertige moral. Elles appartiennent donc à l'histoire, les trois premières dynasties, et Ménès, pour être le plus ancien roi connu de l'Égypte, n'en est peut-être pas le premier! Toujours est-il que son nom ne saurait être celui d'un héros des temps fabuleux, d'un ancêtre imaginaire, d'un demi-dieu, puisque le quatrième roi de la dynastie dont il a été le fondateur a laissé des témoins imposants de son existence, notamment la pyramide à degrés de Saqqarah, qui est, selon toute apparence, le plus ancien monument du monde.

La science a dû être tout d'abord effrayée de voir l'antiquité de l'Égypte reculer ainsi, non plus dans la fable, mais dans l'histoire. Cependant il a bien fallu se rendre, lorsqu'on a trouvé un témoignagne, aussi grave que celui de Manéthon, confirmé par tant de sculptures, d'inscriptions, de stèles et de statues, remontant à plus de quatre mille cinq cents ans avant Jésus-Christ et certifié encore par les découvertes que fait journellement l'égyptologie.

La liste des dynasties royales de l'Égypte a été dressée par un prêtre qui était le gardien même des archives du temple d'Héliopolis, Manéthon. Ptolémée Philadelphe, voulant connaître l'histoire du pays dont il était le roi, pouvait-il mieux s'adresser qu'au dépositaire des chroniques sacrées, à un Égyptien qui savait le grec, et qui avait été jugé digne d'entrer dans le Musée, si généreusement ouvert à tous les grands esprits de ce temps-là, dans la ville la plus éclairée du monde, Alexandrie? Quelle histoire eut jamais des sources plus respectables? Quel pays peut se flatter de posséder une certitude historique basée sur des fondements plus solides? Et si Manéthon n'est pris en défaut sur aucun des points que la science a pu éclaircir, pourquoi suspecter son témoignage sur

les autres? Encore s'il se fût borné à transcrire littéralement et sans critique les documents dont il disposait, on pourrait se défier de sa naïveté, mais nous savons qu'il avait corrigé les erreurs commises par Hérodote. Si les écrivains juifs l'ont attaqué vivement, n'est-ce point parce qu'il n'était pas favorable à leur nation, et comment l'aurait-il été quand il reconnaissait en eux la même race que celle des Hyksos (ou pasteurs) dont l'invasion avait été la grande calamité de l'Égypte?

Il en est au surplus de la Table d'Abydos comme de la *Chambre des Ancêtres*, qui, de Karnak, a été transportée à Paris, par suite du don qu'en a fait à la Bibliothèque nationale M. Prisse d'Avennes. Ni l'une ni l'autre des listes de Pharaons qui s'y trouvent n'est complète. Thoutmosis III, dans la Chambre dite des Ancêtres, et Séti Ier dans la Table d'Abydos, adressent leurs hommages à des rois pour lesquels ils avaient une prédilection dont les motifs nous sont inconnus. Ils ont fait un choix parmi leurs aïeux. Ainsi la Table d'Abydos passe sans transition de la dix-huitième dynastie à la douzième, et au delà elle nous montre quatorze légendes de rois que la science n'est pas encore parvenue à classer dans les dynasties auxquelles ils ont dû appartenir.

Quoi qu'il en soit, la précieuse liste que nous avons devant les yeux commence par le nom de Ménès, et comme, d'autre part, la table de Saqqarah constate l'authenticité des trois premières dynasties de Manéthon, il en résulte que le commencement de la monarchie égyptienne est bien antérieur (d'environ 800 ans) à la dynastie qui a bâti les Pyramides, et qui est bien réellement la quatrième. Or, je le demande, qu'était en ce temps-là le reste du monde? Où en était l'Europe antéhistorique? Les hommes vivaient dans les habitations lacustres ou dans les cavernes. Ils ne connaissaient encore ni le fer ni le cuivre. Ils n'avaient, pour se défendre contre les animaux féroces, que des silex aiguisés. Ils étaient, en un mot, de purs sauvages, tandis que leurs contemporains d'Égypte possédaient un trésor d'observations astronomiques, une architecture savante, une sculpture naïve et forte, la connaissance de la géométrie et des nombres; ils formaient un État policé, ils avaient des lois, ils avaient des arts.

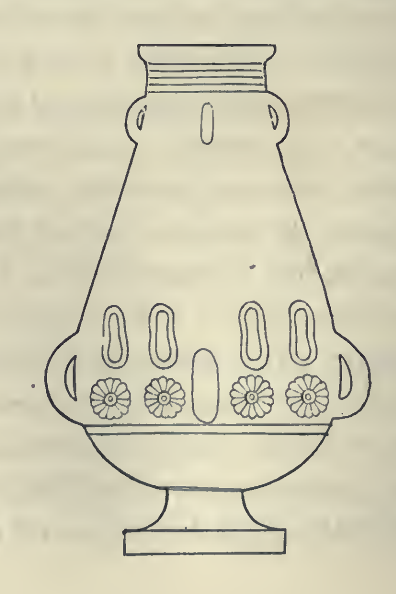
Beaucoup plus tard, comme dit M. Renan, en parlant d'une époque postérieure de quelque trente siècles aux Pyramides, « alors que la conscience nationale de la Grèce et celle de la Judée n'existent qu'en germe, alors que Ninive et Baby-

lone ne sont pas encore entre les mains des races qui feront leur puissance, l'Égypte est dans un état de maturité voisin de la décadence. »

Une brise agréable rafraîchit un peu l'atmosphère et favorise notre retour à Girgeh, jolie ville animée et curieuse, que le gouverneur a voulu *haussmaniser* en perçant des rues à travers les anciennes mosquées, et qui se bâtit maintenant des maisons neuves en briques, revêtues de faïences bleues et blanches, qu'on voit briller sur le fond sombre et mat de la construction. Mais quelle idée, grand Dieu! que celle d'aligner les rues et d'élargir les voies dans un pays dévoré par le soleil! dans un pays où la nature est si avare d'ombre que les arbres même n'en donnent point, car, à l'exception du sycomore, qui est rare dans la haute Égypte, les autres essences, telles que le mimosa arabica, le tamarix, n'offrent pas d'ombrage, de sorte que l'ombre diminue à mesure qu'elle serait plus utile : « Je ne sais, dit à ce propos M. Ampère, ce que Bernardin de Saint-Pierre aurait pensé de cette *harmonie de la nature.* »

La descente du Nil se fait rapidement. Nous revoyons des contrées et des villes déjà connues et dans lesquelles le plaisir du nouveau est remplacé

par l'impression du souvenir, comme dans la charmante ville de Siout. Déjà, en repassant à Qeneh, nous avions revu la *Bédaouïa* qui fumait sa cigarette devant un café, et qui nous regardait passer avec une bravoure sereine, ayant l'air de nous dire : on ne vous la dansera plus... la fière danse des Pharaons! Mais nous voici arrivés aux grottes de Beni-Hassan, c'est-à-dire dans un lieu qui est une mine d'observations, d'ouvrages d'art, et de renseignements inappréciables sur la vie privée des Égyptiens, dans la période qui marque la fin de l'ancien empire et le commencement du moyen empire, trois mille ans avant Jésus-Christ.



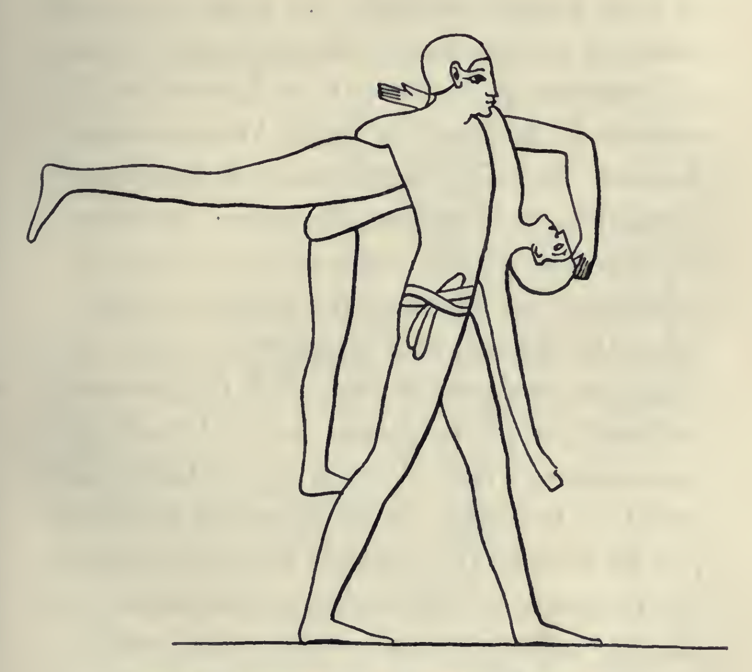
BENI-HASSAN

Creusés sur la rive droite du Nil, dans les montagnes rocheuses de la chaîne arabique, les hypogées de Beni-Hassan renferment des tombeaux de personnages ayant presque tous appartenu à la caste militaire. Ici, plus de scènes funèbres. Ni les cérémonies du rituel funéraire, ni le pèsement des âmes, ni les purifications, ni les supplices de l'enfer, ni l'intervention des dieux, rien ne s'y trouve de ce qui remplit la plupart des tombeaux de rois que nous avons visités dans la vallée de Biban-el-Molouk, et les tombeaux connus de la classe sacerdotale. Les murs sont couverts de tableaux qui retracent la vie civile et militaire du défunt, ses exploits à la guerre, ses travaux agricoles après ses campagnes, ses occupations domestiques, ses divertissements, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a aimé. On y rencontre, avec un plaisir d'autant plus vif qu'il est imprévu, une suite de deux cents peintures, où l'on voit des soldats nus qui se provo-

quent, se défendent, se renversent, prenant toutes les attitudes, exécutant tous les mouvements d'une lutte gymnastique, d'autres qui simulent l'attaque d'une ville avec les divers engins de siége (le bélier pour battre les murs, la tortue pour protéger les travailleurs assiégeants), d'autres qui préparent un repas militaire, d'autres qui infligent ou reçoivent les punitions voulues par la discipline des camps, puis des armuriers qui fabriquent des haches d'armes, des lances, des arcs, des javelots, des massues.

Il est des tombeaux sur lesquels de longues séries de bas-reliefs peints représentent tous les détails imaginables de la vie agricole : l'élève des bestiaux, les soins donnés par le vétérinaire aux animaux malades, le labourage avec les bœufs ou à bras d'hommes, les semailles, les troupeaux de béliers et de moutons que l'on fait passer sur les champs, pour enterrer les semences, cinq espèces de charrues, la moisson du blé, la mise en gerbe, la mise en meule, le battage, le mesurage, que sais-je encore?... On se croirait dans une ferme de la Beauce : ici on trait les vaches, là on bat le beurre, là on fait le fromage. Viennent ensuite les façons données à la vigne, la vendange, le foulage du raisin dans un pressoir à bras et dans un pres-

soir à vis, la mise en bouteilles ou en jarres, les caves où l'on serre le vin nouveau, les celliers où l'on élabore le vin cuit... On se croirait, cette fois, dans un vignoble de Bourgogne... Mais quoi! ces



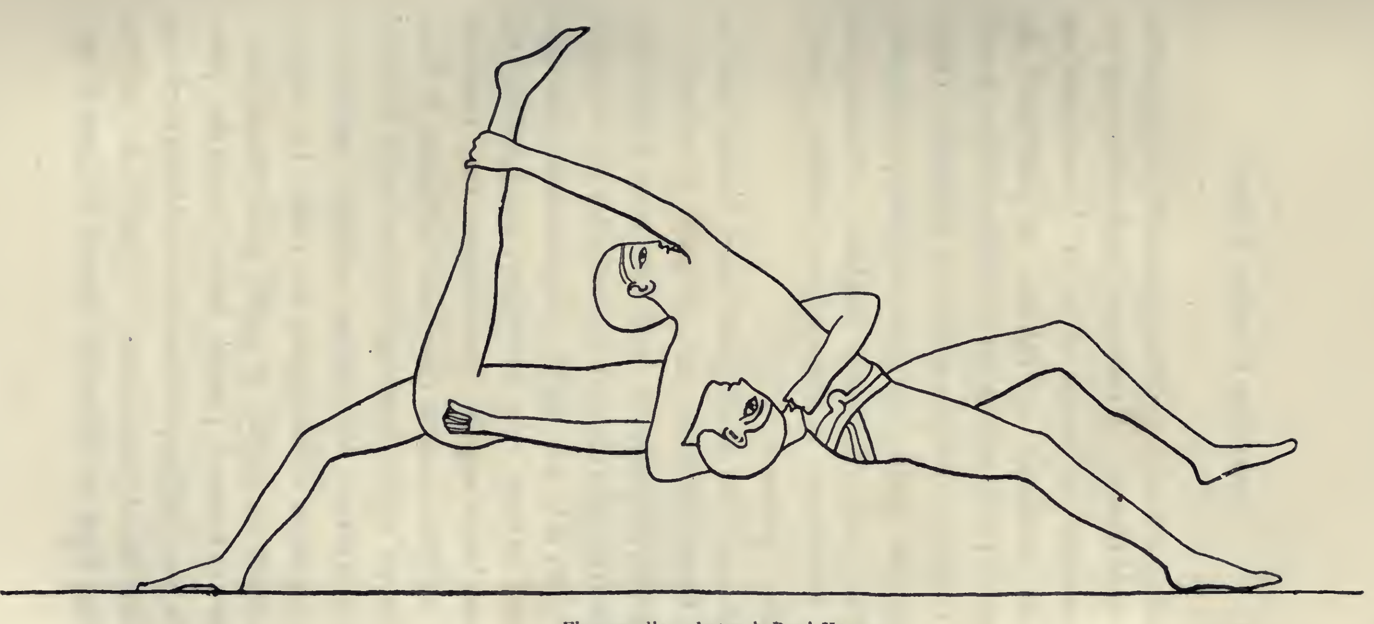
Figures de gymnastes, à Beni-Hassan, XIIe dynastie.

hommes n'ont pour tout vêtement qu'un haut de chausses! Ce sont des Égyptiens qui vivaient il y a quatre mille huit cents ans, du temps d'Osortasen, roi de la douzième dynastie (et non de la

vingt-troisième, comme l'avait dit par erreur Champollion). En vérité, il n'y a rien de nouveau sous le soleil!

Ce n'est pas tout : les peintres et les sculpteurs de cette aimable nécropole ont voulu nous faire connaître tous les genres d'amusements, de jeux et d'exercices qui ont égayé la vie de ceux dont ils ornaient la dernière, ou plutôt l'avant-dernière demeure : les chœurs d'hommes et de femmes accompagnés par la musique des harpes, des flûtes, des flageolets et des conques, les pas et les frémissements des danseuses (les mêmes, oui, absolument les mêmes, dont le spectacle nous a été donné par les almées du Caire et par les ghawasies de Qéneh), le jeu de paume, la courte paille, la main chaude, le mail, le *cricket* (que les Anglais ont inventé !), la mourre, la *morra* qui fait encore la joie des Romains, les tours de force ou d'adresse qu'exécutaient les saltimbanques d'Osortasen, vénérables ancêtres de nos acrobates d'aujourd'hui, et les jolis mouvements des jeunes filles qui jonglent avec des balles ou des oranges.

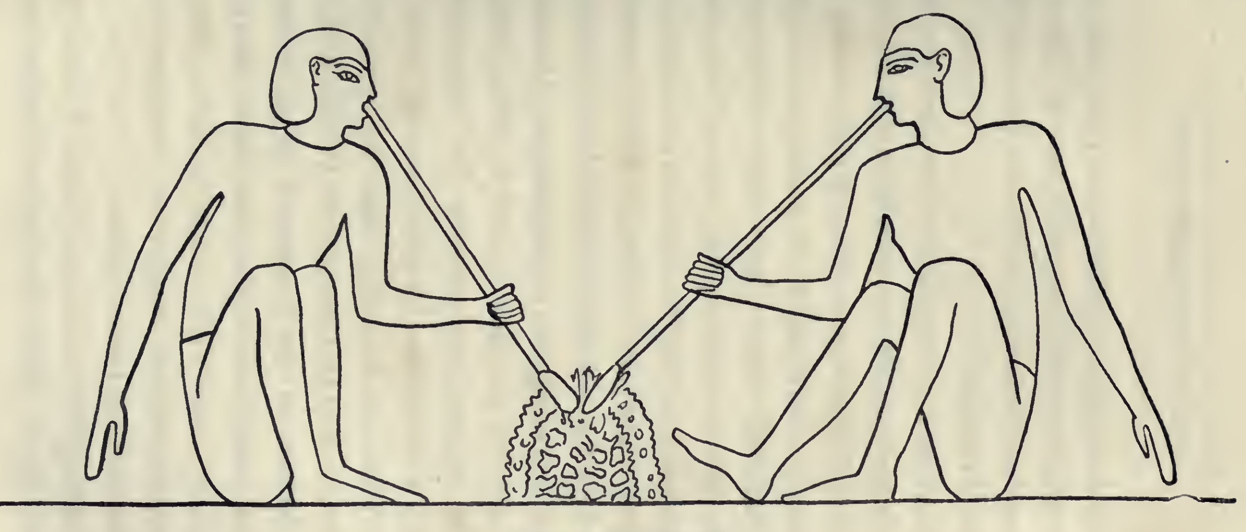
Qui se serait attendu à trouver une histoire des Égyptiens *des divers Etats*, et une Encyclopédie des arts et métiers sous les Pharaons, écrites au ciseau et au pinceau dans des grottes tumulaires!



Figures d'acrobates à Beni-Hassan.

C'est pourtant là ce que contiennent les hypogées de Beni-Hassan, où toutes les professions sont représentées au naturel et au vif: le sculpteur en pierre modelant un sphinx, le peintureur de statues, l'artiste peignant des tableaux de *chevalet*, le forgeron, le charpentier, le menuisier, l'ébéniste avec ses pieds de lit et ses bras de fauteuils, le potier avec son tour et son four, le verrier avec ses fourneaux, le maroquinier, l'orfévre, le bijoutier, le tisseur.

Champollion passa quinze jours dans les grottes de Beni-Hassan à faire dessiner et colorier à gouache plus de trois cents morceaux d'après les peintures qui couvrent les murailles de ces catacombes. Il fit tout copier religieusement pour son grand ouvrage : les ustensiles, les meubles, les vases, les palanquins, les traîneaux. On y trouvera de superbes oiseaux dans toute la beauté de leur plumage et des quadrupèdes dans toute la vérité de leur pelage, bouquetins, antilopes, gazelles, et les animaux domestiques, les chats, les singes, les ânes, les chiens de garde et de chasse, le lévrier, le basset à jambes torses, enfin des poissons, des reptiles, des insectes avec leurs couleurs éclatantes et changeantes, et jusqu'à de pauvres nains, dont la difformité amusait les grands sei-



Verriers à Beni-Hassan.

gneurs de l'Égypte, quatre mille cinq cents ans avant qu'on ne vît leurs pareils figurer à la cour des rois très-chrétiens, et dans les portraits officiels de Vélazquez.

Mais ce qu'il y a de plus curieux peut-être dans ces curieuses grottes, ce sont les tableaux qu'on a peints et les épitaphes qu'on a rédigées sur les tombes de deux préfets du nome de Sah, dans l'Heptanomide. L'un d'eux, nommé Néhotep ou Noum-Hotep, est représenté recevant des prisonniers asiatiques. Ces prisonniers au nez busqué, aux cheveux et à la barbe du plus beau noir, s'avancent avec leurs femmes, leur bétail et leurs *lyres*, et ils offrent au vainqueur un cosmétique, le *nest'em*, qui doit être précieux si c'est le même dont ils ont fait usage pour se teindre les cheveux et la barbe. Champollion les prit pour des Grecs de l'Asie Mineure, d'abord à cause des lyres, et ensuite parce qu'il les trouva peints avec les tuniques, les coiffures et les chaussures qu'on remarque sur les vases grecs du plus vieux style. Mais combien nous sommes loin encore des Grecs, dans ces tombeaux antérieurs à notre ère, non pas de neuf siècles, mais de trente siècles !

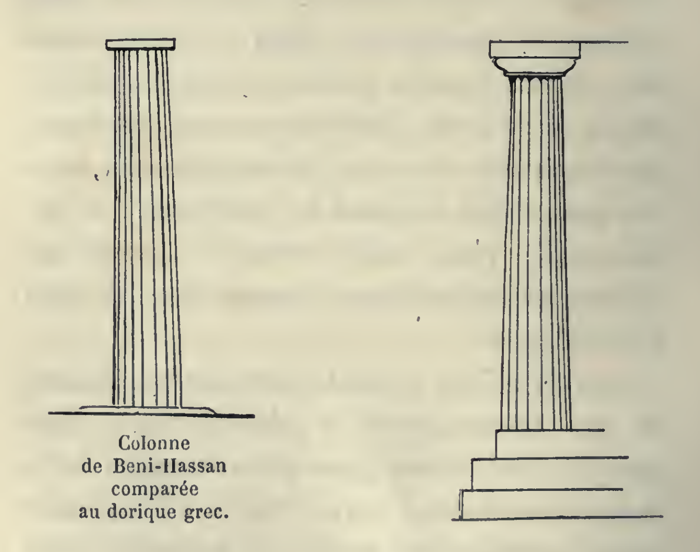
L'autre préfet se nomme Ameni. Il raconte lui-même sa vie dans une longue inscription qui

couvre le soubassement de la chambre funéraire. Il nous apprend qu'il a été général d'infanterie et que dans ce grade il a fait plusieurs campagnes, en Ethiopie et ailleurs, avec le fils du roi Osortasen ; puis il vante naïvement son administration de préfet. Il s'est appliqué à bien faire, même à être juste : « Toutes les terres, dit-il, étaient ensemencées du nord au sud. Rien ne fut volé dans mes ateliers. Jamais petit enfant ne fut affligé, jamais veuve ne fut maltraitée par moi. J'ai donné également à la veuve et à la femme mariée, et je n'ai pas préféré le grand au petit dans mes jugements. » Venez vous instruire ici, vous qui administrez les provinces, vous qui êtes les juges de la terre !

On a dit et l'on a souvent répété que les colonnes de Beni-Hassan étaient le prototype du dorique grec, et il est certain qu'au premier aspect il y a de la ressemblance entre ces colonnes et celles de l'ordre dorique. Mais quand on y regarde de plus près, quelle différence ! Combien l'imitateur a été supérieur à son modèle !

Les colonnes ou les piliers de Beni-Hassan ne représentent qu'un support inerte, semblable à une pièce de bois épannelée, et surmonté, pour tout chapiteau, d'un petit tailloir pas plus large

que le diamètre inférieur du fût ; et, comme la diminution du fût est à peine sensible, il en résulte, dans ce tailloir, une apparence de timidité tout à fait contraire au sentiment que veut exprimer le dorique. De plus, ces colonnes ont une base plate et ronde, taillée comme un disque sans utilité et


Colonne de Beni-Hassan comparée au dorique grec.

sans grâce. Combien elle est différente, la colonne dorique, depuis l'ordre de Pœstum jusqu'à celui du temple de Thésée et du Parthénon! D'abord elle est sans base, et elle paraît ainsi implantée dans le sol et inébranlable, au lieu de reposer sur un palet qui la sépare des fondations. La di-

minution du fût est très-prononcée, c'est-à-dire que le diamètre inférieur a un tiers de plus, en moyenne, que le diamètre supérieur, et cela doit être, d'abord au point de vue de la stabilité, puisque la charge qui pèse sur le premier tambour est accrue de tout le poids de la colonne, ensuite au point de vue de l'art, parce qu'il importe d'affirmer les apparences de la solidité, surtout là où le monument doit avoir un caractère mâle et fier. Mais c'est dans le chapiteau du dorique que les architectes grecs ont innové d'une manière admirable, en introduisant sous le tailloir un membre intermédiaire, l'*échine.* Or l'échine est l'image d'une matière compressible qui a été comprimée jusqu'à l'épuisement de son élasticité. Retenue par une ligature que représentent les filets de l'échine et les rainures du gorgerin, cette matière élastique figure la résistance, le redressement d'un muscle ; elle anime le monument en faisant pénétrer un accent de vie dans cette relation entre le support et les parties supportées qui (avec le jeu des pleins et des vides) constitue l'essentiel de l'architecture. Et il est si vrai que l'échine est l'image d'une matière élastique, compressible et même vivante, qu'elle est remplacée, sur le chapiteau de la colonne ionique, par un coussinet roulé en volute

qui semble interposé pour éviter un rude contact, un froissement entre l'architrave et la colonne. Ainsi, le membre d'architecture qui, dans l'ordre dorique, l'ordre viril, exprime la présence et la résistance d'un muscle vigoureux, devient, dans l'ordre ionique, dans l'ordre féminin, une allusion aux délicatesses que comporte la demeure d'une divinité gracieuse. Ah ! si les Grecs n'ont pas eu le génie de l'invention, ils ont eu le génie du perfectionnement. Aussi furent-ils les artistes par excellence, car l'invention est fille de la nécessité, tandis que la perfection ne peut être qu'un enfantement de l'art.



LES PYRAMIDES

Quand on aperçoit les Pyramides du haut de la citadelle du Caire, à une distance de douze kilomètres, elles paraissent immenses ; quand on s'approche, elles diminuent de hauteur et d'importance. A l'inverse de tous les monuments du monde, elles sont plus grandes de loin que de près. Cela s'explique bien naturellement par le raccourci que produit l'inclinaison des surfaces triangulaires, lorsqu'on les regarde d'en bas. Et cependant, quelle masse prodigieuse de constructions régulières et monumentales ! Jamais l'architecture ne s'est élevée aussi haut ; jamais elle n'a montré une telle hardiesse ; jamais elle n'a déployé une telle puissance. Pour donner une idée de la grande Pyramide, il suffit de dire qu'en tenant compte des deux assises qui ont été abattues au sommet et qui ont fait une plate-forme de ce qui était une pointe, cette Pyramide a plus de deux fois la hauteur des tours Notre-Dame, car elle mesure cent quarante-six mètres d'élévation sur deux cent trente-deux

mètres de largeur à la base. Ainsi, la surface des quatre triangles étant de quatre-vingt-quatre mille trois cent soixante-seize mètres, représente plus de huit hectares ! Quant à la masse de pierres qu'il a fallu transporter dans le désert pour les hisser et les appareiller jusqu'à de semblables hauteurs, elle est de deux millions cinq cent soixante mille mètres cubes, ce qui revient à dire qu'elle fournirait les matériaux d'un mur, haut de deux mètres, qui ferait le tour de la France !

Et ces montagnes de calcaire ne sont pas seulement le produit de la force et de l'audace, elles ne sont pas une accumulation informe de pierres superposées (ce qui serait déjà colossal) ; elles sont, au contraire, d'une régularité parfaite et inconcevable pour le temps qui les vit s'élever. Dans leur grandeur démesurée, on trouve des mesures d'une prodigieuse exactitude ; leurs dimensions sont des proportions ; leur immensité est fine ; elles sont délicatement énormes.

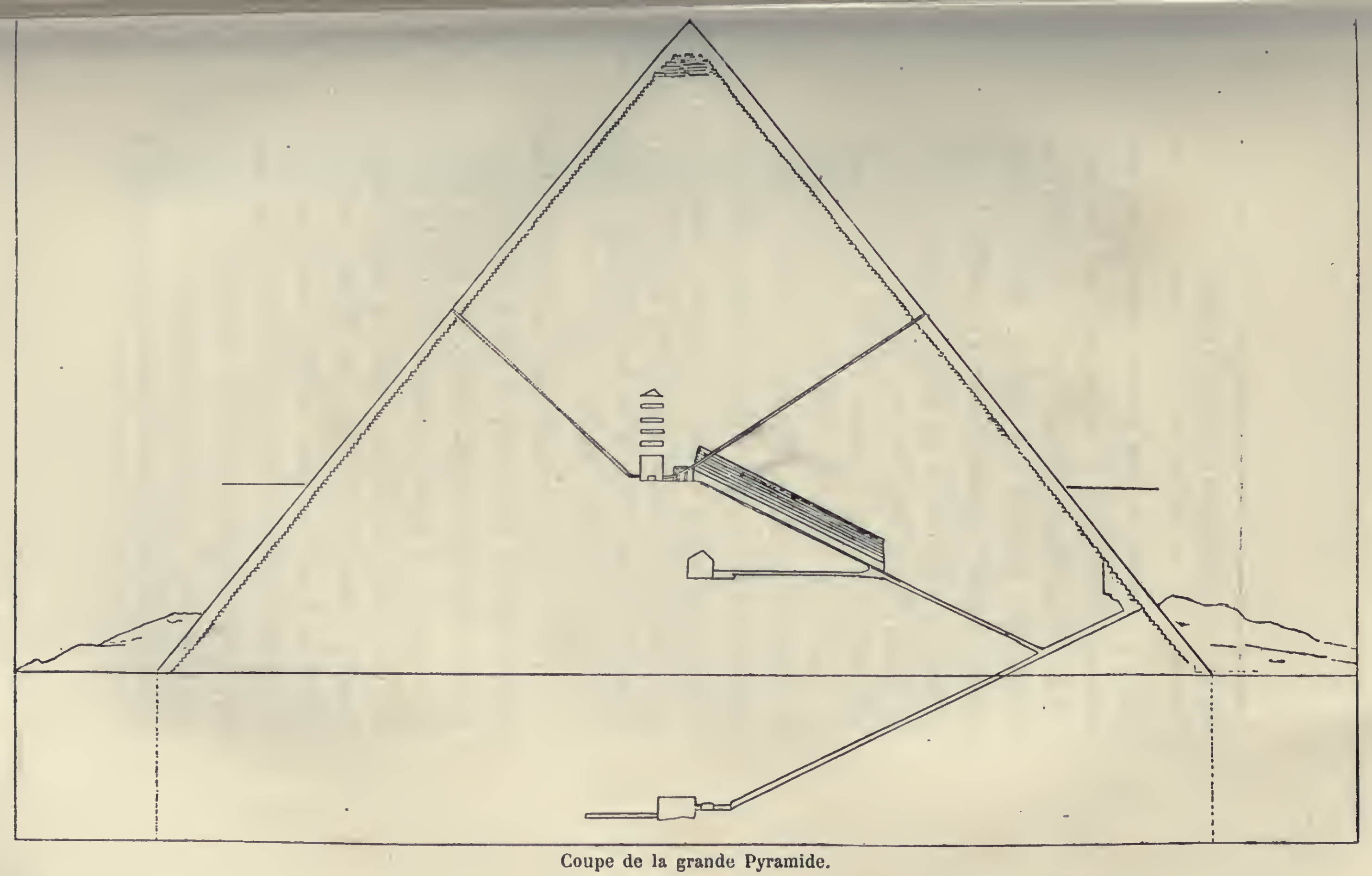
Et d'abord les trois Pyramides sont orientées avec une telle précision qu'elles ont pu, dit l'illustre Biot, servir de gnomons pour déterminer les solstices, les équinoxes, et par suite la durée de l'année solaire. Ensuite, elles sont bâties avec toutes les précautions désirables. La première

assise repose sur un rocher ; elle est parfaitement dressée dans une fouille convenable. Au-dessous de cette première assise, le roc est taillé régulièrement de manière à former un socle inébranlable et inaccessible aux plus grandes eaux du Nil, au-dessus desquelles il s'élève de trente-trois mètres. Les pierres sont appareillées dans la perfection, les lignes sont droites, et les quatre arêtes, avant leur dégradation par la main des hommes, étaient d'une finesse, d'une pureté que rien n'avait pu altérer depuis tant de siècles! Chacune des pierres angulaires est creusée pour recevoir la pierre supérieure qui s'y enfonce comme le tenon dans la mortaise. De plus, les Pyramides étaient revêtues extérieurement d'une pierre plus dure que celle de la chaîne libyque, et susceptible de recevoir un si beau poli que les voyageurs la prenaient souvent pour du marbre, *marmoreis lapidibus*, dit Gérard, envoyé de Frédéric Barberousse à Saladin. Une partie de ce revêtement existe encore sur le haut de la seconde Pyramide, celle de Chéfren. Il est donc vrai que les architectes les plus raffinés n'auraient pas mieux conçu le plan, ni mieux dirigé la construction des Pyramides que ne firent ceux qui travaillèrent pour les rois de la quatrième dynastie. Il est vrai de dire aussi que

l'on ne pouvait mieux choisir le site de ces monuments, qu'en asseyant une bâtisse d'un poids aussi effroyable sur un solide dont on ne trouve pas la profondeur à soixante mètres.

Quand nous étions à Athènes, où nous demeurions rue d'Éole, il nous arrivait souvent, vers neuf heures du matin, de jeter un coup d'œil sur les montagnes qui bordent la fameuse plaine des Oliviers, et qui se nomment le Parnès, le Pœcile, le Corydalle. Ces montagnes prenaient au jour naissant des colorations admirables et fantastiques. Les parties touchées par l'aurore étaient roses ; les ombres étaient de saphir, et quand l'or du soleil levant se reflétait sur ces ombres, il les faisait passer au vert. Un semblable phénomène s'est manifesté au sommet des Pyramides, lorsque, partis du Caire avant l'aube, nous sommes arrivés à un petit village, planté de sycomores et fortifié. De là nous avons vu tout à coup, à travers le fluide d'un air subtil et pur, les couleurs adoucies du prisme s'étendre sur le sommet de la grande Pyramide, pour un moment illuminé dans l'azur d'un ciel incomparable, tandis que le reste du monument demeurait enveloppé d'ombre.

Notre caravane étant arrivée au pied de la Pyramide de Chéops, beaucoup des nôtres ont



Coupe de la grande Pyramide.

voulu y monter, et bien que cet exercice soit extrêmement fatigant, il est aujourd'hui possible, grâce aux saillies des assises qui, ayant perdu leur revêtement, forment des gradins. Quand le revêtement existait, l'ascension des Pyramides était si difficile et si périlleuse qu'aucun voyageur n'osait la tenter. Pline raconte que, de son temps, les paysans d'un village nommé Busiris étaient seuls en possession d'accomplir ce tour de force auquel ils s'étaient exercés dès l'enfance. On en est quitte aujourd'hui pour une courbature, même lorsqu'on est hissé par deux Arabes et garanti contre une chute par un troisième qui monte derrière vous. Quant à la descente, elle est horriblement dangereuse pour qui est sujet au vertige.

Il faut aussi une certaine intrépidité pour entrer dans la grande Pyramide, où l'on ne pénètre que par un canal descendant, ouvert sur la face nord, au niveau de la quinzième assise, et qui n'a qu'un mètre de hauteur. Engagé dans ce tuyau rectangulaire et incliné, ténébreux et glissant, où l'on a fait dans le sol quelques entailles rustiques pour rendre la descente un peu praticable, je me suis vu, après cinquante pas d'une marche étouffante, à la lueur et à la fumée des flambeaux, obligé de remonter vers la lumière du jour et de regagner l'air

respirable. J'ai su par mes compagnons que ce couloir d'environ cent mètres de longueur aboutit à une chambre creusée dans le roc, trente mètres plus bas que la base de la Pyramide. En remontant le canal qu'on a si péniblement descendu, on trouve un autre corridor, celui-là également oblique, mais ascendant, qui conduit à une galerie horizontale à l'extrémité de laquelle s'ouvre une petite chambre en granit, dite de la reine, dont le plafond est formé de blocs inclinés l'un sur l'autre comme les deux versants d'un toit. En retournant sur ses pas, le visiteur reprend le couloir ascendant et il entre dans une galerie plus large qui, suivant la même ligne, le conduit à la chambre dite du roi.

Là se présentent des détails de construction mystérieux et inexpliqués. Dans la galerie montante et large qui précède la chambre du roi, sont disposées, à droite et à gauche, des banquettes dans lesquelles ont été creusées, à distances égales, vingt-huit mortaises de vingt et un centimètres de profondeur. Pourquoi ces banquettes ? pourquoi ces mortaises? Était-ce pour planter des luminaires et faire asseoir les prêtres ou les parents du roi, le jour de la cérémonie funèbre?... Vient ensuite une ouverture très-basse dans laquelle

on entre en se courbant et qui est celle d'un petit vestibule sans analogie avec rien de ce que l'on connaît. Sur les faces latérales sont trois herses de granit, et au milieu d'une de ces herses est suspendu un énorme bloc, qui semble menacer d'écrasement quiconque entrera dans la chambre sépulcrale.

Ici, du reste, se montrent les précautions du constructeur. Le plafond de la chambre étant, cette fois, horizontal, aurait pu fléchir sous le poids des masses supérieures : on a donc ménagé au-dessus cinq blocs de granit, séparés par quatre intervalles vides, pour former une décharge, et afin de soulager encore ces cinq poutres, on les a surmontées de blocs inclinés faisant un cinquième vide triangulaire, et reportant tout le poids d'en haut sur le plein des murs. Il ne faut donc pas être surpris que la chambre du roi, malgré la charge épouvantable qu'elle porte, n'ait pas fléchi d'un millimètre, et qu'à de pareilles constructions soit assurée l'éternité qu'avait rêvée le pharaon Cheops pour sa momie et pour sa tombe.

Cependant, il faut dire un mot de cette question tant débattue et à tous les points de vue si intéressante : quelle était la destination des Pyramides? Faut-il y voir autre chose que des tombeaux?

Ne sont-elles pas (au moins la plus grande) un dépôt des connaissances astronomiques et géométriques que possédaient les Égyptiens, il y a six mille ans? Ont-elles un rapport voulu ou fortuit avec la grandeur du degré terrestre propre à l'Égypte? Est-ce par hasard que la base de la Pyramide de Chéops est juste la vingt-sept millionième partie du rayon de l'équateur? Sur ces questions, notre guide n'hésite point. « Les grandes Pyramides, dit Mariette, sont des tombeaux, massifs, pleins, bouchés partout, sans fenêtre, sans porte, sans ouverture extérieure; elles sont l'enveloppe gigantesque d'une momie, et leur masse immense ne saurait être un argument contre leur destination funéraire, puisqu'on en trouve qui n'ont pas six mètres de hauteur. Notons d'ailleurs qu'il n'est pas en Égypte une Pyramide qui ne soit le centre d'une nécropole et que le caractère de ces monuments est par là amplement certifié. » Franchement, il est bien difficile de ne pas adopter cette opinion quand on a vécu, ne fût-ce que six semaines, dans ce pays où la mort est, de tous les cultes, le plus sacré? En se reportant par la pensée aux hypogées de Biban-el-Molouk, l'on conçoit que, dans les plaines de Memphis comme dans les souterrains de Thèbes,

la grande préoccupation des rois ait été de se bâtir ou de se creuser une demeure éternelle, et de la rendre inaccessible, impénétrable, de manière que leur corps embaumé fût conservé intact jusqu'au jour de la résurrection. De là, ces couloirs descendants dont on ne trouve pas la fin, ces galeries obstruées par des blocs, ces trois chambres, si éloignées l'une de l'autre; de là, ces échappées en forme de puits pour donner issue aux ouvriers qui en bouchant les canaux se seraient emprisonnés eux-mêmes; de là sans doute, ces herses de granit, placées à l'entrée de la chambre sépulcrale. De là, enfin (comme à Thèbes) tous les soins qu'à pris l'architecte pour dérouter les profanateurs et les décourager par des obstacles que l'on pouvait croire impossibles à surmonter.

Toutefois, il faut bien le dire, les raisons n'ont pas manqué à ceux qui pensent que d'autres vues ont présidé à l'érection de ces monuments, même en les supposant tumulaires. Ceux-là ont dit que l'orientation exacte des Pyramides, opération difficile en tout temps, avait ou pouvait avoir eu pour but de fournir aux races futures un moyen de reconnaître l'invariabilité du pôle, moyen qu'elle a fourni en effet, puisqu'il a été reconnu par cette même orientation que, depuis soixante

siècles, l'axe terrestre n'a pas varié d'une manière sensible. Ils ont observé que le soleil levant éclairait les trois faces est, sud et nord, et qu'à un certain moment de l'année et de la journée, il éclairait les quatre faces sans y produire aucune ombre ; que le phénomène de l'absorption de l'ombre, à midi, ne se produit que sous le tropique et au sud du tropique ; que l'équinoxe du printemps ayant lieu trente-trois jours après celui où le soleil éclairait à la fois les quatre faces du monument, et le solstice d'été venant trois mois après, les Pyramides étaient comme un calendrier à l'usage du peuple qui, d'ailleurs, n'avait pas besoin, pour ses travaux agricoles, d'une précision mathématique ; que la différence entre ces deux lignes, la base de la Pyramide et la hauteur oblique (l'apothème), donnait exactement la longueur de l'*aroure*, l'unité de la mesure agraire, de la mesure nationale, par excellence, de celle qui servait à partager les héritages, et qui se trouvait ainsi avoir une base invariable, prise dans la nature, étant une partie aliquote du degré terrestre. Enfin un de ces savants, M. Jomard, a dit que le canal descendant qui débouche sur la face du nord pouvait bien été avoir ménagé pour des observations astronomiques, et que le rayon visuel,

dirigé du fond de ce long tube, embrassant la région du pôle, le spectateur verrait passer les étoiles circompolaires, et observerait exactement l'instant du passage.

Tandis que nos compagnons exploraient l'intérieur de la grande Pyramide ou descendaient de la plate-forme, au risque de se rompre les os, nous étions allés avec Fromentin, Cléry (1), Camille Pelletan, Thénard, Pierre Pichot (de la *Revue britannique*), Tony Blanche et le docteur Mouillac, voir un temple récemment découvert par Mariette-Bey, dans le voisinage du Sphinx. Je ne saurais exprimer l'étonnement que nous causa cet édifice unique, tout en albâtre et en granit, et dont la majesté consiste dans la construction pure, dans la simple mise en œuvre des matériaux, sans ornement, sans dessin, sans couleurs, sans sculpture, sans écriture. Que l'on puisse arriver à un effet aussi puissant

(1) MM. Cléry, Coulon et Lechevalier représentaient dans notre expédition le barreau de Paris; M. le marquis de Montmor, le Jockey-Club, et le capitaine Bureau, l'École de Saint-Cyr. Nous avions aussi parmi nous M. Chéronnet-Champollion, parent de l'illustre égyptologue, et trois officiers de l'armée, MM. de Sancy-Parabère, d'Hedouville et Pajol. — Les dames qui faisaient partie de notre caravane étaient madame de Franceschi, madame Chabert et mademoiselle de Mourgues, sa sœur, et madame Louise Colet.

avec des blocs de granit et d'albâtre, c'est un problème pour mon esprit, mais un problème résolu. Je fais donc ici amende honorable, en me repentant d'avoir dit que des cubes superposés, des jambages et des linteaux, des piliers et des murs ne sauraient constituer une architecture. Le temple du Sphynx m'a détrompé, à ma profonde surprise. J'ai vu là que le sublime ne l'est jamais plus que lorsqu'il se passe du beau.

Mais à quelle époque remonte l'art égyptien, bon Dieu ! Combien devait être ancienne une civilisation qui, au siècle de la première Pyramide, avait déjà produit le grand Sphinx ! Longtemps on a cru que ce colosse majestueux et fin représentait le roi Thoutmès IV (de la dix-huitième dynastie) ; il est constaté aujourd'hui, par une inscription déposée au musée du Caire, que le Sphinx représente le dieu Armachis ; qu'il existait déjà (depuis longues années sans doute) lorsque Chéops devint roi, puisque ce pharaon fit *restaurer* le monument ! Voilà donc une statue, ou pour mieux dire un rocher transformé en statue, bien antérieurement à la grande Pyramide ! N'est-ce pas à confondre l'imagination, car enfin, tout colossal qu'il est, le Sphinx n'est rien moins qu'une œuvre grossière et primitive.

Les parties conservées de la tête, le front, les sourcils, le coin des yeux, le passage des tempes aux pommettes et des pommettes à la joue, les restes de la bouche et du menton, tout cela témoigne d'une finesse de ciseau d'autant plus extraordinaire que les proportions de la figure sont énormes, la bouche ayant $2^m,32$, l'oreille $1^m,80$ de haut, et le nez tout près de deux mètres. Ceux qui virent le Sphinx avant les barbares mutilations qu'il a subies (entre autres le célèbre historien arabe Abd-el-Latyf) vantaient la beauté du type, la grâce de l'expression et la perfection du travail. Le fait est que la bouche semble encore sourire, et que toute la figure respire une sérénité solennelle et une souveraine bonté.

Bâties au milieu d'une nécropole que les plus hautes eaux du Nil ne pouvaient atteindre, les Pyramides de Giseh sont environnées de tombeaux magnifiques, et ces tombeaux, chose incroyable, sont la source la plus féconde de la science égyptologique. Ce sont les morts qui nous renseignent sur la manière dont vécurent les vivants. Ces tombeaux sont des édicules de forme massive, aux murs inclinés ; ils ressemblent à des pyramides tronquées à mi-hauteur.

Là se sont trouvés et se trouvent en nature tous les objets qui appartiennent à la vie privée, les meubles, les ustensiles, les instruments, les statuettes, les amulettes. Là on voit aussi représentés la famille du défunt, les domestiques qui l'ont servi, les animaux familiers qui ont vécu dans sa maison, les chiens, les chats, les singes verts. Des reliefs peints, des inscriptions nous font savoir si le mort a voyagé, s'il a été heureux dans son commerce ou dans son exploitation agricole, nous disent le nombre de bêtes qu'il possédait, les bœufs, les ânes, les antilopes, les gazelles, les bouquetins, et les oies et les demoiselles de Numidie, et les cigognes qui peuplaient son domaine ou sa basse-cour. Du fond de son puits, creusé dans l'épaisseur du mur et réputé introuvable, le mort, de ses yeux fermés mais non pas éteints, voit passer le tableau rétrospectif de sa vie mortelle. On lui rappelle qu'il a chassé dans les roseaux, qu'il assistait à des joutes nautiques, à des danses d'almées, lesquelles sont peintes sur le mur avec leurs cheveux tressés et leurs yeux peints. On ne lui fait grâce d'aucun souvenir : s'il avait chez lui un nain, un estropié, un infirme, on le lui grave sur la pierre, afin qu'il ne manque rien à la longue

commémoration de sa courte vie. N'est-elle pas touchante cette croyance à l'immortalité qui, en certains jours, amenait les parents à porter au défunt des offrandes de pain, de vin et de fruits, et qui fait aujourd'hui encore que le pauvre fellah va manger près du tombeau de son ami et y déposer des oignons ?

Comme nous cheminions vers le Caire, laissant derrière nous les Pyramides, le petit groupe de voyageurs dont je faisais partie, composé de MM. Balard, Guillaume, Jamin, et Marey (du Collége de France), s'arrêta tout à coup, saisi d'admiration à la vue du paysage qui s'étendait devant nous, paysage immense, uniforme, accablé de lumière, et dont les grandes lignes étaient coupées par un petit village fortifié, appelé, je crois, Myt-Rahineh, près duquel se trouve le colosse de Ramsès II (1). Ce colosse gît dans un fossé qui était comblé par l'inondation le jour de notre visite aux Pyramides. La vue du désert nous fit penser aux lions, et je ne sais par quelle association d'idées on en vint à parler de littérature. Là-dessus le doyen de nos

(1) On en trouvera un dessin dans le livre de M. Arthur Rhoné, *l'Egypte à petites journées*. Ce dessin, qui ne représente que le buste du colosse, a été fait d'après une photographie prise par l'habile égyptologue, Théodule Devéria, de si regrettable mémoire.

savants, qui sait son Voltaire par cœur, nous récita le conte *le Marseillois et le Lion*, et nous fîmes halte pour l'entendre. Quel charmant conte ! quelle verve ! quel esprit ! mais combien nous parut singulier, inattendu et dissonant, le nom si moderne de Voltaire, prononcé en vue des Pyramides, dans cette plaine de sable où fut l'antique Memphis !



MUSÉE DE BOULAQ

Le sort a voulu que le voyage auquel nous étions invités coïncidât avec l'arrivée officielle et attendue de plusieurs princes et souverains de l'Europe. Il en est résulté qu'au lieu de voyager avec nous et de nous éclairer de ses lumières, Mariette-Bey a dû être le guide d'une autre caravane, laquelle était certainement moins intéressée que la nôtre aux questions d'art et de science.

Mariette nous a donc abandonnés à nous-mêmes, en nous laissant toutefois pour le remplacer l'*Itinéraire* qu'il avait rédigé tout exprès à notre intention, selon le désir du vice-roi. Mais, par une autre fatalité, nous n'avons pas vu la grande découverte de Mariette, le Sérapéum, découverte due à son flair, à sa persévérance et à son courage. Le Sérapéum est le temple souterrain de Sérapis, c'est-à-dire d'Apis mort (1). Là ont été reconnues

(1) Apis est l'incarnation renouvelable d'Osiris. Osiris est le dieu bon par excellence, le sauveur et le civilisateur des hommes, consentant à vivre parmi eux sous l'humble figure d'un animal, et à mourir de mort violente.

soixante-quatre tombes d'Apis dont quatre seulement étaient inviolées et dont la plus ancienne remonte au règne d'Amenophis III, fondateur des colosses dits de Memnon et roi de la XVIIIe dynastie. Ces tombes étaient composées d'une chapelle extérieure, renfermant des stèles votives et des inscriptions très-précieuses pour la science archéologique, et d'un caveau souterrain, taillé dans le roc, où l'on introduisait le sarcophage dont on murait la porte. Mariette a raconté d'une manière simple et émouvante la découverte qu'il fit d'une de ces tombes dont la date était la vingt-sixième année du règne de Ramsès II. Le caveau contenait deux sarcophages intacts, entourés de canopes en albâtre veiné ; la base des cercueils et la plinthe des murs étaient revêtus de feuilles d'or. Mais au milieu de ces richesses, une chose apparut à Mariette et le toucha jusqu'aux larmes ; il trouva marquée sur la couche mince de sable dont le sol était couvert l'empreinte des pieds nus des ouvriers qui, 3230 ans auparavant, avaient couché le dieu dans sa tombe.

Nous n'avons pas vu non plus la plainede Saqqarah, ni la Pyramide à degrés, qui remonte à la première dynastie et qu'on peut regarder comme le monument le plus ancien de la terre. Mais cela

même nous a inspiré le désir invincible de revoir l'Égypte et de l'étudier à loisir, au point de vue de ce qui nous intéresse le plus vivement, les questions d'art (1).

C'est donc au musée égyptien fondé provisoirement à Boulaq, dans le vieux Caire, par le vice-roi, que nous avons dû voir et observer de près les objets trouvés dans la vaste nécropole de Saqqarah et dans les tombes voisines des grandes Pyramides, sans omettre ceux qui proviennent de Thèbes, d'Abydos, d'Éléphantine, de Napata et de Tanis (Sân) (Basse-Égypte).

(1) En attendant, nous indiquerons au lecteur les sources auxquelles il pourra puiser pour s'instruire sur des découvertes dont les produits sont maintenant, les uns au Musée du Louvre, les autres au musée de Boulaq : d'abord le *Choix des monuments du Sérapéum*, par Mariette, et la relation des *fouilles* du Sérapéum, écrite sur place avec beaucoup de chaleur et de charme par M. de Saulcy — elle a été imprimée dans le *Constitutionnel;* — ensuite les études de M. Ernest Desjardins faites *de visu*, après un long voyage avec Mariette, et publiées dans le *Moniteur universel* (1860-1861), dans la *Revue des deux mondes* (1874), et dans la *Revue d'architecture* de César Daly (1860-1861), enfin l'*Egypte à petites journées*, Paris, Leroux, 1876, par M. Arthur Rhoné, qui, après avoir visité les lieux en compagnie de Théodule Devéria et de Mariette, a scruté la matière et l'a traitée avec émotion et avec respect. La première partie contenant 300 pages a seule paru. M. Arthur Rhoné est le neveu d'un de nos compagnons de voyage, feu M. Charles Rhoné.

Le seul catalogue du musée de Boulaq, dressé par Mariette, forme un volume compacte de 350 pages in-8°. Il contient la description de 986 morceaux qui sont des statues, des bas-reliefs, des stèles et inscriptions, des cercueils de momies, des tables d'offrandes, et des monuments divers, tels que bronzes, faïences, porcelaines émaillées, terres-cuites, figurines en bois, dorées ou peintes, vases funéraires, vases d'argent massif, scarabées en porphyre et en schiste émaillé, statuettes en calcaire, en albâtre, en basalte vert, en granit noir, en serpentine, papyrus, fioles en os, riches cartonnages de momies, flacons pour la poudre d'antimoine, destinée à noircir le bord des paupières, coffrets en bois de couleur, sceaux en lapis-lazuli, amulettes — en porcelaine verte, pour les pauvres, en feldspath vert, pour les riches, — cylindres en jaspe noir, hachettes dont le manche est en corne translucide, colliers, pectoraux, bijoux de toute espèce, emblèmes de tout genre. On distingue parmi ces emblèmes le disque en pâte rouge qui symbolise le soleil levant, l'œil mystique, ou *œil d'Horus* qui se rapporte à l'idée du purgatoire et signifie la fin brillante d'une période de purification que l'âme doit traverser

avant d'être admise dans le sein du dieu suprême, le *chevet* 𓊧 qui marque la quiétude éternelle réservée à l'homme juste, la croix ansée, ☥ emblème de la vie éternelle, qui, d'après le rituel, devait être suspendu au cou des momies, les boucles de ceinture dont le sens n'est pas encore bien connu, des *cœurs* de toute dimension et de toute matière, en or, en cornaline, en hématite, en améthyste, en feldspath vert. Dans les idées égyptiennes, le cœur était le siége de la vie.

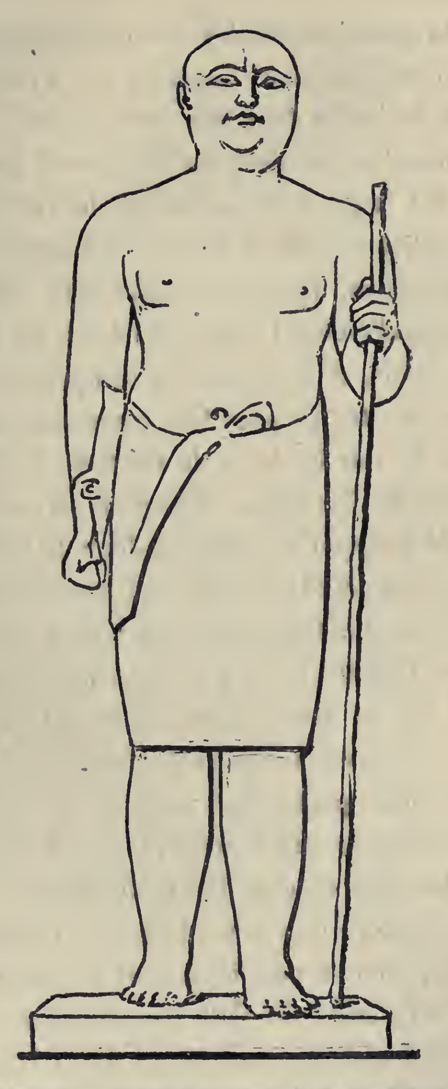
On trouve encore dans ce musée un choix de coiffures divines, des boîtes en forme de sarcophages ou en forme d'édicules, des cônes funéraires, des modèles de sandales — la sandale est aussi un emblème du triomphe sur les ennemis qu'on a foulés ou que l'on foulera sous ses pieds, — des ibis embaumés, des momies d'éperviers et de crocodiles, des vautours en lapis — les Égyptiens croyaient que tous les vautours sont femelles et ils en faisaient le symbole de la maternité, — des têtes de vache, des boîtes à jeu, damiers, échiquiers, des miroirs à tête d'Hathor (Vénus) ou à tête de Bés : on y voyait enfin des animaux qui ont également une signification symbolique, le lièvre aux grandes oreilles, l'ichneumon, le



Vase en or émaillé, XX[e] dynastie.

chacal, le cynocéphale, le porc, le chat, emblème de la pureté (de la propreté), l'oie, le crocodile, le bélier, la musaraigne.

Au musée de Boulaq sont rassemblés et mis en en ordre des morceaux dont les pareils ne se rencontrent dans aucun musée de l'Europe. Je parle des sculptures de l'ancien empire, appartenant à un art qui florissait au temps des dix premières dynasties. On trouve partout des monuments sculptés ou peints de la dix-huitième dynastie et de celles qui ont suivi ; mais des statues contemporaines des Pyramides, on n'en voit guère que là et au Louvre. Les Égyptiens semblent avoir commencé par où les autres peuples finissent. Plus leurs ouvrages sont anciens, plus ils sont beaux, témoin l'admirable statue de Chefren, découverte au fond d'un puits dans le temple du grand Sphinx, témoin aussi la fameuse statue en bois d'un personnage debout qui tient un bâton et sourit d'un air paternel. On peut regarder cette statue (qui a figuré à l'Exposition universelle de 1867) comme le dernier mot de la vérité. Jamais on n'est allé, jamais on n'ira plus loin dans le rendu naïf et senti de la nature. Vivante, parlante, respirante, la figure est, de plus, remarquable par le mélange intime de la physionomie

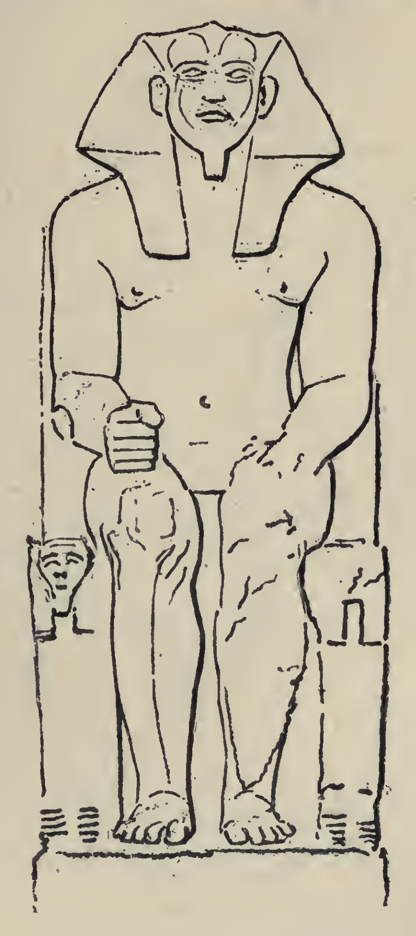


Statue en bois d'un personnage nommé Ra-em-ke, IVe dynastie.

morale avec l'accent des formes physiques. Il y a de la bonhomie dans l'obésité de ce patriarche, il y a de la bonté dans son embonpoint ; et si son œil étincelle, ce n'est pas seulement parce qu'on en a fait la prunelle en cristal de roche sur une conjonctive de quartz blanc, c'est que l'équilibre des fonctions, dans un tempérament sain, engendre naturellement l'esprit et l'éclat du regard.

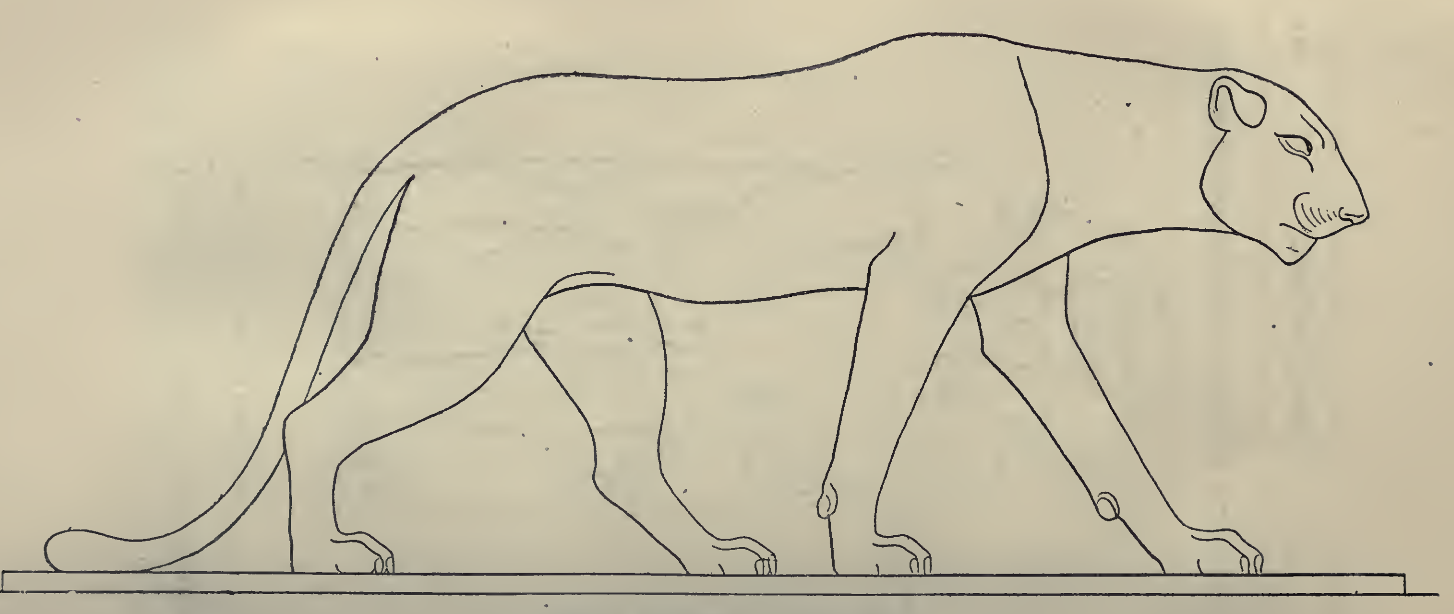
Toutefois, si la naïveté se comprend dans une œuvre des temps primitifs, comment ne pas s'étonner de voir la statue de Chefren, fondateur de la seconde Pyramide, présenter ce caractère de majesté tranquille, cette grandeur de lignes, cette sobriété de détails, en un mot, ce *style* auquel les Écoles les plus fameuses n'atteignent qu'après des siècles d'études et de tâtonnements. Notez que le style, ici, ne provient pas seulement de l'impuissance du ciseau à vaincre la dureté de la matière et à fouiller plus avant, mais de la volonté qu'a eue l'artiste de rester simple et grand dans l'image des pharaons et des dieux. Juste ciel ! où donc faut-il, encore une fois, placer les incunables de l'art égyptien, si déjà il en était à sa maturité il y a six mille ans ! Où sont les précurseurs, si déjà vivaient des maîtres au temps de la seconde Pyramide ! Et n'est-il pas vrai de dire avec M. Renan :

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette

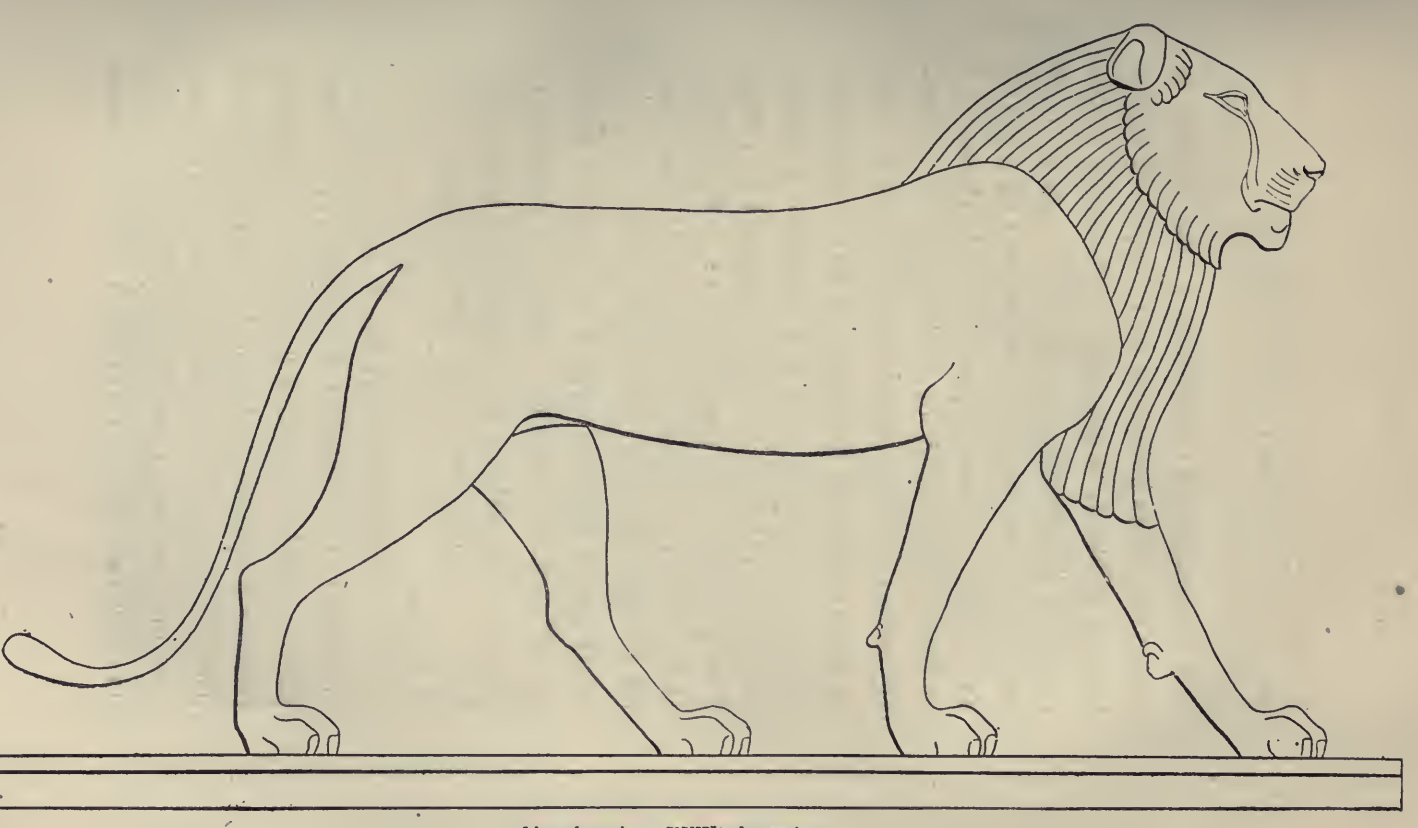


Le pharaon Chefren, IVe dynastie.

civilisation mystérieuse, c'est qu'elle n'a pas d'enfance. »



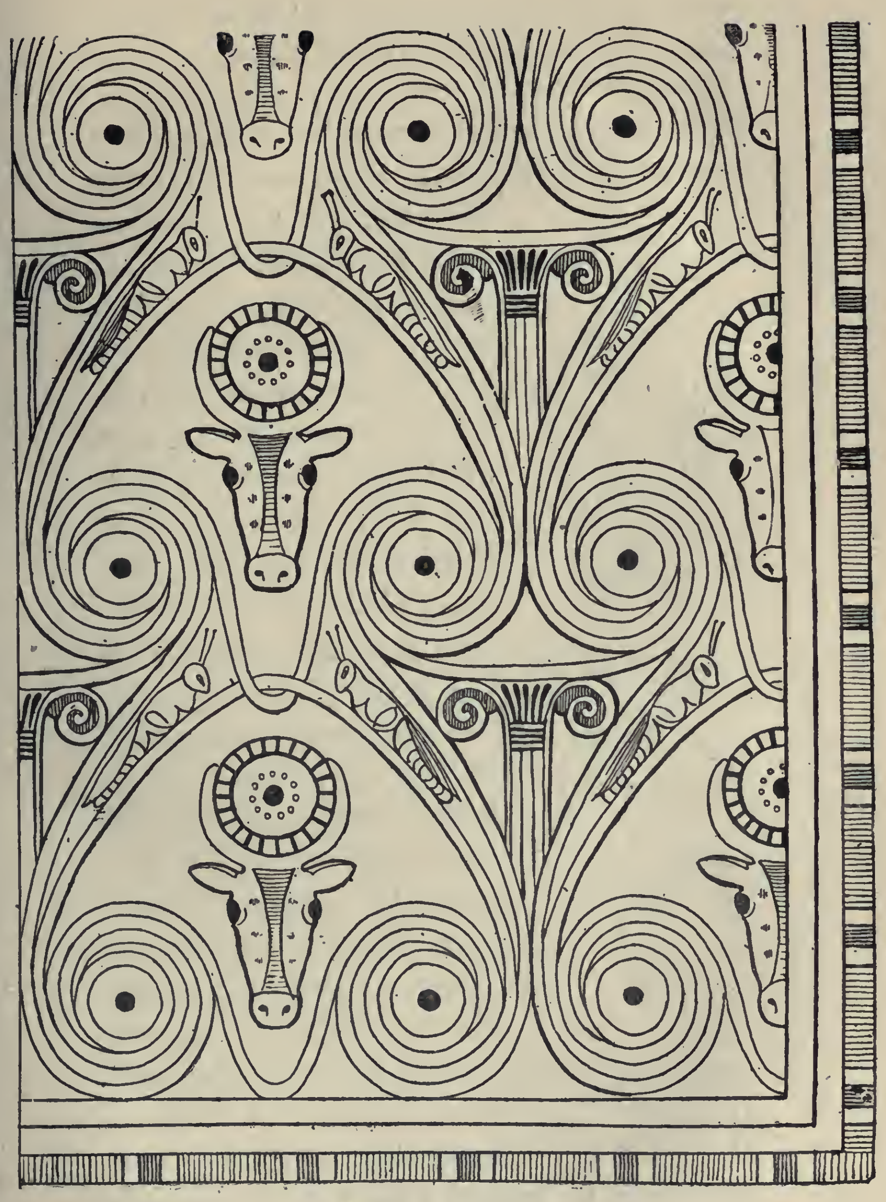
Panthère égyptienne, XVIIIe dynastie.



Lion égyptien, XVIII[e] dynastie.

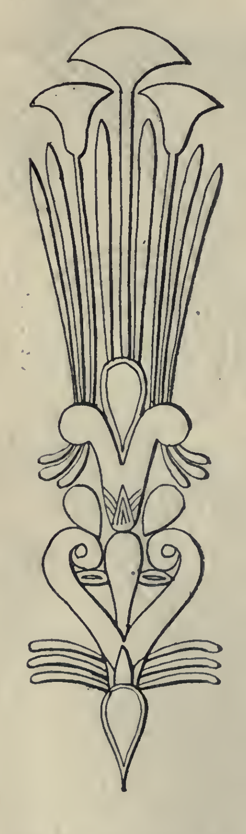
A l'exception de l'architecture, tous les arts et toutes les belles industries de l'Égypte, la sculpture, la peinture, la glyptique, l'orfévrerie, la céramique, l'ornementation en divers genres, sont représentés au musée de Boulaq, et l'on pourrait en faire là une étude approfondie. Je l'avoue, en mettant le pied sur le sol de l'Égypte, j'étais troublé par une secrète appréhension : je craignais de m'être trompé sur le caractère de l'art égyptien. Qui sait, me disais-je, si je n'aurai pas à revenir sur ce que j'ai écrit, touchant ce grand art, avant d'avoir parcouru le pays qui le vit croître, fleurir et périr?... Par bonheur, cette crainte s'est bientôt dissipée, et, en fin de compte, l'impression qui m'est restée après le voyage de la haute Égypte et après deux visites au musée de Boulaq, n'a presque rien changé aux idées que j'avais auparavant conçues, des arts et des monuments pharaoniques.

C'est le symbolisme qui les a marqués de son empreinte. En modelant les animaux, par exemple, le sculpteur égyptien n'a pas eu pour but de retracer le portrait de tel ou tel individu, observé dans les champs ou à la ménagerie, bœuf, bélier, lion ou panthère, mais d'exprimer une idée par un emblème, et pour cela il lui a suffi d'accentuer



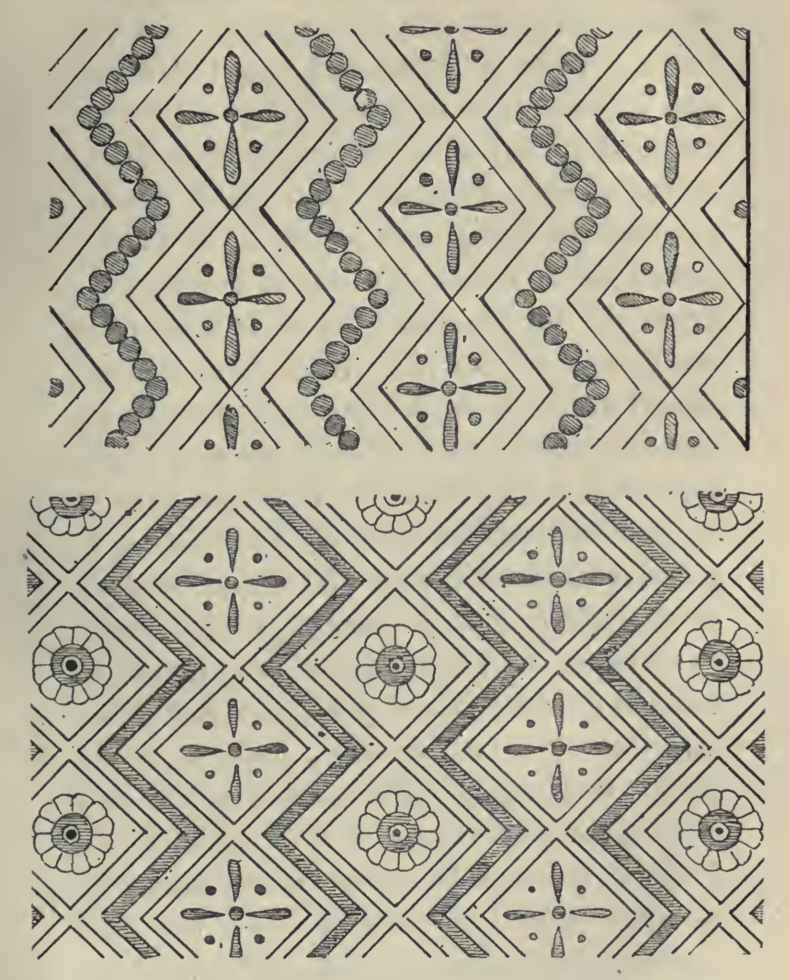
Méandres et bucranes.

la race, de formuler sommairement le type. Ne pouvant lutter avec la nature qui possède le secret de la vie, il s'est élevé au-dessus d'elle en l'abrégeant. Les formes essentielles de l'animal, étant résumées, ont été par cela même agrandies et, les détails s'effaçant, il n'est resté que l'espèce dans sa signification la plus énergique. Toute la famille des lions étant représentée par un seul lion, la formule a été plus complète et l'image plus grandiose.



Que les Grecs aient emprunté de l'Égypte l'idée première de leurs ornements, cela est bien clair quand on voit les guillochis, les méandres, les enroulements combinés, les chapiteaux à volutes, et les têtes de bœufs (les bucranes) qui sont arrangés avec tant de goût dans l'ornementation égyptienne. Par imitation des artistes de Memphis et de Thèbes, qui prenaient pour motifs de leurs décorations les fruits, les fleurs et les plantes de

leurs pays, les Grecs employèrent dans leurs or-



nements le lis marin, la feuille d'eau, les chapelets d'olives et d'amandes.

La salle des bijoux au musée de Boulaq est à elle seule un petit musée dans le grand ; ceux que l'on a trouvés à Drah-abou'l-neggah (Thèbes) avec la momie de la reine Aah-Hotep, ont été vus à Paris dans l'Exposition universelle, et ils firent, on s'en souvient, l'étonnement de tout le monde. La reine Aah-Hotep était la femme de Kamès, dernier roi de la XVIIe dynastie, et la mère d'Amosis, qui fut le premier roi de la XVIIIe et le vainqueur des Hycsos. Le cercueil de cette reine, couvert d'ailes tracées à la pointe, et doré par les mêmes procédés que ceux employés cinq siècles auparavant, les conditions de l'embaumement et de l'emmaillottage, les titres que l'on donne à la personne embaumée, dans l'inscription verticale qui descend le long des jambes, le style même de ses bijoux et des objets déposés dans ses linges, tout cela fit croire d'abord que la reine Aah-Hotep appartenait à la XIe dynastie ; mais, en y regardant de plus près, on a reconnu qu'elle était contemporaine d'Amosis et de l'expulsion des Pasteurs, et que la fabrication de ses bijoux ne remontait qu'à trois mille six cents ans. Mais quelle perfection dans le travail, quelle grâce dans les arrangements, et dans les formes quelle harmonie !

Voici un bracelet d'or à double charnière : des figures d'or y sont gravées avec la plus rare finesse sur un fond en pâte de verre bleu imitant le lapis. Amosis y est représenté à genoux, entouré de génies. Voici un autre bracelet sur lequel est dessiné un vautour, aux ailes éployées. Le jeu des plumes a été imité par des pierreries en lapis, en cornaline, en pâte de verre, couleur du feldspath, enchâssées dans des cloisons d'or. Jetons les yeux maintenant sur le diadème de la momie qui est un morceau où la délicatesse de l'exécution le dispute à la richesse des matières. Un cartouche (celui d'Amosis) gardé par deux sphinx affrontés en forme le principal motif. Ces petits sphinx en or ont des yeux rapportés, comme ceux de la momie elle-même, et bien que ces yeux soient infiniment petits, on y distingue une prunelle en pâte de verre noir et une conjonctive en blanc de quartz.

Il y en aurait, en vérité, pour des journées entières à regarder les chaînes, les anneaux, les mailles, les poignards damasquinés, les pectoraux en forme de *naos*, les mouches en or massif, les têtes de lion, le flabellum, le miroir, la hache aux hiéroglyphes découpés à jour, et dont l'éclat

est rehaussé par des plaquettes de turquoise, de cornaline, de lapis, enfin toutes les merveilles de ce merveilleux écrin. Cependant, il faut s'arrêter devant une magnifique et longue chaîne à laquelle pend un scarabée, et qui se termine à chaque bout par une tête d'oie. Les pattes du scarabée, qui sont d'un travail si fin, dit Mariette, qu'on les croirait moulées sur nature, sont soudées au corps de la bête qui est en or massif. Le corselet et les élytres sont en pâte de verre bleu tendre, rayée de filets d'or. La flexibilité de cette chaîne atteste une habileté de main vraiment surprenante. Mais une autre chaîne mérite l'attention et l'admiration du visiteur : c'est un collier à rangs concentriques de figurines diverses, appelé *onsek*, qui était agrafé sur les épaules et qui couvrait la poitrine. Des cordes enroulées, des fleurs à quatre pétales épanouies en croix, des lions et des antilopes courant, des chacals assis, des éperviers, des vautours, des vipères ailées, tous ces ornements y sont en or repoussé et cousus au linge de la momie par des anneaux dont la soudure est cachée aux regards.

La symétrie, la répétition, l'alternance, le rayonnement, tels sont les modes employés par les orfèvres et les bijoutiers de l'antique Égypte,

Ils sont nos maîtres, et leurs ouvrages nous ont enseigné les principes de l'ornement dans les objets menus et précieux, façonnés de main d'homme. Ils ont compris, trois ou quatre mille ans avant nous, qu'un bijou doit se débrouiller aisément, doit être facile à lire, que pour cela il y faut de l'ordre, de la symétrie et cette clarté qui résulte de la répétition simple ou alternée du même motif. La richesse des matières dans les petits espaces, si elle n'est pas rendue intelligible par le dessin, n'est qu'un embarras ; elle encombre au lieu d'embellir.

En résumé, après deux mois passés dans le pays des Pharaons et entièrement consacrés à visiter et à étudier les monuments de l'art égyptien, et après deux journées au musée de Boulaq, notre opinion a très-peu changé, et nous pouvons redire de ce grand art ce que nous en avons écrit dans un autre livre (1).

Style égyptien. — L'art de l'Égypte, le plus ancien de tous, est le plus facile à connaître, parce qu'il demeura stationnaire, uniforme, immuable, tant qu'il fut égyptien, c'est-à-dire jusqu'à ce que la domination des Ptolémées en eût changé un peu la physionomie en y introduisant

(1) La *Grammaire des arts du dessin.*

ou plutôt en y laissant s'infiltrer quelque chose du génie grec. *Considérée dans son ensemble*, sans tenir compte des exceptions et des nuances, la sculpture égyptienne présente un caractère éminemment symbolique et rappelle toujours sa première destination, qui fut d'exprimer des idées religieuses et d'en être l'écriture imagée. Son berceau est dans le temple. Elle y figure d'abord à l'état de délinéation, et ne fait que graver ses contours. Puis elle s'enfonce en creux au dedans du mur ou elle saillit au dehors en bas-relief. Ensuite, elle se dégage de la muraille, non sans y adhérer encore par quelques attaches, et quand enfin la statue est complétement isolée, — ce qui est très-rare, car elle est presque toujours adossée à un pilastre, — elle trahit infailliblement son origine, qui est l'architecture, et sa raison d'être, qui est le symbole. Jetez les yeux sur une figure égyptienne : les formes y sont accusées d'une manière concise, abrégée, non pas sans finesse, mais sans détails. Les lignes en sont droites et grandes. L'attitude est roide, imposante et fixe. Les jambes sont le plus souvent parallèles et jointes. Les pieds se touchent, ou bien, s'ils sont l'un devant l'autre, ils suivent la même direction, ils restent aussi exactement parallèles.

Les bras sont pendants le long du corps ou croisés sur la poitrine, à moins qu'ils ne se détachent pour montrer un attribut, un sceptre, une clef, une coupe, ou un lotus ; mais dans cette pantomime solennelle et cabalistique, la figure fait des signes plutôt que des gestes ; elle est en situation plutôt qu'en action, car son mouvement prévu et en quelque sorte immobile ne changera plus ; il ne sera suivi d'aucun autre.

Cependant, par une compensation qui étonne, il se trouve que cet art égyptien, qui semble retenu dans une éternelle enfance, est un art grand, majestueux, hautement formulé. Il est majestueux et grand par l'absence du détail, dont la suppression a été voulue, préméditée par le prêtre. Gravée en bas-relief ou sculptée en ronde bosse, la figure égyptienne est modelée, non pas grossièrement, mais sommairement ; elle n'est point dégrossie comme une ébauche ; elle est au contraire finement dessinée, d'une simplicité choisie dans ses lignes et dans ses plans, d'une délicatesse élégante dans ses formes ou, pour mieux dire, dans ses formules algébriques.

Deux choses y sont évidentes et évidemment volontaires : le sacrifice des petites parties aux grandes, et la non-imitation de la vie réelle. Nue,

la figure est vue comme à travers un voile ; vêtue, elle est serrée dans une draperie collante, semblable à un second épiderme, de sorte que le nu se découvre quand il est voilé, et se voile quand il est découvert. Les muscles, les veines, les plis et les contractions de la peau n'y sont point rendus, ni même la charpente osseuse. La variété qui distingue les êtres vivants, et qui est l'essence de la nature, est remplacée par une symétrie religieuse et sacerdotale, pleine d'artifice et de majesté. D'ordinaire, les mouvements exécutés par plusieurs figures sont soumis au parallélisme des membres doubles et paraissent obéir à un certain rhythme mystérieux, qui a été réglé dans le sanctuaire invisible, impénétrable. Le plus sûr moyen d'expression dans l'art égyptien est, en effet, la *répétition*. Quels que soient le naturel et la souplesse d'un mouvement, il devient cérémonial quand il est répété intentionnellement et plusieurs fois d'une manière identique, ainsi que nous le voyons si souvent dans les sculptures de l'antique Égypte. Elle appartient à l'ordre des choses sublimes, cette répétition persistante qui fait de toute marche une procession, de tout mouvement un emblème religieux, de toute pantomime une cadence sacrée.

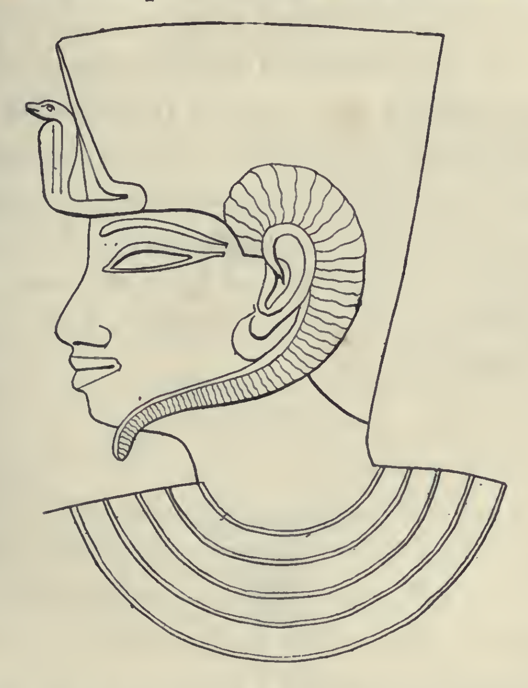
Le style égyptien est donc monumental par le laconisme du modelé, par l'austérité des lignes et par leur ressemblance avec les verticales et les horizontales de l'architecture. Il est imposant, parce qu'il est une pure émanation de l'esprit ; il est colossal, même dans les petites figures, parce qu'il est surnaturel et surhumain. Il demeure toujours semblable à lui-même, parce qu'il représente la foi, qui ne doit point varier, et, il faut le dire, cette uniformité constante était singulièrement favorisée par l'identité des races au moyen des infranchissables barrières qui séparaient les castes et s'opposaient ainsi à tout croisement. Enfin le style égyptien est engendré par un principe autre que l'imitation, et c'est volontairement qu'il s'écarte de la vérité imitative, car la faculté de rendre fidèlement la nature n'est pas plus étrangère aux Egyptiens qu'aux Grecs, et la preuve en est dans la vérité saisissante que présentent quelquefois les animaux, comparée à la manière convenue et artificielle dont la figure humaine est exprimée.

Une preuve encore de la volonté qu'eurent les prêtres de substituer le symbole à l'imitation, c'est que l'étude de l'homme physique et la connaissance de l'anatomie furent sévèrement prohibés chez ce peuple étrange qui respecta la mort plus

que la vie, comme si la mort eût été pour lui l'initiation à une vie impérissable. Non-seulement la religion interdisait les dissections anatomiques, mais elle ordonnait qu'après l'incision unique faite dans les flancs du cadavre pour en tirer les intestins et procéder à l'embaumement, l'homme chargé par état de cette opération, à la fois nécessaire et sacrilége, prît aussitôt la fuite, pour échapper à la colère des parents qui le poursuivaient à coups de pierres.

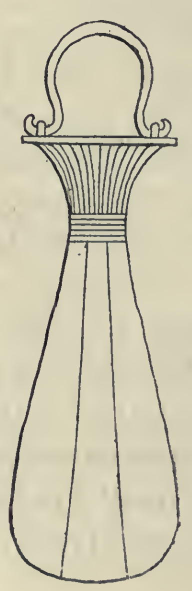
Quand il modèle la tête humaine, le sculpteur égyptien l'imite avec plus de fidélité, et il montre bien ce qu'aurait pu être son imitation dans un art qui fût resté libre. Avec quelle force est exprimée la conformation de la race africaine ! Comme il est bien taillé, ce visage des enfants de Cham, au profil déprimé, au nez aplati, aux lèvres épaisses, au menton rentrant et court, aux yeux allongés, obliques et placés au niveau du front ! Et ces yeux, s'ils sont toujours ouverts, toujours entiers, et toujours de face dans les têtes de profil, ce n'est point assurément parce qu'un œil est plus difficile à dessiner de profil qu'une bouche ; c'est sans doute parce qu'on a voulu, en dépit de la vérité, que l'organe révélateur de la pensée eût dans le visage humain une importance décidée et dominante.

Est-il besoin d'insister sur une tendance aussi fortement marquée au symbolisme, alors que tant de figures nous offrent la combinaison monstrueuse de corps humains avec des têtes d'ani-



maux? « En montrant aux yeux, dit Raoul Rochette (*Cours d'Archéologie*), un corps d'homme surmonté d'une tête de lion, de chacal ou de crocodile, l'Égypte n'eut certainement pas l'intention de faire croire à la réalité d'un être pareil; c'était une pensée qu'elle voulait rendre sensible plutôt

qu'une image vraie qu'elle prétendait offrir. Le mélange des deux natures était là pour avertir que ce corps humain servant de support à une tête d'animal était une pensée écrite, la personnification d'une idée morale et non pas l'image d'un être réel. » Oui, on peut le dire, la sculpture égyptienne demeura une forme de l'écriture, un art essentiellement symbolique, et ce fut une raison de plus pour qu'elle restât immobile. Le symbole fut pour ce grand art ce qu'étaient pour les morts embaumés les aromates qui les conservaient; il le momifia, mais, en le momifiant, il le rendit incorruptible.



L'ISTHME DE SUEZ

FÊTES DE L'INAUGURATION

L'humanité a maintenant une vitesse acquise qui s'accroît chaque jour dans une proportion géométrique. Toutes les sciences s'avançant à la fois se prêtent un mutuel secours et mutuellement elles accélèrent leur marche. Il fallait vivre dans notre temps pour qu'un homme, après avoir conçu le gigantesque projet de percer l'isthme de Suez, vît ce projet se réaliser pleinement, pût assister au mariage de deux mers séparées durant tant de siècles, et naviguer lui-même sur des lacs étonnés de se voir traverser par des navires partis des ports de l'Europe pour aller aux Indes. Qui sait si mon ami, M. Thomé, qui a conçu l'idée d'un tunnel sous-marin pour faire à pied sec le trajet de Calais à Douvres, n'aura pas, lui aussi, l'indicible joie de monter un jour dans le premier train qui nous fera traverser la mer sous la mer, et sans mal de mer (1)!

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, nous avons eu la douleur d'apprendre la mort de M. Thomé.

Écrire en bonne forme l'histoire de l'isthme de Suez n'est pas notre affaire : cette histoire existe. D'après ce que nous en connaissons, l'on peut regarder comme certain ou à peu près, qu'à l'époque de la septième dynastie des Pharaons, trente-cinq siècles avant notre ère, l'isthme ne contenait ni le lac Menzaleh au nord, ni les lacs Amers au sud. En d'autres termes, du côté de la Méditerranée, la mer était contenue par des digues et refoulée par les eaux du Nil. Elle n'avait pas encore pénétré, sous forme de marais, dans l'intérieur de l'isthme, à une distance de ses rivages qui est aujourd'hui de 40 kilomètres environ, et qui comprend le lac Menzaleh et le lac Ballah, tandis que du côté de la mer Erythrée (la mer Rouge), les lacs Amers, auxquels leur salure a fait donner ce nom, se confondaient avec les eaux du golfe Héroopolite, de sorte que la mer arrivant jusqu'au seuil du Sérapeum (lieu ainsi nommé parce qu'on y voit les restes d'un temple de Sérapis), faisait dans l'isthme une pointe de 50 kilomètres environ, qui le rétrécissait d'autant.

Durant les vingt et un siècles qui s'écoulèrent depuis la septième dynastie égyptienne jusqu'au pharaon Ménephtah II, contemporain de Moïse et roi de la dix-neuvième dynastie, les lacs Amers

avaient été séparés de la mer Rouge par des atterrissements qui s'étaient formés peu à peu à l'endroit qu'on appelle le seuil de Chalouf. Lorsque les Israélites quittèrent l'Égypte sous la conduite de Moïse, et s'enfuirent par le sud de l'isthme, ils choisirent le moment de la marée basse pour passer à gué le barrage naturel que la mer abandonnait à ces heures-là, et le pharaon Ménephtah, fils de Ramsès II, qui les avait imprudemment poursuivis, se trouva pris par la marée montante et fut submergé avec son armée. C'est là tout le miracle (1).

Pour en revenir à l'isthme, le roi Séti Ier, d'illustre mémoire, qui régnait en Égypte au quinzième siècle avant Jésus-Christ, imagina de creuser un canal entre la mer Rouge et le Nil. Ce projet n'eut sans doute qu'un commencement d'exécution, car, huit cents ans plus tard, le pharaon Nécos, fils de Psammétique, essaya de rouvrir le canal, mais il échoua dans son entreprise où périrent, suivant Hérodote, cent vingt mille hommes.

(1) La tombe de Ménephtah est une de celles que l'on voit encore dans la vallée de Biban-el-Molouk, d'où l'on peut conclure que ce Pharaon ne périt point dans la mer Rouge, ou bien que son corps fut retiré des eaux et rapporté à Thèbes.

Peut-être y renonça-t-il dans la crainte d'attirer chez lui les barbares.

Discontinués sous Nécos, les travaux furent repris par le roi de Perse, Darius, fils d'Hystaspe, devenu maître de l'Égypte. Cependant, faute de connaître le régime des écluses, même rudimentaires, on laissa incomplète la communication entre les eaux du Nil et les eaux du golfe, dont les niveaux étaient différents, et un transbordement fut nécessaire pour achever le transit des marchandises du Nil à la mer Rouge et de la mer Rouge au Nil.

Au temps des Ptolémées, le canal de Nécos et de Darius s'était obstrué. Philadelphe, fils de Lagus, fit recreuser et élargir ce canal et rétablir la communication au moyen d'une sorte d'écluse, alors inventée, qui consistait en poutres superposées et mobiles, rachetant la différence de niveau entre le Nil et la mer Rouge. Le canal de Ptolémée alla donc rejoindre la mer à l'endroit où fut bâtie la ville d'Arsinoë, à très-peu de distance de la ville actuelle de Suez. Les marchandises de l'Orient, pour aller dans la Méditerranée, passaient donc par le canal de Ptolémée, qui les introduisait dans les lacs Amers, puis dans le canal de Nécos, puis dans le Nil.

Cependant, au bout de deux siècles et demi, la communication restaurée par Philadelphe entre le golfe et la mer Erythrée, autrement dit entre les lacs Amers et Suez, s'était obstruée de nouveau, si bien que la flotte de Cléopâtre qui, après la bataille d'Actium, voulait sauver ses vaisseaux en les faisant passer dans la mer Rouge, ne trouva pas assez d'eau dans les lacs Amers et ne put aller plus loin.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le commerce de l'extrême Orient, n'ayant plus de passage par l'isthme, adopta une route de terre que le même Ptolémée Philadelphe lui avait ménagée dans la haute Égypte (sans doute comme un en-cas), de Bérénice à Coptos, d'où le transit continuait par le Nil jusqu'à la Méditerranée.

Lorsque Amrou, lieutenant d'Omar, eut achevé de conquérir l'Égypte en l'an 640, il ordonna un grand curage des canaux abandonnés, et une communication par eau fut rétablie, mais seulement pour de simples barques, chargées d'approvisionnements. Cent ans après, le calife Abou-Giaffar-el-Mansour fit détruire le canal, tant pour empêcher le ravitaillement de ses ennemis, affamés dans Médine, que pour fermer l'Égypte de ce côté à ses envahisseurs.

Tel était l'état des choses lorsque le général Bonaparte et son armée débarquèrent en Égypte. La commission de savants qui l'accompagnait dut examiner le projet de la réunion des deux mers, et le général faillit périr, surpris par la marée montante, en explorant les vestiges de l'ancien canal. Là fut commise une erreur capitale, celle qui consistait à dire, ce que les anciens avaient déjà cru, que le niveau de la mer Rouge était plus élevé que celui de la Méditerranée. Toutefois, le rapporteur de la commission, Lepère, concluait timidement à la création d'un canal maritime, avec écluses joignant directement les deux mers.

Durant un demi-siècle, le projet de ce canal fut plusieurs fois étudié, par M. Linant (Linant-Bey), M. Paulin Talabot, les frères Barrault, et ce furent les chefs du saint-simonisme, Enfantin et ses amis, qui eurent l'honneur d'aplanir une très-grosse difficulté en constatant, par des opérations mieux faites et d'une précision absolue, l'égalité de niveau des deux mers. Cependant, pour passer des théories à la pratique, il y avait un monde d'obstacles à vaincre, et pour triompher de ces obstacles, il fallait un homme qui eût tout ensemble une foi robuste, un caractère énergique, une réputation pure, et une grande connaissance de

l'Orient et de ses habitudes, de ses mœurs, de ses préjugés, de ses défiances. Toutes ces conditions, par fortune, se trouvèrent réunies dans la personne de M. Ferdinand de Lesseps, qui avait été consul de France au Caire de 1831 à 1838, ensuite consul à Barcelone, où il s'était distingué par une conduite pleine de vigueur, d'adresse et d'humanité, lors du bombardement de cette ville en 1842. M. de Lesseps avait connu au Caire Mohammed-Saïd, dont il était devenu l'ami, au point que ce prince étant appelé, par la mort d'Abbas-Pacha, à la vice-royauté de l'Égypte, s'empressa d'inviter M. de Lesseps à venir auprès de lui.

Saïd-Pacha était au camp de Maréa, dans le désert Libyque, et là il se préparait à faire son entrée de souverain au Caire. Un mur de terre entourait sa tente et celle des officiers de sa maison. M. de Lesseps s'étant présenté : « Que veux-tu que je te donne? dit le vice-roi — la concession du canal de Suez. — Eh bien, dit Saïd-Pacha, j'attends ce soir du Caire tous les vieux amis de mon père, le grand Méhémet-Ali. Nous leur soumettrons ton projet, et je ferai ce qu'ils me conseilleront de faire. Les conseillers venus, on les consulte et ils demandent à voir les plans de l'ancien consul français, dont la personne ne leur était pas in-



Ménephtah, fils de Ramsès II.



Princesse Nebto, fille de Ramsès II.

connue. Les plans étaient dans la demeure de M. de Lesseps. Sans rien répondre, il saute sur un cheval, l'enlève, lui fait franchir d'un bond le mur d'enceinte, traverse tout le camp sans toucher terre et revient un quart d'heure après, par un nouveau bond de bas en haut, devant la tente du vice-roi. Le plus âgé des amis de Méhémet-Ali dit alors à Saïd-Pacha : « Cet homme est protégé de Dieu : tu peux lui accorder les yeux fermés ce qu'il te demande : il portera bonheur à ton règne. » Ainsi fut obtenue la concession, dont le firman est daté du 30 novembre 1854.

Le premier coup de pioche dans l'isthme de Suez ne fut donné que le 26 avril 1859. Avant de commencer, il avait fallu cinq ans d'études préliminaires, d'explorations minutieuses, de sondages et de nivellements, sans parler des peines infinies, des démarches, des négociations, des voyages, rendus nécessaires par les difficultés sans nombre que faisaient naître, chaque jour et à chaque pas, la jalousie des nations, les vues politiques, la défiance vraie ou simulée, les intrigues de cabinet, les objections de la science, les hésitations, bien naturelles d'ailleurs, de l'opinion publique. Ce fut une véritable odyssée que la vie du concessionnaire pendant les cinq années qui précédèrent les premiers tra-

vaux (1). Il fallut obtenir les ratifications de la Sublime-Porte, amadouer les Anglais, se concilier les savants, répondre à toutes les objections, convaincre tous les esprits, et s'en aller de pays en pays, de ville en ville, prêcher cette pacifique croisade qui devait aboutir à un rapprochement merveilleux entre l'Orient et l'Occident.

Voilà, en résumé, ce que l'on nous racontait en Égypte, de l'homme qui, en dix ans, avait voulu et su creuser un port de 171 hectares de superficie, faire construire des phares par le gouvernement égyptien, bâtir la ville et le port d'Ismaïlia, extraire 75 millions de mètres cubes de sable ou de terre, dont 58 millions devaient être enlevés sous l'eau avec des dragues énormes, fournir de l'eau douce et des vivres, en plein désert, à vingt-cinq mille travailleurs, enfin livrer aux grands navires du monde entier, à point nommé, à jour fixe, un canal de 150 kilomètres, ayant 100 mètres de largeur à la ligne d'eau, 22 mètres de largeur au plafond, et 8 mètres de profondeur partout.

Il faut le dire, tout cela eût été impossible sans le concours bienveillant et la haute intelligence de Saïd-Pacha et de son successeur le khédive Is-

(1) Voir la très-intéressante *Histoire de l'isthme de Suez*, par M. Olivier Ritt. Paris, Hachette, 1869.

maïl Ier, lequel eut la loyauté et la délicatesse de s'en rapporter à l'arbitrage du souverain de la France, dans ses démêlés avec le concessionnaire français. Que serait-il arrivé si, au lieu d'un prince aussi éclairé, le promoteur du canal de Suez eût rencontré sur le trône d'Égypte un pharaon entêté, un roi sans lumières !... Le 18 mars 1869, dans une fête solennelle présidée par le vice-roi, fut inauguré le pertuis-déversoir destiné au remplissage des lacs Amers par la Méditerranée. On vit se précipiter et l'on entendit mugir les torrents d'eau couverts de flocons de sel qui venaient remplir le bassin des lacs Amers. Emerveillé d'un spectacle aussi émouvant, le khédive adressa le télégramme suivant à Nubar-Pacha :

« Je viens de visiter le parcours du canal. J'ai « assisté à l'entrée des eaux de la Méditerranée « dans les lacs Amers. Je rentre au Caire plein « d'admiration pour ce grand œuvre et de confiance « dans son prompt achèvement. — Ismaïl. »

Notre voyage dans la haute Egypte était terminé, mais il nous restait à voir l'inauguration du canal, et de nouveaux voyageurs arrivaient en foule, sur l'invitation du khédive, assister à cette fête. Ceux-ci étaient au nombre de neuf cents, ce

qui portait à mille environ le total des invités, je dis des invités européens, car le vice-roi avait convié à ses fêtes tous les grands personnages de l'Islam, tous les princes musulmans de l'Asie et de l'Afrique. Il en était venu de l'Inde, du Kaboul, de la Perse, du Turkestan, de l'Arménie, de la Caramanie, de l'Asie Mineure, de l'État de Tripoli, de la régence de Tunis, de la Nubie, de l'Abyssinie. Il en était venu de toutes les villes fameuses, de Dehli, de Lahore, de Bagdad, d'Erzeroum, de Trébizonde; il en était venu de Tanger, de Méquinez, d'Alger, de Bengazi, de Sennaar, de toutes les contrées où l'on fabrique des bijoux, des chibouques, des armes, et où l'on dit des prières sur un tapis.

La caravane dont je faisais partie devait se rendre du Caire à Alexandrie, et d'Alexandrie à Port-Saïd, où allait être inaugurée l'entrée solennelle des navires européens dans le canal de Suez. Il fallait donc faire dix-huit heures de mer, d'une mauvaise mer, et cette perspective ne laissait pas de m'effrayer. Heureusement que les ordonnateurs de la cérémonie ayant un peu perdu la tête, assiégés qu'ils étaient par tant de voyageurs, il ne se trouva pas de place pour tout le monde. Ravi de ne pouvoir être casé, je m'en retournai avec quelques-uns de mes compagnons, Fromentin,

Berchère, Tournemine, d'Almeida, Lambert de la Croix, de Laleu, Pharaon. Nous allâmes par le chemin de fer d'Alexandrie à Ismaïlia, situé au centre de l'isthme, pour y attendre les navires et y devancer la fête qui devait y être célébrée.

Le voyage se fit lentement, le train partant lorsqu'il plaisait au chef de partir, et avec des intermittences de repos que le fatalisme oriental peut seul expliquer. Durant ces longues heures, mes compagnons et moi nous mangions sur une malle quelques provisions sauvées de la bagarre. Trois peintres étaient là qui regardaient la nature avec délices. L'Egypte se peignait dans leurs regards. En sa qualité d'Égyptien, Pharaon nous disait des histoires arabes : Voici ce qui m'en est resté dans la mémoire.

Le poëte Hamdinn était le poëte aimé de Bagdad. Il florissait sous le règne d'Aroun-er-Rachid; il s'en allait par les carrefours, sous les portiques, chantant la langue mélodieuse, consolant le peuple de sa misère, exaltant la vertu et disant aux grands qu'ils n'étaient que les usufruitiers des biens d'Allah.

Un jour il y eut une conférence poétique (ce qu'on appelait chez nous, au moyen âge, une cour d'amour) sous les portiques de la mosquée de Nasser-ed-Dinn. Le Kalife assistait à la séance, entouré de ses officiers et de ses cent-gardes nègres, vêtus de rouge. La joute fut ouverte par une poétesse du nom d'Hossni qui prit pour

sujet l'égalité de l'homme et de la femme. Elle termina son poëme en disant : « Pourquoi n'aurions-nous pas autant d'époux que vous avez d'épouses ? que celui qui n'a pas senti la femme frémir dans ses bras le dise. » Hamdinn répondit à Hossni par un petit poëme improvisé et demeuré fameux, qui commençait ainsi : Vit-on jamais deux épées dans le même fourreau ! Puis il chanta sa maîtresse, énuméra ses charmes, lui sacrifia tous les biens de la terre, depuis le palais du Kalife jusqu'au diamant qui brillait à l'annulaire d'Aroun, et il s'emporta jusqu'à dire que le Kalife lui-même serait l'indigne serviteur d'une beauté aussi accomplie. Misérable, s'écria le Kalife, ne sais-tu pas « qu'il y a aux enfers une roue qui broie la tête des poëtes ? » Hamdinn répondit : « C'est le sang des tyrans qui la fait tourner. » Aroun lui jeta une bourse de mille dinars, et de ce jour il n'assista plus aux conférences des poëtes.

Hamdinn mourut pauvre et célèbre. Ses triades sont restées dans la mémoire du peuple, celles-ci par exemple :

« Trois hommes se reconnaissent dans trois circonstances : le brave à la bataille, le sage dans la colère, et l'ami dans le malheur.

« Il y a trois choses auxquelles l'homme ne doit pas se fier : le temps, la mer et la parole des rois, — trois choses qu'il doit faire en secret : l'amour, le bien et les ablutions, — trois choses dont il ne doit jamais être fier : sa richesse, sa vertu et sa beauté.

Un de nous répliqua en récitant un des contes dits du perroquet, et dont voici la substance :

CONTE ARABE

A l'heure où le soleil se couche, où la lune se lève, Khojisteh vient prendre congé de son perroquet et lui

dit : « Au moment d'aller voir mon amoureux, il me prend envie de mettre son intelligence à l'épreuve. Si je découvre qu'il est avisé, je redoublerai de faveur envers lui ; autrement j'exercerai sa patience, car le sage a dit : « Il y a trois choses dont il faut se défier : l'amitié avec les femmes, la familiarité avec les enfants, la fréquentation des imbéciles. »

Le perroquet répliqua : « Ma maîtresse, tout ce que vous dites est bien dit. Cette nuit vous conterez un conte à votre amoureux, et au sujet de ce conte vous lui ferez une question. Suivant sa réponse, vous jugerez s'il est ou non intelligent. » — Quelle est donc l'histoire sur laquelle je dois l'interroger, dit Khojisteh? — La voici, dit l'oiseau :

Un jour, le fils du roi de Babylone en entrant dans un temple y vit une jeune fille dont la beauté brillait comme un rayon de la lune dans la nuit obscure. Sa taille était droite comme la tige d'un cyprès, et sa démarche gracieuse comme celle d'un faisan. Il fut si touché de ses charmes, qu'il se prosterna devant la principale idole du temple, et lui dit à voix basse : « Si je deviens le mari de cette jeune fille, je fais vœu de me couper la tête et de vous en faire ici le sacrifice. » Le jour même, le fils du roi de Babylone expédia un messager au père de la personne qu'il venait de voir, et que déjà il aimait, pour la lui demander en mariage. Le père ayant consenti, le mariage fut joyeusement célébré avec toutes les cérémonies convenables au rang respectif des deux époux.

Quelques jours après, le père de la mariée l'invita avec son mari à une fête qu'il voulait donner en leur honneur. Ils s'y rendirent, accompagnés d'un brahmine qui était l'intime ami du marié. Celui-ci, comme il passait devant la porte du temple où il avait vu sa femme pour la première fois, se rappela tout à coup le vœu qu'il avait fait à l'idole, et voulant l'accomplir, il entra dans le temple

et il se coupa la tête aux pieds de l'autel. Le brahmine, qui avait suivi de près son ami, fut saisi d'horreur en le voyant étendu mort, mais aussitôt lui vint cette pensée : « Si je reste ici, le peuple me soupçonnera d'être l'auteur du meurtre... » Puis dans le trouble et la terreur où il était, il imagina qu'il n'avait rien de mieux à faire que de se couper la tête aux pieds de l'idole : c'est ce qu'il fit.

Une minute après, la jeune mariée entra dans le temple, et voyant ces deux cadavres décapités, elle demeura d'abord frappée de stupeur, ne pouvant en croire ses yeux et ne comprenant rien à une pareille tragédie. Cependant, saisie de désespoir, elle résolut de se couper la tête comme son mari et de l'aller ainsi rejoindre dans l'autre monde.

Mais au moment où elle prenait le cimeterre sanglant, elle entendit une voix qui sortait des profondeurs du temple et qui lui dit : « O femme! replace les têtes coupées sur leurs troncs respectifs, et les décapités ressusciteront. » Transportée de joie, elle se hâta de replacer les têtes, mais dans sa précipitation, elle mit la tête de son mari sur les épaules du brahmine et la tête du brahmine sur les épaules de son mari. A l'instant même, les deux corps se levèrent rendus à la vie. Mais alors une dispute s'éleva entre les ressuscités, chacun réclamant la femme pour lui.

Quand le perroquet en fut là de son histoire, il dit à Khojisteh : « Si vous voulez éprouver l'intelligence de votre amoureux, demandez-lui à qui appartenait de droit la femme que se disputaient les deux personnages rendus à la vie. » — Mais je voudrais moi-même, dit-elle, savoir quelle doit être la meilleure réponse. — Eh bien, reprit le perroquet, le légitime propriétaire de la femme est celui qui a la tête du mari, parce que la tête est le siége de la sagesse, et qu'elle préside à tous les actes du corps. » A ces mots, Khojisteh se leva pour aller voir son

amoureux; mais à l'instant même, on entendit chanter le coq, on vit poindre le jour, et elle différa son départ. . . . .

Ismaïlia est une ville de création récente; la première pierre en fut posée le 27 avril 1862. Elle est bâtie sur le bord du lac Timsah, à égale distance de Suez et de Port-Saïd. A la place de ces deux villes, il n'y avait que des marais et un désert. Pour s'y établir, il fallait tout y apporter, et d'abord la terre et l'eau douce. L'eau! elle coûtait plus cher que le vin à Paris! Elle était si précieuse et si rare que pour abreuver vingt mille ouvriers employés alors au canal, la dépense était de 8,000 fr. par jour, soit 40 centimes par tête. La terre! elle était fournie par les déblais provenant de l'excavation du canal. Or, avec de la terre et de l'eau, il est facile en Égypte d'avoir une végétation splendide, parce que le troisième élément, la chaleur, s'obtient gratuitement. Le soleil y est pour rien. A Ismaïlia, il ne fallut que de l'eau. Voilà donc une ville de trois ou quatre mille habitants — elle en compte, aujourd'hui, peut-être dix mille — qui s'est construite en quelques années, là où était une profonde solitude. A chaque maison a été annexé un petit enclos qui est devenu un jardin.

Au moment où nous arrivâmes à Ismaïlia, la

population s'y élevait momentanément à quelque trente mille personnes, logées sous des milliers de tentes que l'on avait dressées sur le rivage. Dans le nombre de ces tentes, il y en avait de magnifiques. Les grands seigneurs musulmans ne voyagent jamais sans emporter avec eux leurs tapis, leurs armes, leur vaisselle. Avec ces tapis d'une merveilleuse beauté, on avait sans peine improvisé sur la grève des palais transportables. Simples et graves au milieu des pompes de leur habitation momentanée , ces personnages nous regardent avec bienveillance, mais sans curiosité aucune. Quelques-uns nous voyant passer devant leur entrée, nous envoient leur interprète pour nous inviter à prendre le café et cette boisson délicieuse que font les Arabes avec du sucre, des limons et de l'eau de rose. Le café nous est servi dans ces petites tasses minces qu'on ne pourrait pas tenir à la main quand le café est brûlant, si elles n'étaient portées dans des espèces de coquetiers en porcelaine réticulée ou en or travaillé à jour.

Guillaume (le statuaire) et moi nous sommes entrés dans la tente d'un de ces grands chefs, Hag-Mahamed il Chavarbi, dont le père avait combattu dans l'armée française à la tête d'une troupe d'alliés arabes, sous les ordres du général Bonaparte,

qui l'avait fait fusiller, par parenthèse, comme suspect de trahison. C'est du moins ce que je crus comprendre dans les explications que nous donna l'interprète, dont le français, il faut le dire, manquait un peu de clarté. Pour nous témoigner sa sympathie, le chef arabe nous offrit le spectacle des derviches tourneurs. Nous vîmes donc venir, à un signal donné, des moines, jeunes et vieux, qui, au son d'un petit tambourin frappé en cadence, se trémoussaient de gauche à droite et de droite à gauche, de manière à se procurer, par ces mouvements rhythmés, une sorte d'extase que favorise une musique religieuse et monotone.

Le lendemain, je fus invité avec quelques amis à un dîner arabe, où il nous fallut, faute de fourchettes et de couteaux, dépecer les viandes avec nos doigts, sauf à nous laver les mains à chaque instant avec de l'eau qu'on nous versait, d'une aiguière en émail cloisonné, dans un bassin d'or.

Ah ! c'était un panorama imposant, amusant, imprévu et curieux au possible que celui de cette ville d'Ismaïlia, dont la plus grande partie n'avait d'autres murailles que les plus belles tapisseries du monde ou des toiles blanches, le tout inondé de soleil. Pendant que des cavaliers arabes exécutaient des fantasias en tirant des coups de fusil et

en poussant des cris aigus, des tribus rassemblées dans de petits campements assistaient à des danses populaires et se pressaient devant le théâtre des marionnettes où le polichinelle égyptien, le fameux *Qara-Gouch* et le Guignol du cru se disputent et se battent, comme chez nous, avec l'éternel commissaire. Dans les faubourgs de la ville temporaire, on voyait fumer des cuisines énormes, des cuisines gargantuesques et pantagruéliques, où l'on faisait rôtir des troupeaux de moutons qui, arrivés le matin, devaient être mangés le soir par des milliers de personnes, à nourrir, trois jours durant, aux frais du vice-roi. Çà et là, des tables de cinq cents couverts étaient dressées en plein air, mais à l'ombre, et servies par un personnel innombrable. Un navire parti de Bordeaux avait apporté toute une cargaison d'excellents vins. Le sable du rivage était couvert de bouteilles vides. On eût dit des noces de Gamache sur une échelle immense.

Le reste de la ville présentait un spectacle qu'il est impossible d'oublier. C'était une macédoine de populations jaunes, noires ou cuivrées, une cohue de chameaux, d'ânes, de cavaliers et de voitures, une foire de Saint-Cloud multipliée par trente mille Arabes et transportée sous le ciel de l'Egypte. A travers la foule des Africains et des Asiatiques, pas-

saient des toilettes européennes, des figures suspectes, des marchands de parfums et de foulards, des aventuriers qui, à la faveur du désordre, venaient de se régaler aux tables du khédive ; des prêtres venus de la Perse ; des Turcs majestueux au pas lent, à la mine grave, et des gamins du Caire courant comme des fous, les pieds nus, et criant à tue-tête. Tout cela formait une manière de rêve agité mais agréable, et je me promenais comme un somnambule sur la plage quand je rencontrai des amis, Gaston Braun, d'Almeida et Mouilleron, qui m'offrirent une cabine sur une *dahabieh* qu'ils étaient parvenus, je ne sais comment, à occuper.

Cependant le lac Timsah se couvre de bateaux-mouches. On attend l'arrivée des grands vaisseaux de France, d'Angleterre, d'Autriche, de Prusse et des Pays-Bas. Une salve de coups de canon annonce leur entrée dans le lac. J'arrive sur le rivage au moment où l'empereur d'Autriche, monté sur le tambour d'un brick à vapeur, salue avec grâce la foule qui applaudit en poussant des hurrahs ! Un instant après, trois vaisseaux venant de l'Inde entrent dans le lac par le côté opposé. Alors redoublent les cris de triomphe : l'union des deux mers est accomplie. Le port d'Ismaïlia est bientôt sillonné en tous sens par cinquante navires.

Je ne sais ce qui s'est passé en ce moment dans le cœur de M. de Lesseps. Mais nous étions tous très-émus et, pour mon compte, j'éprouvais un sentiment de fierté à voir comment le génie de l'homme avait su remanier notre planète, retoucher l'œuvre de la création, donner des ordres à l'Océan et s'en faire obéir.

Le soir de cette grande journée, un bal fut donné par le vice-roi dans un palais improvisé et décoré à l'orientale. Une lune éclatante et une illumination extraordinaire rendaient la nuit aussi claire que le jour ; le bal eut cela de particulier qu'on y entendait parler toutes les langues, et qu'on y voyait des personnages de tous les pays et des costumes de toutes les nations. A travers l'encombrement des invités, passaient, élégantes et radieuses, quelques-unes de ces femmes qui donnent le ton partout. Abd-el-Kader parut. Ses grands yeux noirs, étincelants, étaient voilés de douceur. Un souper fut servi à quinze cents personnes. Comme je me retirais, préférant au souper un peu de repos, je rencontrai M. Duruy qui causait avec Nubar pacha, l'un ébloui comme moi, d'une fête aussi imprévue, l'autre, calme dans sa haute distinction, et reportant au khédive nos étonnements et nos compliments.

Le lendemain, partis, au nombre de quarante

environ, sur un petit vapeur qui devait nous conduire à Suez, nous arrivâmes, le soir même, à la lueur des feux du Bengale, dans la mer Rouge où mouillaient trois vaisseaux des messageries, service de l'Indo-Chine, dont l'un, l'*Impératrice*, commandant Delfour, nous reçut avec la cordialité la plus française. Beaucoup des nôtres, fatigués de voir, voulurent rester à bord ; mais Tournemine et moi nous sautâmes dans une barque pour aller rejoindre un bâtiment qui nous porta jusqu'à Suez. Là nous trouvâmes MM. Jamin, de Quatrefages, Wurtz et Miller, membres de l'Institut, et avec eux nous fîmes le tour de la ville, achetant dans les bazars de quoi prouver que nous y étions venus.

La ville de Suez, située à mi-chemin de Paris à Bombay, est une ville moitié européenne, moitié indienne, une ville hybride, d'un médiocre intérêt pour ceux qui ont vu le Caire. La seule attraction de ces parages, c'est la fontaine de Moïse et la proximité du Sinaï. La fontaine de Moïse est une oasis qui ombrage une source d'eau saumâtre. Nous l'avons regardée de loin comme il regarda lui-même la terre promise. Nous avions cependant formé le projet de nous y rendre ; mais une certaine affiche qui nous fut montrée par les officiers du bord, jeta du froid dans notre résolution. Cette affiche en

quatre langues disait : « une récompense de 50 liv. sterling sera remise à la personne qui donnera des renseignements sur M. Wilson, parti depuis trois jours avec deux Grecs pour visiter la fontaine de Moïse, et qui n'a point reparu. »

Il ne nous restait plus qu'à retourner au Caire, et de là en France, par la route qu'il nous plairait de choisir, les uns par Brindisi, les autres par Naples et Rome, les autres par Marseille. Nos retours étaient payés par le vice-roi, avec cette générosité dont il nous avait donné tant de marques, générosité qui certainement n'avait pas eu d'exemple et qui probablement n'aura point d'imitateurs.

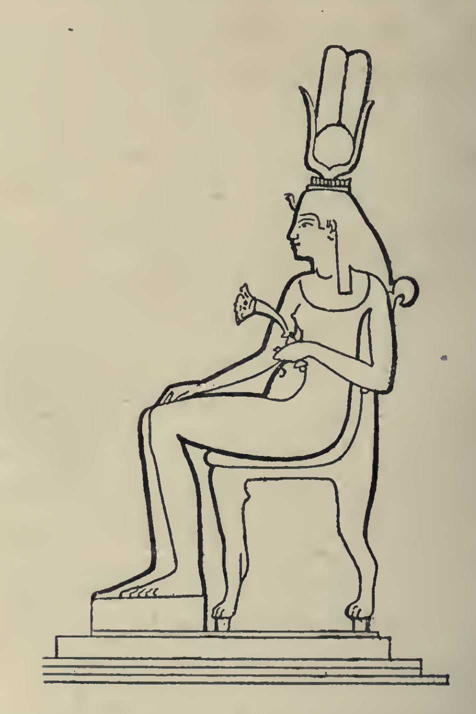
Nous voilà donc revenus au Caire pour reprendre le chemin de fer d'Alexandrie, repasser la mer et revoir bientôt la France. Le temps est encore splendide; mais les heures s'écoulent, le jour baisse; les Pyramides, que j'aperçois du haut d'une terrasse, où je suis monté avec M. Faye, l'éminent astronome, les Pyramides s'effacent à l'horizon et vont bientôt disparaître. Notre voyage touche à son terme. Il faut quitter cette terre, *linquenda tellus*, cette terre traversée par les miracles de l'histoire, et qui fut le point de départ de la civilisation antique. En la quittant, nous nous

disions : Que serait donc devenue dans l'esprit des hommes l'Égypte, tant de fois envahie, tant de fois conquise, et qui viendrait la visiter maintenant si elle n'avait tracé elle-même ses annales sur des monuments impérissables? En parlant de l'écriture hiéroglyphique, des savants illustres l'ont comparée aux rébus dont on enveloppe les bonbons ; mais il leur a échappé que cette écriture était à elle seule un dessin, un art. En dehors des caractères épistolographiques et cursifs, qui ne sont guère qu'un griffonnement individuel, quiconque en Égypte apprenait à écrire, apprenait par cela même à dessiner. Il se familiarisait avec toutes les formes de la nature. Il s'exerçait à figurer une plante, une fleur, un sycomore, un lion, un bœuf, un épervier, un lièvre en fuite, une barque en mouvement, enfin des figures humaines dans les attitudes et les actions les plus diverses. De cette manière, l'Égyptien recevait dès l'enfance cet enseignement, si nécessaire à toutes les professions, qui donne de la rectitude aux pensées en précisant les images qui les représentent. Il savait lire dans le livre éternellement ouvert de la Création. Le dessin et la couleur sont, en effet, les deux seuls termes du silencieux langage qu'elle nous parle. Ses idées, elle les exprime par le dessin, et ses

sentiments par la couleur. Celui qui ne sait rien de ces deux grandes expressions de l'univers, ressemble à un voyageur qui parcourt un pays dont la langue lui est inconnue. L'un écoute sans entendre ; l'autre regarde sans voir.

Voilà comment cette écriture, qui a été l'objet de railleries inconsidérées, a produit tant de belles choses en produisant des artistes capables de les dessiner : des monuments superbes, des décorations imposantes, des ornements pleins de caractère, des vases pleins de grâce et d'invention, des meubles élégants, des bijoux exquis, incomparables. Voilà comment l'Égypte a été le berceau de la civilisation, voilà comment elle a inspiré à tous les grands esprits le désir de connaître son histoire, jusqu'au jour où un Français a su la lire. Il est assez clair aujourd'hui que l'art des Égyptiens a engendré celui des Hellènes. La Grèce est à l'Égypte ce que le beau est au sublime. En effet, c'est dans la manifestation du beau que l'imitateur, plus jeune et plus libre, a surpassé son modèle. Il a substitué à des dimensions colossales des proportions plus humaines, à des flatteries hyperboliques une vérité noble, à la grandeur d'un style convenu, laconique et solennel, les images épurées d'une nature choisie, à la dignité des

formes hiératiques la beauté des formes vraies. Cependant, il ne faut pas croire que le disciple ait tué son maître. Tous les fils d'Égyptus ne furent pas égorgés dans cette nuit tragique dont la légende semble symboliser le mariage du génie égyptien avec le génie grec. Mais la Grèce est restée la fille, toujours jeune et toujours belle, d'une mère sublime et à jamais vénérable.



APPENDICE

TABLEAU DES DYNASTIES ÉGYPTIENNES

L'histoire de l'Égypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, se divise en trois périodes : la période païenne, la période chrétienne et la période musulmane.

La première, dans laquelle on compte trente-quatre dynasties, se divise elle-même en cinq grandes époques :

L'ANCIEN EMPIRE, qui commence à la Ire dynastie et finit avec la Xe ;

Le MOYEN EMPIRE, qui va de la Xe à la XVIIe inclusivement ;

Le NOUVEL EMPIRE, qui va de la XVIIIe à la XXXIe.

L'ÉPOQUE GRECQUE, qui embrasse la XXXIIe dynastie, celle d'Alexandre le Grand, et la XXXIIIe, celle des Ptolémées ;

L'ÉPOQUE ROMAINE, qui comprend tous les empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à Théodose.

En quelle année doit-on placer l'avénement de Ménès, qui fut, selon Manéthon, le premier roi humain de la première dynastie égyptienne, c'est-à-dire le premier qui régna sur l'Égypte après les époques fabuleuses où avaient

régné des héros légendaires, regardés comme des dieux ou des demi-dieux ? Les Égyptologues ne sont point d'accord sur ce point. Les deux Champollion font remonter le commencement des dynasties pharaoniques à 5,867 ans avant notre ère. M. Lesueur, architecte, membre de l'Institut, dans sa *Chronologie des rois d'Égypte*, s'arrête au chiffre de 5,773 ans, Charles Lenormant à celui de 5,124 ans, Mariette à celui de 5,004 ans, et Brügsch (*Histoire d'Égypte*) à 4,455 ans. Il en résulte que l'on peut admettre, comme l'admet aussi Brunet de Presle dans son *Examen des dynasties égyptiennes*, un chiffre moyen de 5,000 ans, chiffre déjà donné par Diodore d'après les archives sacrées, comme le total de la durée des dynasties égyptiennes depuis Ménès jusqu'à Jésus-Christ. Ce chiffre d'ailleurs est établi par Mariette d'après les données que lui ont fournies la découverte de la table d'Abydos et les fouilles de Saqqarah. C'est donc à la chronologie de Mariette que nous croyons devoir nous en rapporter, en donnant ici le canon des rois d'Égypte tel qu'il l'a imprimé dans son *Aperçu de l'histoire ancienne d'Égypte*. Dans la seconde colonne de ce tableau, les dynasties sont désignées par le nom des villes qui furent leurs capitales et par la nationalité des souverains étrangers qui se succédèrent sur le trone d'Égypte. Ainsi la première dynastie est appelée Thinite, parce que sa capitale civile était la ville de Thinis, voisine d'Abydos, qui était la ville sacrée. La vingt et unième est appelée Tanite, du nom de Tanis (San), ville de la basse Égypte.

ORDRE DES Dynasties.	LEURS CAPITALES ET Leurs nationalités.	DURÉE.	AVANT Jésus-Christ.
I	Thinite	253 ans.	5004
II	—	302 —	4751
III	Memphite	214 —	4449
IV	—	284 —	4235
V	—	248 —	3951
VI	D'Éléphantine	203 —	3703
VII	Memphite	70 jours.	3500
VIII	—	142 ans.	3500
IX	Héracléopolite	509 —	3358
X	—	185 —	3249
XI	Thébaine	203 —	3064
XII	—		
XIII	—	453 —	2851
XIV	Xoïte	184 —	2398
XV	Pasteurs	511 —	2214
XVI	—		
XVII	—		
XVIII	Thébaine	241 —	1703
XIX	—	174 —	1462
XX	—	178 —	1288
XXI	Tanite	130 —	1110
XXII	Bubastite	170 —	980
XXIII	Tanite	89 —	810
XXIV	Saïte	6 —	721
XXV	Ethiopienne	50 —	715
XXVI	Saïte	138 —	665
XXVII	Persane	121 —	527
XXVIII	Saïte	7 —	406
XXIX	Mendésienne	21 —	399
XXX	Sébennytique	38 —	378
XXXI	Persane	8 —	340
Fin des listes selon Manéthon.			
XXXII	Macédoniens	27 —	332
XXXIII	Grecs	275 —	305
XXXIV	Romains	411 —	30
			Après J.-C.
	Édit de Théodose		381

CARACTÈRES DE L'ALPHABET ÉGYPTIEN.

a.e	aa
b.	f.
i	q
ts.	k
h	l.
kh.	m.
d	n.
r	u
s	o.o.ou.
ch	i
	p

COIFFURES ROYALES

Couronne blanche, cette mitre symbolise la royauté de la haute Égypte.

Couronne rouge, symbolise la royauté de la basse Égypte.

Pschent, réunion des deux couronnes, symbolisant la royauté de la haute et de la basse Égypte.

Casque royal de combat, recouvert d'une peau de tigre.

LETTRE D'AMROU AU CALIFE OMAR

DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE (1).

De la part de Gabdolle, fils de Gaser, fils de Vaïl le sahamien, au successeur de l'apôtre de Dieu, à qui Dieu fasse miséricorde, Omar, fils du Chettabe, commandeur des fidèles, l'un des califes suivant le droit chemin, dont j'ai reçu la lettre et entendu l'intention; c'est pourquoi je veux ôter de dessus son esprit la nuée de l'incertitude par la vérité de mon discours. C'est de Dieu que vient la force et la puissance, et toutes choses retournent à lui.

Sachez, seigneur commandeur des fidèles, que le pays d'Égypte n'est autre chose que des terres noirâtres et des plantes vertes entre une montagne poudreuse et un sable rougeâtre. Il y a entre sa montagne et son sable des plaines relevées et des éminences abaissées. Elle est environnée d'un penchant qui lui fournit de quoi vivre, et qui a de tour, depuis Syène jusqu'à la fin de la terre, et au bord de la mer, un mois de chemin pour un homme de cheval. Par le milieu du pays, il descend un fleuve béni au matin et favorisé du ciel au soir, qui coule en augmentant et en diminuant sui-

(1) Selon la traduction qu'en donne Gérard de Nerval, dans son *Voyage en Orient*.

vant le cours du soleil ou de la lune. Il a son temps auquel les fontaines et les sources de la terre lui sont ouvertes, suivant le commandement qui leur est fait par son Créateur, qui gouverne et dispense son cours pour fournir de quoi vivre à la province; et il court, suivant ce qui lui est prescrit, jusqu'à ce que, ses eaux étant enflées et ses ondes roulant avec bruit, et ses flots étant parvenus à sa plus grande élévation, les habitants ne peuvent passer de village en autre que dans de petites barques, et l'on voit tournoyer les nacelles qui paraissent comme les chameaux noirs et blancs dans les imaginations.

Puis, lorsqu'il est dans cet état, voici qu'il commence à retourner en arrière et à se renfermer dans son canal, comme il en était sorti auparavant et s'y était élevé peu à peu. Et alors les plus prompts et les plus tardifs s'apprêtent au travail; ils se répandent par la campagne en troupes, les gens de la loi que Dieu garde, et les hommes de l'alliance que les hommes protégent : on les voit marcher comme des fourmis, les uns faibles, les autres forts, et se lasser à la tâche qui leur a été ordonnée. On les voit fendre la terre et ce qui en est abreuvé, et y jeter de toutes les espèces de grains qu'ils espèrent y pouvoir multiplier avec l'aide de Dieu, et la terre ne tarde point, après la noirceur de son engrais, à se revêitr de vert et à répandre une agréable odeur, tant qu'elle produit des tiges, des feuilles, des épis, faisant une belle montre et donnant une belle espérance, la rosée l'abreuvant d'en haut, et l'humidité

donnant par en bas nourriture à ses productions; quelquefois il vient quelques nuées avec une pluie médiocre, quelquefois il tombe seulement quelques gouttes d'eau; et quelquefois point du tout.

Après cela, seigneur commandeur des fidèles, la terre étale ses beautés et fait parade de ses grâces, réjouissant ses habitants et les assurant de la récolte de ses fruits, pour leur nourriture et celle de leurs montures, et pour en transporter ailleurs, et pour faire multiplier leur bétail. Elle paraît aujourd'hui, seigneur commandeur des fidèles, comme une terre poudreuse, puis incontinent comme une mer bleuâtre et comme une perle blanche, puis comme de la boue noire, puis comme un taffetas vert, puis comme une broderie de diverses couleurs, puis comme une fonte d'or rouge. Alors on moissonne ses blés et on les bat pour en tirer le grain, qui passe ensuite diversement entre les mains des hommes, les uns en prenant ce qui leur appartient, et les autres ce qui ne leur appartient pas. Cette vicissitude revient tous les ans, chaque chose en son temps, suivant l'ordre et la providence du Tout-Puissant; qu'il soit loué à jamais ce grand Dieu, qu'il soit béni le meilleur des créateurs.........

Voici la description de l'Égypte, seigneur et commandeur des fidèles, par laquelle vous la pouvez connaître comme si vous la voyiez vous-même. Dieu vous maintienne dans votre bonne conduite et vous fasse heureusement gouverner votre empire, et vous aide à vous acquitter de la charge qu'il vous a im-

posée. La paix soit avec vous. Que Dieu soit loué, et qu'il assiste de ses faveurs et de ses bénédictions notre seigneur Mahomet, et ceux de sa nation et ceux de son parti.

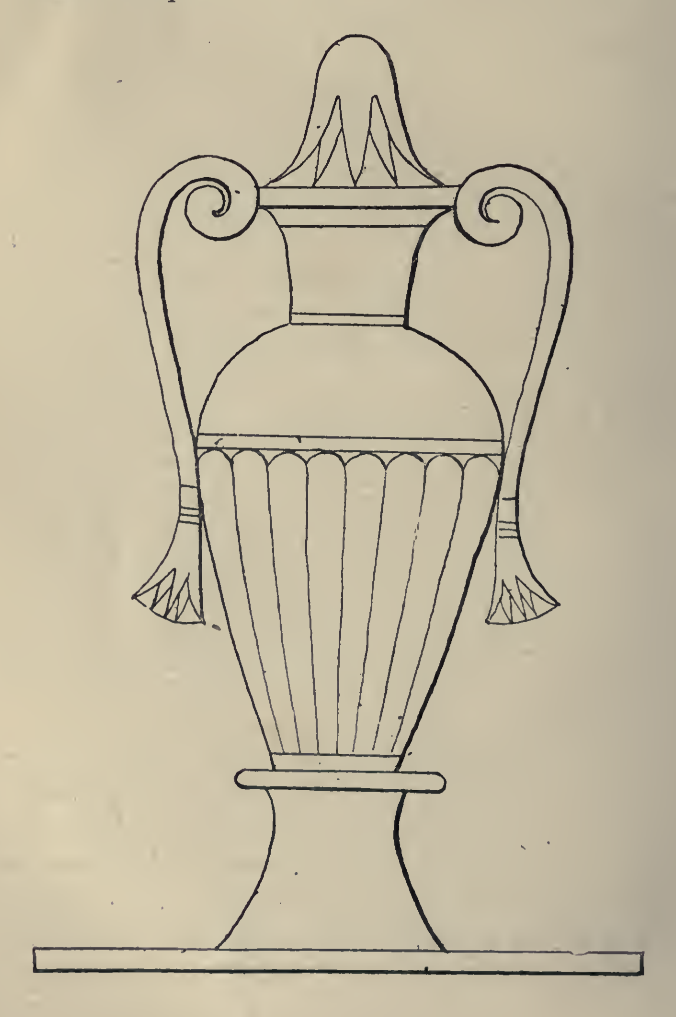


TABLE DES MATIÈRES

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

